

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de L. Tournerie illustrant la nouvelle « L'ennemi ».

9e Année — N° 88 **Mars 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG.-87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI.-40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

L'ennemi

(*The enemy*)

par **DAMON KNIGHT**

Damon Knight, critique lucide et écrivain intelligent, a ajouté une nouvelle corde à son arc. Il est devenu aux U.S.A. le traducteur attitré de Charles Henneberg, dont l'œuvre commence, grâce à lui, à être révélée au public américain. Nous nous réjouissons de cette rencontre de leurs deux talents.

Dans ses critiques, Damon Knight prétend toujours qu'il est impossible à la science-fiction de décrire des êtres étrangers réellement différents de notre mentalité. La nouvelle que vous allez lire prouve le contraire (1).



Le ciel.

Un astéroïde.

Et sur l'astéroïde, l'astronef.

Quelque part dans la constellation du Dragon, une lueur qui scintille : le Soleil.

A six milliards de kilomètres.

Les étoiles encapées de silence ne palpitent pas. Ne frémissent pas. Elles se consument. Lointaines. Glacées. A la verticale, la Polaire est un fanal ardent et d'un bord à l'autre de l'horizon, la Voie Lactée plaque contre le ciel son arc pétrifié.

Dans le flot de clarté que découpe le cercle du sas, deux silhouettes se sont dessinées. Deux femmes. Derrière le hublot du casque leur visage est pâle et leurs traits sont sévères. Elles halent un disque de métal replié sur lui-même à la manière d'un accordéon qu'elles vont fixer aux trois isolateurs dressés trois cents mètres plus loin. Ceci fait, elles regagnent le vaisseau avec une légèreté de ballerines pour réapparaître bientôt, chargées, cette fois, d'un nouveau fardeau, un ballot bourré d'une masse d'objets hétéroclites qui en bossellent la surface transparente. Ce sac, elles l'assujettissent hermétiquement au disque de métal et

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Sans éclat* » (n° 2) ; « *Tu ne tueras point* » (n° 38) ; « *En scène !* » (n° 53) ; « *Contact avec l'inconnu* » (n° 64) ; « *Quelle apocalypse ?* » (n° 68) ; « *La nuit des mensonges* » (n° 69) ; « *Tout avoir* » (n° 72) ; « *Suite au prochain volume* » (n° 79). En collaboration avec Kenneth Bulmer : « *Le jour où tout s'écroula* » (n° 65).

entreprennent de le gonfler. Son contenu prend alors un aspect familier. On peut y reconnaître un hamac monté sur cadre métallique, une lampe, un émetteur radio.

Les deux femmes se glissent à l'intérieur de ce qui est devenu une énorme bulle qu'obture une valve flexible pour ranger ce mobilier sommaire. Après quoi, elles amènent à pied d'œuvre en prenant les plus grandes précautions trois bacs scellés dans un étui transparent où poussent des choses vertes.

Un véhicule muni de six énormes roues-ballons extensibles rejoint le reste du matériel. Le déchargement est terminé.

Les deux femmes debout devant la cellule d'habitation se dévisagent.

— « Si ta prospection est fructueuse, attends-moi, » dit la première. « Je passerai te chercher dans dix mois. Sinon, prends la coquelle de fuite et rallie le Centre sans t'occuper du matériel. »

Deux paires d'yeux se braquent sur la pâle lueur qui clignote au milieu des étoiles. La mise en orbite de la coquelle a été exécutée avant l'atterrissage. L'esquif se posera au moindre appel. Il est radio-guidé.

— « Entendu, » répond la plus jeune.

Elle se nomme Zaël et elle a seize ans. C'est la première fois de son existence qu'il lui faut rester toute seule, loin de la Cité de l'Espace. Isar, sa mère, détourne la tête et rejoint l'astronef. Le tambour du sas se referme tandis que, là-haut, une étoile pâle descend vers l'horizon. Les tuyères crachent une flamme brève, le vaisseau frémit, s'élève en tournoyant. Une nouvelle giclée de feu, et déjà il n'est plus qu'un astre parmi les astres. Le plus brillant.

Zaël allume son projecteur frontal, sentinelle solitaire veillant dans la nuit, immobile, sous la sphère immense du ciel.

Ce ciel dont elle ne connaît pas d'autres aspects. Car Zaël, comme sa mère, est une fille de l'espace. Depuis des siècles, depuis qu'elle avait fui les mondes verts de la fécondité, sa race, écumant le champ des étoiles, avait fini par acquérir l'austère rigueur des astres infertiles.

Dans les cinq grandes cités de l'espace, sur Pluton, sur Titan, sur Mimas et sur Eros comme sur un millier de mondes d'importance secondaire, c'était un combat incessant pour l'existence. Les hommes étaient peu nombreux ; ils menaient une vie dure et leur vie était brève. Il n'était pas sans précédent qu'une enfant se seize ans fût abandonnée avec mission de fouiller les entrailles minérales d'un planétoïde.

Le vaisseau, ponctuation céleste dont la lueur allait s'estompant, poursuivait sa parabole à l'assaut de l'écliptique. Isar et ses autres filles avaient des livraisons à effectuer et du frêt à embarquer sur Pluton. On leur avait donné l'ordre de se dérouter pour reconnaître le planétoïde à l'orbite excentrique qui, pour la première fois depuis 20.000 ans, fonçait en direction du Soleil. Ç'aurait été folie que de ne pas profiter de l'occasion. Une enfant suffisait pour mener à bien la besogne de reconnaissance et de prospection qui s'imposait.

Impassible, Zaël s'avance vers la randonneuse hexapode. Elle aurait pu se reposer quelque temps dans la bulle mais la réserve d'air de son scaphandre était loin d'être épuisé et le temps pressait. Aidée par la faible gravité, elle se hisse légèrement à l'intérieur du véhicule, allume les phares, démarre et l'engin aux roues autonomes s'élance à l'assaut d'un terrain follement accidenté où les pics et les cratères géants alternent avec les ravins et les crevasses dont certaines, larges de douze mètres, atteignent des dizaines et des dizaines de mètres de profondeur. Aux dires des astronomes, l'orbite du planétoïde cotôyait le Soleil de plus près encore que celui de Vénus ; mais, pour le moment, la température des roches n'était que de quelques degrés à peine supérieure au zéro absolu.

Zaël n'a encore jamais connu un froid pareil. Elle le sent qui lui lèche les pieds, se glisse entre les tiges isolées dont sont armées ses semelles. Dans chaque pierre, le tournoiement amorti des molécules est presque au point mort. L'univers n'est qu'un immense bâillement de faim pétrifié.

Jadis, ce monde était un monde chaud. D'irréfutables indices sont là pour l'attester. Chaque passage au périhélie a eu pour effet de fracturer davantage le roc : ainsi s'est peu à peu composé cet actuel décor de cauchemar, ce bouleversement minéral qui s'étage à perte de vue.

Sous une gravité de 1/5 de G, la randonneuse grimpe allégrement des pentes voisines de la verticale et, lorsqu'elle ne peut les gravir, elle contourne l'obstacle. Les fissures étroites, elle les enjambe grâce aux arbres extensibles où sont fixées ses roues. Mais il arrive que la faille soit trop large. Zaël, alors, fait appel à son lance-harpon. Une fois le grappin solidement fiché de l'autre côté du gouffre, le véhicule avance jusqu'au bord du trou et se laisse choir, maintenu par le filin au bout duquel il se balance. Le treuil entre en action, halant la lourde masse qui ne tarde pas à affleurer le rebord opposé. Centimètre par centimètre, elle émerge hors de l'abîme dans un crissement de métal et de roche froissée. Et poursuit sa route.

Zaël pointe sur la carte l'emplacement de tous les gisements minéraux au-dessus desquels elle passe. De riches filons qui payeront largement les travaux d'extraction, songe-t-elle avec satisfaction.

Les Cités étaient capables de faire à peu près n'importe quoi à partir de n'importe quoi. Mais il leur fallait l'indispensable matière première : les Cités n'avaient pas de métal.

*
**

Dans sa randonneuse non pressurisée, Zaël explora méthodiquement tout le terrain dans un rayon de vingt-cinq kilomètres autour de la bulle. Au fil des heures, sans trêve, elle rôdait sous le ciel impavide, identifiant les gisements, repérant les plus riches, organisant ses itinéraires. De temps à autre, elle regagnait la bulle pour se restaurer et prendre un peu de sommeil, soigner les plantes qui lui étaient vitales, vérifier et

entretenir son matériel. Quand, alors, elle quittait sa lourde armure, c'était une fille fluette et nerveuse, à l'expression sérieuse et directe comme tous ceux de sa race.

Ses relèvements achevés, elle reprit ses courses errantes. A l'emplacement de chaque veine localisée, elle plantait deux longs barreaux largement espacés dont le rôle était d'engendrer un champ électrique destiné à ioniser les sels métalliques du minerai sous-jacent. Il se formerait ainsi peu à peu un dépôt de métal pur à la cathode ; quand il aurait atteint une concentration suffisante, il serait possible de le débiter et de le charger directement sous forme de lingots.

Ce ne fut qu'après avoir procédé à la pose des électrodes qu'elle tourna son attention vers les fragments de métaux façonnés accrochés çà et là aux aspérités de la roche. Ce genre de trouvaille était d'ailleurs fréquente aussi bien sur les satellites froids, comme Mimas et Titan, que sur certains astéroïdes rocheux. Zaël n'y attachait pas une importance démesurée ; elle y voyait simplement la preuve que ce planétoïde avait jadis été habité ou colonisé par la même civilisation pré-humaine dont les traces demeuraient encore visibles dans tout le système solaire.

Mais elle était là pour s'informer et lorsque la partie la plus urgente de sa mission — le sondage du sous-sol et la mise en route de l'extraction — eût été menée à bien pour l'essentiel, elle entreprit d'étudier consciencieusement ces vestiges. Elle prit des photographies, préleva des échantillons, communiquant régulièrement à Gron, la Cité de l'Espace, le résultat de ses investigations. Parfois, elle recevait un bref accusé de réception au bout de cinq jours, parfois aucun message ne s'inscrivait sur son téléscripteur. Zaël inspectait non moins régulièrement les points d'extraction, surveillait la concentration du dépôt de métal autour des électrodes, attentive à déceler la moindre anomalie dans leur fonctionnement. Mais ce ne fut jamais le cas : il était extrêmement rare que le matériel mis au point par Gron faillît à sa tâche.

Le planétoïde décrivait dans l'espace sa trajectoire immuable et le ciel tournait imperceptiblement. Le point étincelant de la coquelle de fuite poursuivait, inlassable, sa ronde sans fin recommencée.

A bord de sa randonneuse, Zaël. en proie à une impatience grandissante, se lançait dans des explorations de plus en plus lointaines. Or un jour où elle était descendue au fond d'un des gouffres innombrables qui s'ouvraient dans les montagnes gelées, elle tomba en arrêt devant des édifices inattendus. Il ne s'agissait plus, cette fois, de rognures métalliques, mais de structures cohérentes et complexes qui pouvaient être aussi bien des habitations que des machines. Dans la première hypothèse, ces constructions devaient avoir été bâties à l'intention de créatures d'une taille inférieure à celle de l'homme car la porte ovale qui en permettait l'accès n'avait guère plus de trente centimètres de large.

Zaël informa scrupuleusement la Base de sa découverte et reçut l'accusé de réception habituel. Mais, événement insolite, peu de temps

après, le radio-scripteur s'anima à nouveau pour transmettre un second message. Un message fort bref : *J'arrive — Isar.*

Sa mère ne pouvait pas être là avant trois mois. Sans que son expression eût changé d'un iota, l'impassible Zaël rangea son calendrier et reprit ses pérégrinations. Tandis que la coquelle, désormais inutile, poursuivait sa course obstinée, la jeune fille s'attacha à repérer le réseau d'édifices dont les vestiges, tantôt à demi enfouis, tantôt encore plantés dans le sol, avaient miraculeusement survécu.

Une semaine avant le jour prévu de l'arrivée d'Isar, elle découvrit que ces constructions convergeaient vers un cratère situé à soixante-cinq kilomètres à peine de sa base.

Au fond de ce cratère gisait une sphère de métal puissamment blindée, intacte bien qu'elle fût bosselée et éraflée. Comme Zaël l'examinait à la lueur de son projecteur, un jet de vapeur fusa soudain qui nimba l'objet d'un halo brumeux. L'exploratrice, son intérêt éveillé, scruta le globe avec une attention soutenue. La chaleur infinitésimale dégagée par le pinceau de la lampe avait dû suffire pour faire fondre une mince pellicule de gaz congelé qui s'était solidifié à la surface de la boule, raisonna-t-elle.

Mais le phénomène se renouvela et, cette fois, elle remarqua que le panache de vapeur s'échappait d'une étroite fissure qui n'était pas là un moment plus tôt. Et sous ses yeux, la fissure s'élargit : la sphère de métal était en train de s'ouvrir.

Quelque chose bougea dans l'ombre étroite de la ligne de partage. Zaël, stupéfaite, fit faire marche arrière à sa randonneuse. Les hémisphères s'écartaient de plus en plus. La vision était faible dans la pénombre crépusculaire du cratère que ne combattait plus la lumière des phares et la jeune fille devina plutôt qu'elle ne distingua comme un mouvement incertain.

Le véhicule renâclait pour attaquer la paroi abrupte, hérissée d'éperons aigus, et Zaël braqua brutalement. Au cours de la manœuvre, ses phares accrochèrent de nouveau le globe.

Il était maintenant entièrement « dévissé » et elle eut le temps d'apercevoir au fond de l'interstice un miroitement, un frémissement de métal. Comme elle hésitait, il y eut de nouveau une palpitation confuse, puis une lueur brève, une trépidation qui fit trembler un instant le sol et un choc qui sonna brutalement contre le blindage de la randonneuse dont les phares pris de folie tournoyèrent quelques instants avant de s'éteindre définitivement.

Le véhicule bascula. Sa passagère se cramponna aux commandes mais il était trop tard : l'engin se retourna sens dessus dessous et Zaël se sentit éjectée de la cabine. Sa première sensation, tandis que, les oreilles bourdonnantes, elle dégringolait dans la nuit, fut une intense impression de froid. Un froid qui s'insinuait dans son armure au niveau des gantelets et des genouillères. En hâte, elle se releva et se planta sur ses pieds chaussés de bottes aux semelles isolantes.

Automatiquement, elle se retourna vers la randonneuse qui représentait pour elle la chaleur, la sécurité. Le véhicule était coincé à mi-pente. Bien qu'il fût complètement aplati, d'instinct elle voulut courir vers ce havre, mais à peine avait-elle esquissé le premier pas que la randonneuse vacilla et chut de quelques mètres. Zaël comprit subitement qu'elle était en train de subir un véritable bombardement et inspecta les environs : une forme mal définie, scintillante de reflets mouvants, s'avançait en ondulant vers l'épave. Zaël, dont le projecteur de casque était éteint, se figea en s'efforçant de se faire aussi petite que possible. La roche glacée lui transmit les vibrations d'une sorte de crissement métallique. La Chose, après avoir contourné la randonneuse, se glissa à l'intérieur de celle-ci. Au bout d'un long moment, elle réapparut et, le temps d'un éclair, l'adolescente put entrevoir une tête étroite où palpitait la lueur rouge de deux yeux énormes. Cette gueule disparut aussi vite qu'elle était apparue mais le corps sinueux de la créature se mit à ramper en direction de la jeune fille qui n'eut qu'une pensée : fuir. Elle s'enfonça dans l'ombre d'un piton. La tête, là-bas, surgit à nouveau parmi un chaos de pierre erratiques. Sans hésiter, Zaël s'élança au mépris du danger vers sa machine en ruine.

Le pupitre de contrôle était en pièces. Les commandes étaient faussées ou écrasées, les cadrans défoncés, le moteur et le bloc de transmission broyés. L'arbre de couche lui-même, si massif qu'il fût, était maintenant cintré de façon inimaginable. La randonneuse était totalement hors d'usage.

Au fond du cratère, la forme argentée longeait une crevasse. Sans cesser de l'observer du coin de l'œil, Zaël vérifia l'état de son scaphandre et de ses instruments portatifs. La combinaison semblait ne pas avoir souffert de l'accident. Les réservoirs d'oxygène et l'unité de régénération atmosphérique n'avaient apparemment subi aucun dommage. Tout en contemplant la spère entr'ouverte, elle fit le bilan de la situation. Froidement, lucidement. La Chose avait dû rester inerte à l'intérieur du globe pendant des milliers d'années. Peut-être ce globe était-il muni d'un dispositif d'ouverture photo-sensible qui devait automatiquement entrer en action quand le planétoïde s'approcherait du Soleil et que le phare avait fait fonctionner prématurément ? La Chose s'était alors réveillé avant l'heure. Qu'elle était donc cette créature ? Qu'allait-elle faire à présent ?

Le premier devoir de Zaël, en tout cas, était de faire son rapport à la fusée. Elle déclencha son émetteur. Il avait une portée faible mais le vaisseau d'Isar était très proche, maintenant, et il y avait une possibilité pour que le message fût capté. Hélas, les appels furent vains. Le Soleil était invisible du cratère : il se pouvait qu'un écran de rochers interceptât l'émission.

La perte du véhicule était une catastrophe pour Zaël. Pour regagner la bulle, il lui faudrait parcourir à pied soixante-cinq kilomètres sur un

terrain impossible. Ses chances de survie étaient extrêment réduites, elle ne se le cachait pas.

Pourtant, son devoir exigeait qu'avant d'essayer de sauver sa propre existence, elle s'efforçât d'en savoir un peu plus sur la créature qu'elle avait réveillée. Elle contempla avec indécision le globe béant qui luisait sous la clarté laiteuse des étoiles. Pour le rejoindre, il fallait prendre le risque de traverser une zone coupée de failles profondes. La progression serait lente, d'autant qu'il lui était interdit d'allumer son frontal sous peine d'attirer sur elle l'attention de la Chose.

En dépit de tout, Zaël s'aventura avec prudence parmi les éboulis. Plus d'une fois, elle se vit obligée de sauter à pieds joints par-dessus des crevasses qui auraient demandé trop de temps pour être contournées. Elle avait déjà parcouru la moitié du chemin quand elle perçut un mouvement. Elle s'immobilisa. La Chose dodelinante apparut sur une corniche — Zaël eut la vision de sa tête plantée au milieu d'une mouvante collerette de tentacules — et s'insinua à l'intérieur de sa sphère.

Précautionneusement, la jeune fille opéra un mouvement tournant afin de pouvoir surveiller l'issue. La gueule de la créature ne tarda pas à réapparaître mais, chose bizarre, elle semblait à la fois plus rigide et plus volumineuse. En la voyant se scinder, Zaël comprit son erreur : le monstre transportait un fardeau, une sorte d'étroit bâti métallique qu'il déposa sur un entablement rocheux avant de s'en retourner vers son repaire pour y chercher un second colis, une masse à peu près sphérique qu'il se mit en devoir d'assujettir à l'extrémité du cadre. Il fit ainsi un certain nombre d'allées et venues, ramenant chaque fois de nouveaux ustensiles qu'il maintenait grâce aux membres tentaculaires dont la corolle s'épanouissait derrière sa tête. Pour finir, la Chose fixa au bout libre du chassis deux gros parallélipipèdes qu'une série de linéaments tubulaires reliaient au mécanisme globuleux.

Zaël eut une illumination : elle assistait au montage d'un astronef. Oh ! un astronef qui n'avait rien de conventionnel : dépourvu de coque, il se réduisait à un berceau précaire où l'être pourrait tout juste s'installer. Le mécanisme bulbeux avait toutes les chances d'être un moteur et les éléments cubiques étaient sans doute les chambres où se produisait la réaction de masse.

Le compteur Geiger était resté dans la randonneuse, mais Zaël n'en avait pas besoin pour deviner que le globe qui prolongeait l'assemblage était bourré de matière fissile. Une micropile sans blindage montée sur un astronef sans coque ! La mort sans phrase pour tout organisme vivant ! Mais une créature de chair et de sang aurait-elle survécu des millénaires sur un astéroïde privé d'atmosphère où la température avoisinait le zéro absolu ?

Le visage grave, la jeune fille songeait à d'autres planétoïdes glacés où la guerre — une guerre qui s'était déchaînée à une époque qui se perdait dans la nuit des temps — avait laissé ses traces. La destruction de la 4e planète avait coïncidé avec la fin du conflit, aux dires de cer-

tains. La 4ᵉ planète avait été effacée, réduite à une poussière de rochers...

Ç'avait été une guerre sans merci et Zaël commençait à comprendre pourquoi. Si des êtres humanoïdes avaient dû se mesurer aux congénères de la Chose, il était inévitable que le combat se fut poursuivi jusqu'au bout. Jusqu'à l'annihilation définitive de l'un des deux adversaires. Aucun compromis entre les deux adversaires n'était imaginable.

Et si la Chose, maintenant, — pourquoi pas ? — allait se reproduire ?

Lentement, centimètre par centimètre, se glissant d'une roche à l'autre, s'astreignant à ne faire un mouvement que lorsque le monstre était hors de vue, Zaël rampa vers le bâti hérissé de proéminences énigmatiques.

L'extra-terrestre avait regagné son habitacle. Son œuvre avait l'air à peu près achevée. Impossible apparemment d'y ajouter quoi que ce soit d'autre sans sacrifier l'espace réservé au pilote.

Le cœur de Zaël se mit à battre la chamade. Quittant l'ombre protectrice du rocher derrière lequel elle se dissimulait, elle s'élança vers l'étrange appareil, d'une démarche maladroite, gênée qu'elle était par la nature du sol et la faible gravité. Elle avait presque atteint son objectif quand la Chose émergea à nouveau, immense, sa tête métallique émaillée de reflets dominant le sol de très haut. La voyant se diriger sur elle, Zaël, sans même réfléchir, alluma son frontal.

Dans le flot brutal de la lumière, elle entrevit une sorte d'ossature métallique évoquant une cage thoracique, une mâchoire éblouissante... La vision ne dura qu'une seconde : la Chose recula en hâte vers les ténèbres. Sa retraite laissa Zaël stupéfaite. « Elle ne supporte pas la lumière, » songea-t-elle et, avec l'énergie du désespoir, elle se précipita vers la sphère.

La Chose s'y était recroquevillée. Lorsque la lumière l'effleura, elle se tortilla de façon spasmodique pour la fuir. Alors, Zaël braqua carrément son projecteur sur la créature qui prit son élan et bondit au dehors. Sa silhouette se découpa un bref instant au sommet d'un promontoire, puis elle se coula en direction d'un ravin où elle plongea.

Zaël revint sur ses pas. Le bâti métallique qu'elle essaya d'ébranler était plus lourd qu'elle ne l'aurait cru mais elle parvint quand même à le soulever et à le faire tournoyer à bout de bras. Lorsqu'elle jugea l'impulsion suffisante, elle abattit de toutes ses forces la masse sur le rocher le plus proche. Sous le choc qui lui meurtrit les mains, les réservoirs et le globe antérieur, complètement cabossé, se détachèrent. Zaël s'acharna sur les débris et, sous ses coups répétés, l'infrastructure devenait peu à peu un amas informe. Elle ne s'arrêta que lorsque la carcasse eût été totalement détruite. Alors, elle précipita les débris au fond d'une crevasse. Penchée au-dessus du gouffre, elle suivit longuement du regard leur chute silencieuse.

La Chose était toujours invisible et Zaël retourna vers l'habitacle dont les divers compartiments étaient bourrés de machines bizarrement contournées, les unes trop massives pour être déplacées, les autres tout

à fait maniables. Comme il n'était pas possible d'identifier celles qui pouvaient constituer des armes, Zaël, pour plus de sûreté, fit subir le sort de l'« astronef » à tout ce qui était assez léger pour être transporté.

Elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Peut-être même avait-elle été au-delà des bornes de la prudence... Son devoir était clairement tracé : il lui fallait à présent sauver sa propre existence, regagner la bulle, rappeler la coquelle de fuite, abandonner l'astéroïde au plus vite.

Elle commença l'ascension de la paroi. Mais après avoir dépassé l'épave de la randonneuse, elle se trouva nez-à-nez avec une muraille abrupte qui, menaçante, la dominait de toute sa hauteur. Il ne fallait pas songer l'escalader. Quand Zaël eût entièrement exploré le fond du cratère, elle dût se rendre à l'évidence : il n'y avait aucune issue.

Sous son armure, elle était en sueur. Les choses s'annonçaient mal. Les pics déchiquetés qui l'encerclaient semblaient se gausser d'elle. Pour retrouver son sang-froid, elle s'arrêta, croqua une des tablettes de sel dont était pourvu son distributeur de casque, aspira une gorgée d'eau. D'après ses jauges, il lui restait de l'air pour un peu moins de cinq heures. Il fallait trouver le moyen de sortir du cratère.

Prenant son élan, elle se lança à l'assaut de la pente qui paraissait la moins raide. Très vite, elle fut obligée de se mettre à quatre pattes pour conserver son équilibre et le froid perca ses gantelets, lui vrillant les paumes comme des aiguilles de feu. Effleurer seulement la pierre était déjà une pénible souffrance : s'accrocher de toutes ses forces aux aspérités serait une torture.

A quelques mètres du sommet, ses doigts commencèrent à se paralyser. Elle assura rageusement sa prise mais ses mains refusèrent d'obéir, ses gantelets patinèrent sur le rocher : elle dévissa. Lentement, elle glissa à la renverse le long de la pente qu'elle avait eu tant de mal à vaincre et se retrouva au fond de l'entonnoir, agitée d'un tremblement convulsif qu'elle essayait de maîtriser tandis qu'un désespoir lucide prenait possession d'elle.

Elle était jeune ; elle n'avait aucune envie de mourir. Même d'une mort propre et rapide. Et c'était une mort lente qui l'attendait : la longue agonie de l'asphyxie — la longue agonie du froid minéral... ce serait horrible.

***

Quelque chose bougea vaguement dans le cratère qu'éclairait seulement la lueur diffuse des étoiles. C'était l'extra-terrestre. Qu'allait-il faire maintenant que ses moyens d'évasion étaient anéantis ? Lui aussi, il était captif de l'abîme ! Zaël hésita, puis s'avança à sa rencontre sans oublier d'éteindre son projecteur pour ne pas effrayer l'être venu d'ailleurs.

Un inextricable dédale de crevasses fissurait le sol. Des crevasses qui rayonnaient autour de l'habitacle, l'isolant ainsi au milieu d'une sorte de socle irrégulier que la Chose arpentait.

Comme Zaël sautait pour franchir une dernière faille, l'être tourna vers elle ses yeux qui rougeoyaient dans l'ombre. A mesure que l'adolescente approchait, la tête immonde et sa mouvante auréole de tentacules se dressaient de plus en plus haut et les mâchoires bâillaient.

A voir le monstre si proche, Zaël se sentit emportée par une vague de haine farouche. Une haine comme elle n'en avait jamais éprouvé. Sa répulsion ne venait pas de ce que la Chose était de métal et qu'elle était vivante. Non. Il se dégageait de l'extra-terrestre comme une aura maléfique. Il semblait dire clairement : *Je suis la mort de tout ce que tu chéris.*

Le regard rouge et aveugle, implacable, se braquait sur Zaël. Comment pourrait-on jamais tenter de communiquer avec « cela » ?

La Chose était souple et puissante ; ses tentacules étaient faits pour étreindre leur proie. Son corps était adapté à l'escalade mais pas au saut.

Le dégoût qu'elle ressentait atteignit brusquement un degré intolérable et, faisant volte-face, Zaël bondit par-dessus la fissure et ne se retourna que lorsqu'elle fut de l'autre côté. La Chose se balançait toujours au-dessus du roc et Zaël s'aperçut qu'elle était munie d'un groupe supplémentaire de tentacules caudaux.

Il ne pouvait rien y avoir de commun entre la jeune fille et l'être qui rampait jusqu'au bord de la crevasse. Rien, hormis la haine.

Et la peur.

Car le monstre lui aussi devait avoir peur. Il avait beau être de métal, il ne pourrait vivre éternellement sans chaleur. Elle avait détruit ses machines et, tout comme elle, il était pris au piège. Mais comment le lui faire comprendre ?

Elle repassa la crevasse et s'immobilisa face à la créature qui la considéra d'un air vigilant. Le monstre était intelligent. Sûrement... Il comprenait que Zaël n'était pas originaire du planétoïde et disposait en conséquence d'un navire, d'un quelconque moyen d'évasion.

Elle leva les bras et, en réponse, la couronne de tentacules de l'extra-terrestre s'épanouit davantage. Invite ? Menace ? Dominant son appréhension et sa répugnance, Zaël fit un pas vers la silhouette écrasante qui oscillait de droite et de gauche. A cette distance, on pouvait voir que le corps de la Chose était formé de segments de métal emboîtés les uns dans les autres. A la base de chaque anneau s'ouvrait une fente à travers laquelle on apercevait le scintillement de Dieu sait quels mécanismes.

Aucun monde n'aurait jamais pu produire naturellement un être pareil. Il avait été créé de toutes pièces en vue d'un dessein impénétrable. Ce long corps souple était fait pour la poursuite et la capture, ces mâchoires pour le meurtre. Seul un esprit obnubilé par une haine inconcevable avait pu imaginer une monstruosité de cette espèce et la lâcher dans l'univers.

Zaël se força à faire encore un pas. Elle posa un doigt sur sa poi-

trine et montra la paroi du cratère. Alors, elle sauta par-dessus la crevasse et, à peine de l'autre côté, exécuta un second bond qui la ramena près de la Chose dont toute l'attitude paraissait être la caricature de l'intérêt et de l'incertitude. Zaël tendit tour à tour le bras vers le monstre, puis vers elle-même avant de recommencer toute sa gymnastique. Alors, elle s'immobilisa, indiqua la crevasse et attendit.

Après un long moment de réflexion, l'extra-terrestre glissa vers la jeune fille qui, avec une lenteur égale, recula jusqu'au bord même de la fissure. Quand elle l'eût atteinte, tremblante, elle leva un bras. Le mufle de la créature plongea vers elle ; les tentacules s'enroulèrent autour de sa manche. A quelques centimètres des siens, elle voyait luire les yeux rouges de l'horreur.

Elle prit son élan et s'éleva d'un bond énergique mais, gênée par le poids de la créature qui s'accrochait à elle, fit un atterrissage qui manquait de douceur. La jeune fille se releva instantanément pour échapper à l'étreinte du froid qui, déjà, pénétrait son armure. La Chose avait déjà repris son équilibre et se balançait doucement près d'elle. Trop près d'elle...

Cette fois encore, Zaël agit d'instinct : elle alluma le projecteur. L'être se rétracta et ne fut plus qu'une boule aux reflets d'argent.

Zaël avait l'impression que son cœur lui battait jusque dans la gorge tant la réaction fut violente. Péniblement, elle se domina et éteignit son frontal. A une dizaine de mètres, l'extra-terrestre attendait.

Il la suivit de loin quand elle se remit en marche. Et ce fut la seconde crevasse. Dès qu'elle l'eût atteinte, Zaël s'arrêta, la Chose s'accrocha à elle et l'obstacle fut surmonté comme la première fois.

A quatre reprises encore, ils franchirent de compagnie les entablements de roc avant d'atteindre la paroi du cratère.

La Chose se colla de tout son long contre la muraille à pic ; ses tentacules aggripèrent un graton et elle s'éleva avec aisance. Elle s'assura une autre prise puis, s'immobilisant se tourna vers Zaël. Celle-ci fit mine de grimper à son tour, puis recula, hochant la tête et, de nouveau tendit les bras.

L'extra-terrestre hésita longtemps. Enfin, sa queue se déroula et Zaël se raidit. La tête scintillante du monstre oscillait au-dessus de la sienne. La gueule s'approcha de son épaule ; le corps sinueux enroula en crissant ses lourds anneaux autour d'elle. Il était froid, mais ce n'était rien en comparaison du froid mortel de la pierre. Les anneaux se serrèrent fermement autour de sa taille — glacés, puissants — et Zaël quitta le sol tandis que la paroi chancelait et prenait soudain un angle bizarre.

Le vertige se saisit d'elle, la laissant sans force, abandonnée à l'étreinte ignoble. Les étoiles se mirent à danser une sarabande effrenée dans le ciel. Enfin, les astres retrouvèrent leur équilibre : la Chose l'avait déposée au sommet de l'entonnoir.

Quand les froids anneaux eurent relâché leur emprise, Zaël, encore

toute secouée et l'esprit engourdi, suivit la créature qui progressait sur le terrain chaotique. Elle ressentait encore le contact qui avait laissé au fond d'elle une empreinte profonde, brûlante et dont elle n'arrivait pas à se dégager.

Au milieu du désert minéral au relief bouleversé, le monstre s'était arrêté pour l'attendre : il y avait une crevasse. Humblement, Zaël le rejoignit.

Cette fois, au lieu de s'accrocher à son bras, il se lova autour d'elle.

Zaël sauta par-dessus la faille et, une fois de l'autre côté, ce fut lentement, presque à regret que la Chose détacha son corps souple de celui de la jeune fille. Un peu plus tard, un mur leur barra la route et pour le gravir, Zaël s'abandonna comme dans un rêve à l'étreinte glacée de la créature.

Le Soleil était bas sur l'horizon. Zaël ébaucha un geste pour allumer son émetteur mais renonça. Que dirait-elle aux siens ? Comment leur expliquer la situation ?

Le temps s'égrenait. Ils passèrent devant un périmètre de prospection reconnaissable à la balise qui scintillait, rougeâtre, parmi les rochers et cette vue fut un baume au cœur de Zaël : elle était sur la bonne route. A chaque fissure, l'extra-terrestre se juchait sur les épaules de l'adolescente et chaque fois qu'une paroi abrupte se dressait devant eux, le monstre la soulevait sans effort et escaladait l'obstacle sans que ce léger fardeau parût le gêner.

Lorsque, du haut d'un promontoire, Zaël aperçut enfin la bulle, elle se rendit brutalement compte qu'elle avait perdu la notion du temps. Elle vérifia ses jauges : il lui restait assez d'air pour respirer une demi-heure encore.

Quelque chose se réveilla dans son esprit assoupi. L'autre aussi avait vu l'habitacle et il y avait une tension nouvelle dans son attitude, une rigidité nouvelle dans le regard qui considérait la jeune fille. Zaël essaya de se rappeler la configuration des lieux qu'elle avait parcourus des dizaines de fois. Mais à présent qu'elle était à pied, le décor était totalement différent. Les hautes arêtes, dérisoires quand elle était dans sa randonneuse, étaient maintenant d'infranchissables remparts. Et elle n'était plus sûre de ses repères.

Ils longèrent d'autres zones d'extraction. Après cette balise, il devrait y avoir une crevasse, songea Zaël. Le monstre qui la précédait de quelques pas ne se retourna pas. Alors, se pliant en deux, elle s'élança au pas de course.

La fissure était bien là. Elle prit son élan et sauta.

Quand elle fut de l'autre côté du gouffre, elle se retourna. Les tentacules ondulant tumultueusement, les yeux frémissant d'éclairs, l'extra-terrestre qui se tordait de fureur allait et venait devant la faille. Enfin, il s'apaisa et s'immobilisa. Les deux antagonistes s'observèrent un moment par-dessus l'abîme de silence. Puis Zaël tourna les talons.

Encore quinze minutes d'air. Marchant à vive allure, elle se retrouva

bientôt en train de descendre la pente d'un profond ravin qu'elle reconnaissait. Alentour, elle retrouvait les points de repères qui lui servaient à s'orienter quand elle revenait d'exploration. Plus loin, sur la droite, à la verticale d'une brèche de la muraille qui se détachait sur le champ des étoiles, elle rencontrerait une sorte d'escalier naturel de rochers éclatés qui la mènerait en haut du ravin. Mais à mesure qu'elle progressait, l'inquiétude naissait en elle : la paroi était plus abrupte et plus élevée que ce n'aurait dû être le cas.

Enfin elle arriva à la brèche.

Il n'y avait pas d'escalier.

Elle s'était fourvoyée. Une seule solution : faire le tour du ravin jusqu'à ce qu'elle tombe sur le fameux escalier. Après une seconde d'hésitation, elle se remit en marche.

A chaque pas, elle songeait : « Je vais retrouver l'endroit. » En si peu de temps, il était impossible qu'elle se fut trompé de beaucoup. Le faisceau de son projecteur de casque dansait devant elle, ironique. Soudain, elle se rendit compte qu'elle était bel et bien perdue.

Il lui restait sept minutes d'air.

***

L'idée que l'extra-terrestre était resté bloqué sur l'entablement surgit dans sa tête. Si elle retournait sans perdre une seconde, peut-être serait-il encore temps.

Sans pouvoir retenir un involontaire grognement de protestation, elle revint sur ses pas d'une marche à la fois précipitée et hésitante ; un moment, même, elle trébucha et il s'en fallut de peu qu'elle ne tombât. Elle n'osait ni s'arrêter, ni même ralentir. Elle commençait à avoir du mal à respirer. L'odeur familière de l'air régénéré se faisait plus entêtante ; il semblait plus dense, moins pur. Elle interrogea les jauges : plus que cinq minutes. Se hissant sur une éminence, elle repéra enfin au milieu des lueurs rougeâtres qui ponctuaient les éboulis un miroitement liquide de métal. Un dernier saut la ramena de l'autre côté de l'ultime faille. Alors, prudemment, elle s'immobilisa tandis que l'extra-terreste s'approchait lentement d'elle. Son mufle aux mâchoires refermées était indéchiffrable, la collerette de tentacules frémissait à peine. De temps à autre une de ces lanières préhensibles se contractait brusquement. C'était tout.

C'était le calme. Un calme menaçant, le calme de l'attente, un calme bien digne d'inspirer l'inquiétude. Mais Zaël n'avait pas le temps de faire la fine bouche. A brûle-pourpoint, elle indiqua en quelques gestes hâtifs au monstre ce qu'elle attendait de lui. Et tendit les bras. La Chose, alors, glissa vers elle. Lentement. Et, lentement, plaqua ses anneaux autour d'elle.

Ce fut à peine si elle se rendit compte qu'elle sautait. L'obstacle bu,

l'être de métal s'écarta. Mais cette fois, il demeura à côté d'elle. Elle aurait pu le toucher.

Ils plongèrent de compagnie dans les ombres du ravin. Faute de pouvoir allumer sa lampe, Zaël avançait d'une démarche incertaine. Quand ils arrivèrent au fond du précipice, l'extra-terrestre considéra longuement la jeune fille.

Les oreilles de Zaël bourdonnaient tandis que la tête énorme de la Chose s'inclinait au-dessus d'elle. Les membres de métal s'aggrippèrent à la roche et le long corps souple s'éleva rapidement. Elle le vit briller un moment sous les étoiles. Puis il n'y eut plus rien en haut de la crête. Zaël écarquilla des yeux incrédules. Cela s'était passé en un clin d'œil. Comment avait-elle pu se montrer aussi stupide ? Elle n'avait même pas essayé de s'accrocher !

Elle regarda ses jauges. Elle avait l'impression de voir les cadrans à travers un brouillard mais les aiguilles frôlaient le zéro. Elle fit quelques pas chancelants. D'ici une minute — deux au maximum — sa réserve d'air serait épuisée. Ce serait l'asphyxie. Une lente agonie de cinq ou six minutes.

Il fallait trouver l'escalier. Elle n'était pas encore morte et une indomptable volonté de vivre l'animait.

Bien loin de devenir plus accessible, la paroi se hérissait d'aiguilles et de pitons toujours plus serrés. Ecrasée par le découragement, Zaël fit halte au pied des pics silencieux qui luisaient faiblement aux étoiles. Rien à faire ! Le monde mort, le monde cadavérique qui l'entourait ne lèverait pas le petit doigt pour venir à sa rescousse.

Elle sursauta et recula en voyant une pierre s'écraser devant elle. Et tandis qu'elle la contemplait, une seconde roula sur le sol, puis une troisième qui rebondit après avoir heurté la première.

Elle leva les yeux : l'extra-terrestre redescendait la paroi, délogeant au passage des fragments de roc qui après une dégringolade amortie s'abattaient en pluie sur le casque de Zaël. Le monstre toucha le fond du ravin et se posta devant l'adolescente.

Dans une brume épaisse où sa pensée s'estompait, elle éprouva le contact des anneaux qui s'enroulaient à nouveau autour de son corps avec tant d'énergie qu'elle en eût le souffle coupé et elle se sentit soulevée comme une plume. Puis l'étreinte se relâcha, mais le cercle qui lui comprimait la poitrine, lui, ne se desserra pas.

En proie au vertige, la gorge en feu, elle marcha vers la bulle qui lui faisait signe de loin, escortée par l'extra-terrestre qui se coulait comme une traînée de vif-argent dans le chaos des rochers.

Lorsqu'elle tomba — une lente, une effrayante plongée dans la gueule du froid —, la Chose l'aida à se relever.

Quand, arrivée au bord de la nouvelle faille, le monstre s'accrocha à son bras, elle comprit confusément pourquoi il était venu la chercher.

Là-haut, quelque part du côté de la constellation du Dragon, voguait

le vaisseau d'Isar. Zaël atteignit en tâtonnant le bouton de son émetteur. « Mère... » Que sa voix était rauque ! Elle ne la reconnaissait plus.

Le corps massif de la Chose se lova sur ses épaules. Chaque inspiration était une torture et sa vision s'assombrissait, mais, faisant appel à toute son énergie, Zaël sauta.

Elle se mouvait au ralenti dans un univers fuligineux. Au cœur de ce brouillard palpitait la lumière de la bulle. Il fallait arriver jusque là... Pourquoi ? Elle n'en avait plus une idée très claire. Peut-être cette obligation avait-elle quelque chose à voir avec la créature argentée qui avançait à côté d'elle ?

Les écouteurs grésillèrent. « Zaël ? C'est toi ? »

Les mots lui parvenaient mais leur sens lui échappait. La bulle était tout près, maintenant. La valve élastique qui permettait d'y entrer était bien visible. Il ne fallait pas que la chose argentée s'y introduise : elle risquerait de s'y multiplier et, après, une horde de créatures de métal envahirait l'univers.

Elle se retourna pesamment pour empêcher la Chose d'aller plus avant mais, perdant son équilibre, elle s'écroula contre la paroi de la bulle. Au-dessus d'elle glissa une gueule béante où scintillaient deux crocs énormes. Le mufle s'inclina, la mâchoire se referma sur sa cuisse. Alors, sans hâte, le monstre s'éloigna et sortit de son champ de vision.

Deux minces jets de vapeur fusèrent de l'armure perforée et une onde de froid monta à l'assaut du corps de Zaël qui tourna la tête. La créature se glissait à l'intérieur de l'habitacle. Elle pouvait la distinguer, à travers la surface transparente, qui tournait sur elle-même pour échapper à l'éclat de la petite lampe, qui flairait le hamac, le luminaire, le récepteur.

Le récepteur... la mémoire lui revint. « Mère, » appela-t-elle d'une voix déchirante.

Comme pour l'encourager, il y eut un nouveau grésillement. Puis une voix : « Qu'y a-t-il, Zaël ? »

Elle aurait voulu répondre mais sa langue épaissie n'arrivait plus à pétrir les mots. Elle n'avait plus de force. Elle était glacée. Mais elle n'avait pas peur. Fouillant à l'aveuglette dans sa trousse de secours, elle parvint à mettre la main sur la pâte adhésive dont elle badigeonna la déchirure de sa combinaison. La pâte gonfla en écumant, puis durcit. De sa cuisse que mordait le froid s'épanouissait une dangereuse langueur. Elle se retourna encore : le monstre était toujours là, penché au-dessus de la radio. De l'endroit où elle se tenait, Zaël pouvait voir briller un bouton rouge. La commande qui permettait de faire atterrir la coquelle de fuite...

Un des tentacules de l'être se dressa, se posa sur le bouton, l'enfonça.

L'étincelle au reflet orangé qui tournait dans les cieux interrompit sa course, grossit, se mua en étoile, en un brûlot d'or vif.

Et l'esquif se posa sur la plaine minérale à une centaine de mètres de la bulle. La sombre silhouette du monstre sortit en rampant de la

cellule translucide. Une fois dehors, la créature marqua un temps d'arrêt, sa gueule cruelle s'abaissa vers la jeune fille. Puis elle s'éloigna d'un mouvement glissant.

Le sas de l'esquif dessinait un cercle de lumière. L'extra-terrestre parut hésiter mais il se décida et disparut à l'intérieur de la coquelle dont le tambour se referma. Quelques instants s'écoulèrent. Puis le petit navire s'embrasa à nouveau et s'éleva sur une colonne de feu.

Zaël se colla contre la paroi plastique de la bulle. Elle avait vaguement conscience qu'à quelques pas de là, elle trouverait de l'air, de la chaleur. Elle allait accomplir l'effort nécessaire, ramper jusqu'à la valve, s'y engloutir. Elle n'avait plus mal. L'étau qui lui tenaillait la poitrine s'était dissipé. Le venin que la morsure de la chose avait déposé dans sa chair ne la tuerait peut-être pas avant un long moment. Sa mère arrivait. Il lui restait une chance d'échapper à la mort.

Mais Zaël n'avait d'yeux que pour le frêle esquif, beau à faire mal, qui montait dans la nuit, laissant derrière un immense sillage d'or qui se déployait comme un panache frémissant.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)

Caton le Martien

(Cato the Martian)

par HOWARD FAST

La course aux armements est le problème du jour. De plus en plus, le budget militaire des principales nations du monde est placé sous le signe des armes absolues et des armements terrifiants.

Ces armements constituent-ils une menace pour les habitants des autres planètes du système solaire ?

C'est ce que pense Howard Fast. Et il nous raconte la triste histoire d'un Martien qui a passé son temps à crier en vain, à l'instar de Caton : « Il faut que la Terre soit détruite ! » (1)



LES Martiens ne parlaient qu'une seule langue — c'était l'une des raisons pour laquelle les langages terriens les fascinaient tant. Le passe-temps favori de Madame Erdig était l'étude de l'anglais. L'anglais était très répandu mais, de plus en plus, les Martiens se mettaient au chinois depuis quelque temps ; auparavant, ç'avait été le russe. Mais Madame Erdig soutenait que nulle autre langue ne présentait autant de variétés d'inflexions, de subtilités et d'acceptions que l'anglais.

Par exemple, le mot *droiture*. Ce soir-là, elle en parla à son mari.

— « Je te le dis, je n'arrive pas à le comprendre, » dit-elle. « C'est-à-dire qu'il m'échappe juste au moment où je pense le saisir. Et tu sais comme on se sent *insuffisant,* devant un mot terrien qui vous échappe. »

— « Non, je ne sais pas, » répondit Monsieur Erdig d'un air absent. Sa propre spécialité, parmi les langages terriens, était le latin (enregistré uniquement d'après les rares émissions du Vatican) et cela montre bien quel genre de Martien il était. Un millier de Martiens peut-être se spécialisaient en latin ; certainement pas plus.

— « Insuffisant. C'est évident, » répéta son épouse.

— « Oh ! Pourquoi ? »

— « Tu le sais, voyons. Essaie donc d'être un peu moins obtus. Il est normal de se sentir supérieur à ces sauvages de la troisième planète... et il est *agaçant* de voir un de leurs mots vous échapper. »

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le nœud* » (n° 70) ; « *Ad vitam æternam* » (n° 72) ; « *Aux Produits Martiens* » (n° 75) ; « *Les premiers hommes* » (n° 84).

— « Quel mot ? » demanda Monsieur Erdig.

— « Tu ne m'as pas écoutée. *Droiture.* »

— « Heu, mes connaissances en anglais sont assez pauvres, mais je crois me souvenir de ce que signifie *adroit.* »

— « Et droiture signifie tout à fait autre chose, et n'offre absolument aucun sens. »

— « As-tu essayé le dictionnaire de Lqynn ? » demanda Monsieur Erdig, dont les pensées étaient encore plongées dans ses propres problèmes.

— « Lqynn est un idiot ! »

— « Bien sûr, ma chère. Et si tu contactais le Juge Grylyg par l'Intertator ? Il est considéré comme expert en verbes anglais. »

— « Oh ! tu ne m'entends même pas, » s'écria-t-elle désespérée. « Même toi, tu dois savoir que *droiture* n'est pas un verbe. J'ai l'impression de parler au mur. »

Monsieur Erdig s'assit — ou quelque chose d'équivalent, car ses sept membres étaient articulés tout différemment de ceux d'un humain — et fit ses excuses. En fait, il aimait et respectait sa femme.

— « Terriblement navré, » fit-il, « Je t'assure. Mais c'est qu'il se passe tant de choses actuellement. Je suis perdu dans mes réflexions... et déprimé, aussi. »

— « Je sais. Je sais, » dit-elle aussitôt avec tendresse. « Il se passe tant de choses. Je sais comme tout cela pèse sur toi. »

— « Fardeau que je n'ai jamais réclamé. »

— « Je sais, » fit-elle en hochant la tête. « Oh ! comme je le sais. »

— « Oui, il y a Martien et Martien, » soupira Monsieur Erdig d'un air las. « J'en connais certains qui ont comploté et soudoyé et utilisé tous les moyens possibles pour entrer au Conseil Planétaire. Pas *moi.* Jamais je ne l'ai souhaité. Je n'y songeais même pas. »

— « Bien sûr, » dit son épouse.

— « J'avais même envisagé de refuser. »

— « Mais comment aurais-tu pu le faire ? » approuva sa femme. « Comment ? Personne n'a jamais refusé. Nous aurions été des parias. Jamais les enfants n'auraient pu relever la tête. Et c'est un honneur, chéri — un honneur suprême. Tu es jeune — deux cent quatre-vingts ans — jeune, à la force de l'âge. Je *sais* quel fardeau ce doit être. Tu dois tenter de supporter ce fardeau, et ne pas combattre tout ce que tu n'admets pas. »

— « Non point ce que je n'admets pas, » fit Monsieur Erdig, lentement mais distinctement. « Pas du tout. Ce qui est *mal.* »

— « Peux-tu être *sûr* que quelque chose est *mal* ? »

— « Cette fois, oui, j'en suis sûr. »

— « Encore Caton, je suppose, » dit Madame Erdig.

— « Ce vieux fou ! Pourquoi ne le percent-ils pas à jour ? Pourquoi ne découvrent-ils pas sa pompeuse idiotie ? »

— « Je pense que certains l'ont découverte. Mais il se trouve qu'il reflète le sentiment général. »

— « Ah ! oui ? Il me semble, à moi, » dit Monsieur Erdig, « qu'il a *créé* en grande partie ce que tu appelles le sentiment général. Hier encore il s'est levé pour parler, s'est râclé la gorge, et a crié : « La Terre doit être détruite ! » Comme à toutes les séances depuis trente ans. Et cette fois-ci — note bien, ma chère — cette fois il a eu le culot de le répéter en latin : « *Delenda est Terra* ». Bientôt, il croira qu'il *est* Caton. »

— « Je trouve que c'est un grand compliment à ton égard, » lui dit tranquillement Madame Erdig. « Après tout, tu es le latiniste le plus distingué sur Mars. Tu as été le premier à l'appeler Caton le Censeur — et le nom lui est resté. A présent tout le monde l'appelle Caton. Je ne serais pas surprise qu'ils aient oublié son nom véritable. Tu peux être fier de ton influence. »

— « La question n'est pas là, pas du tout, » soupira Monsieur Erdig.

— « Je voulais seulement te réconforter un peu. »

— « Je sais, ma chère. Je ne t'en veux pas. Mais la question est que, chaque jour, ils sourient moins et l'écoutent de plus en plus attentivement. Je me souviens très bien du début de sa campagne contre la Terre, et des sourires amusés, des hochements de tête, et des claquements de langues qui l'accompagnèrent. Nombre de nous partageaient l'opinion qu'il n'était pas sain d'esprit, et qu'il avait besoin d'un traitement médical. Puis, peu à peu, cette attitude s'est modifiée. Maintenant, ils l'écoutent sérieusement, — et ils l'approuvent. Sais-tu qu'il a l'intention de mettre la question aux voix dès demain ? »

— « Bah ! Qu'il le fasse ; le Conseil fera au mieux. En ce qui te concerne, le mieux est de dormir une bonne nuit. Viens donc avec moi. »

Monsieur Erdig se leva pour la suivre. Lorsqu'ils furent au lit, elle dit : « J'aurais préféré que tu aies choisi l'anglais, mon chéri. Pourquoi le mot *droiture* est-il si déconcertant ? »



Presque tous les membres du Conseil Planétaire de Mars étaient déjà présents lorsque Monsieur Erdig arriva et prit place à son banc. Tandis qu'il se frayait un passage parmi les autres représentants, il ne put s'empêcher de déceler une certaine froideur, une certaine contrainte dans les salutations qui l'accueillaient. Madame Erdig aurait soutenu qu'il était trop sensible, et qu'il avait toujours été trop sensible pour la paix de son esprit ; mais Monsieur Erdig, lui, ne se faisait pas d'illusions. Il se piquait de savoir deviner le climat psychologique du Conseil. Toutes choses considérées, il était déjà certain qu'aujourd'hui serait *le jour* de Caton.

Alors qu'il s'asseyait, son ami, Monsieur Kyegg, hocha la tête et confirma son noir pressentiment.

— « Je vois que vous pensez comme moi, Erdig, » fit Monsieur Kyegg.

— « Oui. »

— « Eh bien... *ce qui sera, sera* (1), » soupira Monsieur Kyegg. « C'est du français. Une langue parlée uniquement par une poignée de gens du continent européen, mais très élégante. »

— « Je *sais* que la France est sur le continent européen, » fit raidement Monsieur Erdig.

— « Bien sûr. Heu... le vieux Fllari m'a persuadé de prendre avec lui des leçons de français. Le pauvre vieux a besoin de cet argent. »

Monsieur Erdig réalisa que son irritation envers Kyegg augmentait, et sans raison. Kyegg était un type très *correct,* que Monsieur Erdig connaissait depuis plus de deux cents ans. Il eût été puéril de permettre à son état général d'irritabilité de le séparer d'un membre du cercle de plus en plus restreint de ceux qu'il pouvait encore nommer ses amis.

Aux périodes de tension, telles que celle-ci, Monsieur Erdig avait l'habitude de se renverser sur son siège, et de contempler le plafond de la salle de Conseil. Cela avait un effet calmant. Comme la plupart des Martiens, Monsieur Erdig possédait un sens esthétique aigu, et il ne se lassait jamais de la beauté des paysages et construction de Mars. De fait, création de la beauté et appréciation de la beauté étaient les préoccupations de la société Martienne. *Même* Monsieur Erdig n'aurait su contester la supériorité Martienne sur ce plan.

Le plafond de la Chambre du Conseil reproduisait le ciel nocturne de Mars. D'un bleu indigo profond et velouté, il était aussi constellé d'étoiles qu'un arbre en plein épanouissement est couvert de fleurs. La lumière stellaire argentée éclairait la Chambre du Conseil.

« Comme sont belles et sages les choses que nous créons, et parmi lesquelles nous vivons ! » songea Monsieur Erdig. « Comme il est bon d'être Martien ! » Il pouvait se permettre d'avoir de la pitié pour les pauvres diables de la troisième planète. Pourquoi pas les autres ?

Il fut tiré de sa rêverie par le carillon qui marquait le début de la séance. A présent les sièges étaient tous occupés.

— « C'est le grand jour, » dit Monsieur Kyegg, l'ami de Monsieur Erdig. « Pas *un* siège vacant. »

On lut le compte rendu de la session précédente.

« Caton aura le premier la parole, » fit Monsieur Kyegg.

— « Pas besoin d'être divin pour le savoir, » dit amèrement Monsieur Erdig, en montrant Caton. Déjà le bras de Caton (ou le membre, ou le tentacule, comme vous voudrez) était dressé.

Le président s'inclina et lui donna la parole.



(1) En français dans le texte (N. d. T.)

Au Sénat de Rome, Caton le Censeur avait conclu ses *speeches* en enjoignant la destruction de Carthage. Caton le Martien faisait mieux : il *débutait* et concluait en enjoignant la destruction de la Terre.

— « La Terre doit être détruire, » commença Caton le Martien, puis il s'arrêta en attendant la fin des applaudissements.

« Pourquoi poursuivé-je, une année après l'autre, cette déclaration qui, à nombre d'entre vous parut autrefois impitoyable et assoiffée de sang ? Je vous assure que la première fois que mes lèvres formèrent cette phrase mon cœur était malade et mes tripes se soulevaient de dégoût. Comme vous tous, je suis Martien ; comme vous tous, je considère le meurtre comme le Mal suprême, et la force comme la marque de la Bête.

» Songez-y — vous tous, songez à ce qu'il m'en a coûté de créer cette phrase et de la prononcer la première fois dans cette Salle, il y a tant d'années ! Songez à ce que *vous-mêmes* auriez ressenti ! Etait-ce alors facile — ou fut-ce facile pendant toutes les années qui ont suivi ? Le rôle d'un *patriote* est-il jamais facile ? Oui, j'emploie un mot que la Terre nous a enseigné : *patriote*. Un mot dorénavant chargé de significations pour nous. »

— « *Le patriotisme est le dernier refuge d'un gredin* (1), » observa Monsieur Kyegg, caustique. « Français. Langue très vigoureuse. »

— « C'est une citation anglaise, en fait, » le reprit Monsieur Erdig. « C'est de Samuel Johnson, je crois. Sage et Doyen littéraire à Londres, il y a deux siècles. » Monsieur Erdig éprouvait un malin plaisir à remettre Monsieur Kyegg à sa place. « Londres, » poursuivit-il, « ville principale de l'Angleterre, laquelle est une île située à quelques milles du continent européen. »

— « Oh ! oui, » approuva faiblement Monsieur Kyegg.

— « ...non seulement parce que j'aime Mars, » disait à ce moment Caton, « mais aussi parce que j'aime la signification et l'essence même de la vie. Il y a presque un demi-siècle que nous avons capté les premiers signaux radiodiffusés de la planète Terre. Sur Mars, nous n'avions jamais connu le sens du mot « guerre » ; il a fallu la Terre pour nous l'enseigner. Nous n'avions jamais su ce que voulait dire tuer, détruire ou torturer. Et même, lorsque nous avons commencé à analyser et comprendre les divers langages terriens, nous avons douté de nos propres sens, de nos propres capacités d'analyse. Nous entendîmes, mais nous refusâmes au début de croire ce que nous entendions. Nous refusâmes d'admettre qu'il pouvait exister toute une race d'êtres intelligents, dont l'existence était dédiée à l'agression, au meurtre, au vol et à la brutalité. »

— « Change jamais un mot, » murmura Monsieur Erdig. « Toujours le même discours. »

— « Mais maintenant, il le récite très bien, ne trouvez-vous pas ? » dit Monsieur Kyegg.

(1) En français dans le texte (N.D.L.R.)

— « ...nous ne voulions pas y croire ! » s'écria Caton. « *Qui* eût pu croire semblables choses ? Nous étions une race d'amour et de pitié. Nous tentâmes de rationaliser, d'expliquer, d'excuser — c'est alors que nos récepteurs captèrent les premiers signaux de télévision : alors il ne nous fut plus possible de rationaliser, d'expliquer ou d'excuser. Ce dont nos oreilles pouvaient douter, nos yeux le prouvèrent. Ce que nos sensibilités refusaient, les faits nous obligèrent à l'admettre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que nous avons vu en quinze années de télévision Terrienne. Meurtre... meurtre... meurtre... et violence ! A tel point que nous ne pûmes que conclure ceci : la Terre n'envisage, ne rêve et ne vit que de meurtres et de violences ! Homme contre homme, nation contre nation, mère contre enfant — et toujours la mort et la violence... »

— « Il disait qu'il n'allait pas nous le rappeler, » murmura Monsieur Erdig.

— « Il est assez agréable de connaître tous les mots d'un discours, » fit Monsieur Kyegg. « De la sorte, on n'a pas besoin d'écouter avec attention. »

Mais les *autres* membres du Conseil écoutaient avec attention les cris de Caton.

— « Et *la guerre !* Ce mot même n'existait pas dans notre langue avant que nous l'ayions appris des Terriens. La guerre sans fin — grandes guerres et petites guerres, faisant un cimetière de la moitié de leur monde, et remplissant de haine leur atmosphère même ! »

— « Jolie tournure de phrase, pour Caton ; vous ne trouvez pas ? » demanda Monsieur Kyegg à son collègue. Monsieur Erdig ne daigna même pas répondre.

— « Et puis, » poursuivit Caton, d'une voix maintenant basse et sinistre, « nous avons regardé l'explosion de leur première bombe atomique. Par le truchement de leur télévision, nous avons à maintes reprises vu exploser cette arme monstrueuse ; nous les avons vu empoisonner leur atmosphère, et s'équiper en vue d'une nouvelle guerre. Ah ! je me souviens du calme des philosophes lorsque cela se produisit. « Laissons-les tranquilles, » dirent nos philosophes, « ils vont se détruire eux-mêmes. » Vraiment ? Par *tout* ce que représente Mars pour chaque Martien, jamais je ne placerai ma foi chez les philosophes ! »

— « Il parle de vous, » dit Monsieur Kyegg à Monsieur Erdig.

— « Les philosophes ! » répéta Caton avec mépris. « Je connais très bien l'un d'eux. Par dérision, il m'a surnommé Caton — pour étaler devant moi sa science du latin. Eh bien, j'accepte ce nom. Comme Caton je répète : la Terre doit être détruite ! Non point à cause de ce que la Terre s'est fait, et continue de se faire, à elle-même — j'admets que cela ne concerne qu'elle — mais à cause de ce que la Terre nous fera inévitablement *à nous,* comme le sait maintenant tout Martien. Nous les avons vus lancer leurs premiers satellites ; nous n'avons rien fait lorsqu'ils ont envoyé leurs premiers *missiles* fouiller l'espace ; et récemment —

récemment et nos astronomes l'ont confirmé — ils ont envoyé une fusée téléguidée sur la Lune ! »

— « Ça règle la question, » soupira Monsieur Erdig.

— « Attendrons-nous encore longtemps ? » s'écria Caton. « Tout ce que nous avons fait de notre merveilleuse planète doit-il être détruit par leurs bombes atomiques, avant que nous agissions ? Ne ferons-nous rien jusqu'à l'arrivée des envahisseurs terriens sur Mars ? Ou détruirons-nous cette flétrissure aussi sûrement, aussi fermement que nous détruirions tout fléau épouvantable et nouveau ?

» Je dis que la Terre doit être détruite ! Pas dans un mois, ni dans un an, mais maintenant ! La Terre doit être détruite ! »

Et Caton s'assit ; non point, comme dans le temps, sous de maigres applaudissements ou sous un silence désapprobateur, mais sous une tempête d'acclamations et d'assentiments.

***

— « Il serait ridicule de ma part de me prendre pour un philosophe, » déclara Monsieur Erdig en se levant. « Cependant, peut-être le suis-je un tout petit peu. » Puis il dit aux membres de l'assemblée qu'il n'abuserait pas trop de leur temps.

« Je fais partie de ces individus, » fit Monsieur Erdig, « qui, même lorsqu'ils ne peuvent espérer gagner une discussion, éprouvent une petite satisfaction à faire connaître et enregistrer leurs réflexions. Que je ne sois pas d'accord avec Caton, vous le savez. Je l'ai dit formellement, et en de nombreuses occasions ; mais nous voici à la conclusion, et non au commencement d'un long débat.

» Jamais je n'aurais cru que je verrais le jour où notre Conseil accepterait de voir détruire la Terre. Mais il me paraît évident que vous êtes tous de l'avis de Caton. Laissez-moi seulement vous rappeler quelques-unes des choses que vous vous proposez de détruire.

» Nous, Martiens, n'avions jamais considéré la chance que nous avions d'avoir une telle longévité, avant d'avoir commencé, si je puis dire, à écouter la Terre — et à regarder la Terre. Nous sommes tous assez âgés pour nous souvenir des années ayant précédé la découverte, par les habitants de la Terre, du secret de la transmission par radio et télévision. Nos vies étaient-elles alors aussi riches qu'à présent ?

» Enormément de choses ont changé durant les quatre décades d'années Terriennes pendant lesquelles nous les avons écoutés et regardés. Notre ancienne et magnifique langue martienne s'est enrichie de l'apport de centaines de mots terriens. Les langages de la Terre sont devenus le passe-temps et le plaisir de millions de Martiens. Les jeux de la Terre nous distraient et nous amusent — au point que le base-ball et le tennis et le golf nous semblent à présent d'origine martienne. Vous tous vous souvenez combien notre art était devenu stagnant et mort ; l'art de la Terre lui a rendu la vie et nous a donné de nouvelles formes, idées et

directions. Nos bibliothèques sont remplies de milliers de livres traitant de la Terre, de ses us, ses coutumes, et son histoire ; et à cause de l'habitude terrienne de lire livres et poèmes à la radio, les trésors de la Terre sont dorénavant à notre portée.

» Partout dans nos vies, nous sentons l'influence de la Terre. Nos architectes ont incorporé les styles et méthodes terriens dans leurs constructions. Nos médecins ont trouvé sur Terre des techniques et des méthodes qui ont sauvé chez nous nombre de vies. On entend dans nos salles de concert les symphonies terriennes, et les chants de la Terre emplissent l'air martien.

» Je ne vous ai énuméré qu'une partie de la liste presque infinie des trésors que nous a donnés la Terre. Et cette Terre, vous vous proposez de la détruire ! Oh ! je ne saurais réfuter les arguments de Caton. Il dit la vérité. Pour nous, la terre est encore un mystère. Jamais nous n'avons respiré l'air de la Terre, ni foulé le sol terrien, ni vu ses immenses villes et ses vertes forêts. Nous ne connaissons qu'une ombre de la réalité, et cette ombre nous trompe et nous effraie. Selon les critères martiens, les Terriens ont la vie courte. L'intervalle entre leur naissance et leur mort ne dure qu'un moment. Comment ont-ils pu faire tant en de si courts laps d'existence ? En fait, nous ne le savons pas — nous ne comprenons pas. Nous les voyons divisés et pleins de haine, de peur et de ressentiment ; nous les regardons assassiner et détruire ; et nous sommes grandement intrigués. Comment ces gens, qui créent si merveilleusement, peuvent-ils détruire sans remords ?

» Mais la destruction est-elle la réponse à *ce* problème ? Il y a deux milliards et demi d'habitants sur Terre, trois fois le nombre de Martiens. Pourrions-nous jamais rêver en paix, dormir en paix, si nous les détruisions ? »

La réponse de Caton à Monsieur Erdig fut très brève.

— « Pourrions-nous jamais rêver en paix, dormir en paix, si nous *ne* les détruisions ? »

Alors, Monsieur Erdig s'assit et sut que tout était fini.



— « Ce n'est pas comme si nous le faisions vraiment nous-mêmes, » dit Madame Erdig à son mari le même soir, chez eux.

— « C'est la même chose, ma chère. »

— « Mais selon toi, il y a ces deux pays, l'Union Soviétique et les Etats-Unis d'Amérique, comme on les nomme — les pays les plus puissants sur Terre, armés jusqu'aux dents de nombreuses bombes atomiques, et qui n'attendent que le moment de se sauter mutuellement à la gorge. Je connais assez d'histoire terrienne pour me rendre compte que tôt ou tard ils déclencheront une guerre — même si ce n'est que par accident. »

— « Peut-être. »

— « Et tout ce que nous ferons, » dit Madame Erdig pour le consoler, « sera de hâter cet accident inévitable. »

— « Oui, nous en sommes à ce point, » acquiesça sombrement Monsieur Erdig. « Guerre, et cruauté, et injustice, sont des mots terriens que nous avons appris — des mots étranges et repoussants. Pous nous, il serait totalement immoral de nous mettre sur un pied de guerre, ou même d'envisager la guerre. Mais un accident est autre chose, il faut le reconnaître. Nous fabriquerons une fusée, y placerons une tête atomique et la lancerons dans l'espace ; elle orbitera autour des pôles de la Terre, et descendra pour exploser dans le désert de l'Arizona, aux Etats-Unis. En mettant les choses au pire, nous ne détruirons que quelques serpents et quelques vaches, aussi nos mains seront-elles propres. Quelques instants après l'explosion de cette bombe atomique, la Terre commencera à se détruire elle-même. Cependant, nous nous sommes donné l'absolution... »

— « Je n'aime pas t'entendre parler ainsi, mon chéri, » protesta Madame Erdig. « Je n'ai jamais entendu d'autre Martien parler ainsi. »

— « Je ne suis guère fier d'être Martien. »

— « Vraiment ! »

— « Ça me retourne l'estomac, » dit Monsieur Erdig.

Il y eut une pointe de dureté dans la voix de Madame Erdig.

— « Je ne vois pas comment tu peux être si sûr d'avoir raison, à l'encontre de tout le monde. Parfois j'ai l'impression que tu n'es pas d'accord pour le simple plaisir de n'être pas d'accord — ou même d'être désagréable, il faut l'avouer. Il me semble que tout Martien devrait placer au-dessus de tout notre sécurité et mode de vie. Et je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible à hâter une chose qui se produira tôt ou tard quoi qu'il arrive. Si les Terriens avaient des mérites, la question serait totalement différente... »

Monsieur Erdig ne l'écoutait pas. De longues années d'association lui avaient appris que, lorsque sa femme se lançait dans cette sorte de marée d'arguments et de preuves, cela pouvait se prolonger extrêmement longtemps. Et ses pensées s'éloignèrent, comme à l'accoutumée, vers les prairies vertes et les vagues bleues frangées d'écume de la Terre. Combien de fois avait-il rêvé de l'aspect sauvage de ces eaux toujours en mouvement ! Comme ce devait être terrible et magnifique ! Comme il n'y avait pas de mers sur Mars, il était malaisé d'imaginer les océans terriens. Mais il ne pouvait songer aux océans de la Terre sans évoquer les habitants de la Terre, les puissantes cités de la Terre.

Subitement, son cœur se serra de douleur. Dans la vieille langue morte terrienne qu'il chérissait tant, il murmura :

— « *Magna civitas, magna solitudo...* »

***

La fusée fut construite et munie d'une tête atomique — travail facile pour la technologie martienne. Dans les églises de Mars (ou plutôt leurs équivalents), une prière fut récitée pour les âmes des peuples de la Terre, après quoi la fusée fut lancée.

Les astronomes et les mathématiciens suivirent sa course. En dépit du terrible rôle qu'elle allait jouer, les Martiens ne purent s'empêcher d'éprouver une certaine fierté concernant l'habileté de leurs savants, car la fusée survola le Pôle Nord de la Terre et atterrit juste dans le désert de l'Arizona, à dix kilomètres à peine du point de chute prévu.

L'air de Mars est clair et léger, et des millions de Martiens ont de bons télescopes. Des millions d'entre eux regardèrent éclater la tête atomique, et des millions continuèrent de braquer leurs télescopes sur la Terre, attendant de voir les flammes et les radiations qui signaleraient une guerre atomique entre les nations terriennes.

Ils attendirent, mais ce qu'ils attendaient ne se produisit pas. Etant des êtres civilisés, ils n'étaient pas le moins du monde assoiffés de sang, mais à présent ils avaient extrêmement peur ; aussi certains continuèrent-ils de regarder, d'attendre, jusqu'à ce que l'aube martienne éclairât les cieux martiens de ses lueurs rouges et mauves.

Et sur Terre, il n'y avait pas de guerre.



— « Je me demande vraiment ce qui n'a pas marché, » fit Madame Erdig en levant la tête de son livre ; c'était « *La foire aux vanités* », qu'elle lisait pour la deuxième fois. Elle ne s'attendait guère à une réponse, car son mari était devenu de moins en moins communicatif. Aussi fut-elle assez surprise lorsqu'il répondit :

— « Tu ne devines pas ? »

— « Je ne comprends pas pourquoi tu prends un air *supérieur*. Personne ne peut le deviner. Et toi ? »

Au lieu de répondre à sa question, il dit :

— « Je t'envie ta connaissance de l'anglais — ne serait-ce que pour lire des romanciers comme Thackeray. »

— « C'est amusant, » admit Madame Erdig, « mais jamais je ne m'habituerai au cauchemar de la vie sur Terre. »

— « J'ignorais que tu la considérais comme un cauchemar. »

— « Comment pourrait-on l'imaginer autrement ? »

— « Je suppose que tu as raison, » soupira Monsieur Erdig. « Pourtant... j'aurais aimé lire « *La conquête des Gaules* » de César. Ils ne l'ont jamais radiodiffusée. »

— « Peut-être le feront-ils. »

— « Non. Ils ne le feront jamais. Plus d'émissions radio de la Terre. Plus de télévision. »

— « S'ils n'entament pas cette guerre, et s'ils ne se détruisent pas totalement, ils reprendront certainement leurs émissions. »

— « Je me le demande, » fit Monsieur Erdig.

***

La seconde fusée atomique en provenance de Mars explosa dans la toundra sibérienne. Une fois encore, les Martiens regardèrent pendant des heures dans leurs télescopes et attendirent. Mais Monsieur Erdig ne regarda pas. Il semblait avoir perdu tout intérêt envers l'obsession martienne du moment, et consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude de l'anglais, se plongeant dans les romans et les dictionnaires de son épouse. Ses progrès, disait sa femme aux voisins, étaient absolument stupéfiants. Déjà il connaissait assez la langue pour tenir une conversation passable.

Lorsque le Conseil Planétaire de Mars se réunit et prit la décision de diriger une fusée sur Londres, Monsieur Erdig ne fut même pas présent. Il resta chez lui, à lire un livre — une des transcriptions anglaises de sa femme.

Au même titre que tant d'habitudes nouvelles de son mari, son absence au Conseil choqua Madame Erdig, et elle se décida à lui rappeler ses devoirs envers Mars et les Martiens, et particulièrement lui fit des remontrances concernant son déplorable manque de patriotisme. En ces jours, ce mot était extrêmement usité sur Mars.

— « J'ai des choses plus importantes à faire, » répondit finalement Monsieur Erdig devant son insistance.

— « Telles que ? »

— Lire ce bouquin, par exemple. »

— « *Quel* bouquin es-tu en train de lire ? »

— « Son titre est « *Huckleberry Finn* ». Ecrit par un Américain — un nommé Mark Twain. »

— « C'est un livre idiot. Je n'y ai rien compris. »

— « Heu... »

— « Et je ne vois pas *pourquoi* il est important. »

Monsieur Erdig secoua la tête et poursuivit sa lecture.

Et ce soir-là, quand elle brancha l'Intertator, les Erdig apprirent en même temps que tous les autres Martiens, qu'une fusée avait été lancée sur la ville de Londres...

Après cela, un mois entier s'écoula avant que la première tête atomique, lancée de la Terre, explosât sur le sol Martien. D'autres têtes suivirent. Mais sur la planète Terre, il n'y avait toujours pas de guerre.

***

Les Erdig avaient de la chance, car ils vivaient dans une partie de Mars qui n'avait pas encore subi l'impact monstrueux d'une bombe à

hydrogène. Ainsi purent-ils conserver au moins un semblant de vie normale, et Monsieur Erdig put s'en tenir à son habitude de lire pendant une heure avant de se coucher. Comme, en ces jours, Madame Erdig branchait presque constamment l'Intertator, il avait battu en retraite dans une pièce calme de l'habitation. Il y était lorsque, un certain soir, Madame Erdig entra précipitamment et lui annonça que la première escadre terrienne de fusées contenant des hommes venait de se poser sur Mars — les soldats de la Terre commençaient à conquérir Mars, et il n'y avait aucune opposition possible.

— « Très intéressant, » fit Monsieur Erdig.

— « Tu ne m'as pas entendue ? »

— « Je t'ai entendue ma chère, » dit Monsieur Erdig.

— « Des soldats — des soldats armés, venus de la Terre ! »

— « Oui, ma chère. » Il se replongea dans son livre et Madame Erdig, voyant qu'il lisait une troisième fois cette bêtise nommée « *Huckleberry Finn* », sortit désespérée de la pièce. Elle était sur le point de claquer violemment la porte, lorsque Monsieur Erdig fit :

— « Oh ! ma chère. »

Elle revint dans la salle.

— « Eh bien ? »

— « Te souviens-tu, » dit Monsieur Erdig calmement, comme si les soldats terriens n'étaient pas en train de se poser sur Mars au même moment, « qu'il y a quelque temps, tu te plaignais de ne pas pouvoir comprendre un mot anglais : *droiture* ? »

— « Ooh ! »

— « C'est que... cela paraissait te tourmenter tellement... »

— « As-tu écouté un seul mot de ce que je viens de dire ? »

— « Au sujet des astronefs venus de la Terre ? Mais oui. Oui, bien sûr. Mais voici la troisième fois que je lis ce livre — c'est un livre très remarquable — et j'y ai trouvé ce mot, qui n'est pas obscur du tout. Pas le moins du monde. Un homme qui a de la droiture est un homme pur, sage, bon, sain et juste — juste, par-dessus tout. Et équitable, pourrions-nous dire. Caton le Censeur était un tel homme. Oui... et Caton le Martien aussi, j'en suis persuadé. Pauvre Caton — il a été grillé par une de ces bombes à hydrogène, n'est-ce pas ? Un type plein de droiture... »

Sanglotant hystériquement, Madame Erdig s'enfuit de la pièce. Monsieur Erdig soupira et reprit son roman.

(Traduit par P.J. Izabelle.)

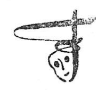
Le Revenant

(*The Revenant*)

par RAYMOND E. BANKS

La plus récente théorie de physique générale, celle du professeur Werner Heisenberg, affirme que l'univers oscille constamment entre un grand nombre d'états possibles et que c'est le plus simple de ces états qui se réalise.

Il y a déjà bien longtemps que les auteurs de science-fiction imaginent que les autres états possibles, ceux qui ne se sont pas réalisés, existent quelque part. Jamais, à notre connaissance, cette idée n'a été mieux traitée dans une nouvelle de science-fiction que dans le texte que vous allez lire (1).



J'AI quelque chose de détraqué, je le sais. Chaque matin, dans la froide aube bleue, j'ai la même hallucination. La voici : je suis dans un astronef (moi, Dax, qui n'ai jamais été dans un astronef, que je sache), dans une longue salle grise. Elle est équipée d'algues qui fournissent de l'oxygène — ce matin l'oxygène est épais et sucré comme du sirop. Les bruits matinaux de l'appareillage vibrent et bourdonnent. Puis je traverse cette longue pièce grise et pourtant gaie. Je suis encadré par deux hommes de mon âge. Nous nous arrêtons devant une table. Je pense que c'est une table rituelle, une table rituelle de *breakfast,* où sont posées de délicates tranches de soleil matinal orangé.

Alors une grande femme aux cheveux noirs, et drapée dans une toge qui pourrait être un uniforme, s'avance dans la salle. Elle porte un vase contenant des lis blancs.

Losqu'elle arrive à la table elle nous sourit. Je note que ses yeux sont d'un étonnant bleu neutre, alors que sa chevelure est noire. Elle prononce des mots que je n'entends pas. Il s'élève un rire lointain, mais ce rire ne calme pas notre nervosité — ce jour est un jour de grande aventure, et nos mains sont glacées.

Puis elle plonge ses mains dans le vase, sort une fleur et l'épingle sur chacun de nos uniformes. La blancheur et la perfection de ses

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Cantiques de Noël* » (n° 14) ; « *Les Myrmidons* » (n° 27) ; « *Fréquence critique* » (n° 66) ; « *L'homme sans squelette* » (n° 72).

mains dans l'eau claire comme le cristal, le ton vif du vert des tiges et le blanc des fleurs forment un tableau stupéfiant. Toute la scène est un tableau incroyable : le soleil du matin et la table teintée d'orangé, les yeux d'un bleu doux, les mains gracieuses, l'eau semblable à du diamant et les fleurs vertes et blanches comme un vitrail.

Tout cela est un absolu qui ne peut exister dans mon monde : on peut tout de suite en voir les contradictions.

D'abord, il n'y a pas de femmes sur ma planète (Unus) ; je ne devrais donc pas être capable d'en concevoir une. A vrai dire il existe une *projection* de Dax, que je peux donc transformer en femme. Ensuite, il n'y a pas sur Unus de machinerie dépassant la limite de dix kilos ; alors comment puis-je concevoir un astronef ? Le *breakfast* est un repas ignoré chez nous ; alors comment puis-je connaître ce mot ? Mais surtout, remarquez la succession des événements : des hommes entrent dans la pièce, approchent de la table. Une femme entre ensuite dans cette pièce, sourit, prend des fleurs, et les épingle une à une.

Cette cadence préréglée d'événements ne se modifie jamais. Or, dans toutes les planètes du Grand Soleil — aux époques où nous avons un soleil, ce qui bien sûr n'est pas absolu, — une cadence préréglée d'événements n'existe pas.

Sur Unus, la femme entrerait parfois dans la salle ; parfois ce seraient deux hommes, parfois quatre, parfois un seul. Les fleurs changeraient ou disparaîtraient. A coup sûr une table — objet inanimé particulièrement sujet à modifications dans notre monde de possibilités — n'apparaîtrait pas perpétuellement semblable.

Ce matin j'ai une tâche à accomplir ; et j'ai aussi mal à la tête, car l'illusion de femme et de table était particulièrement vivace. J'enjambe la fenêtre et je saute avec légèreté. Je ne plane pas très bien aujourd'hui.

Je m'aperçois que la gravité a changé. Nous approchons de nouveau d'une *redirection*, on peut le sentir dans l'air. D'autres que moi ont ce matin des ennuis avec la gravité. Ste, mon voisin, plane mal lui aussi. Nous nous saluons impassiblement tout en choisissant notre breakfast (encore ce mot sans signification !) dans les paniers à breakfast qui sillonnent le ciel.

— « Redirection, » dis-je en tentant de maintenir mon équilibre avec un bras.

— « Oui, » dit Ste.

— « C'est dommage ; j'aimais cette direction. Jamais je n'avais été si riche ni si hautement placé dans les directions précédentes. »

— « Je ne me rappelle pas très bien les précédentes directions, » dit Ste. « Il est préférable de ne pas s'en souvenir. Comment vont votre projection d'épouse — et vos projections d'enfants ? »

Je regarde avec amour la fenêtre de mon appartement, cinquante mètres au-dessus de nous.

— « Très bien merci ; je les ai tenus tendrement jusqu'au dernier

moment, quand il a fallu les faire disparaître jusqu'à ce soir. Et les vôtres ? »

— « Aujourd'hui je me déteste, » fait-il. « En conséquence j'ai eu une méchante dispute avec ma projection d'épouse, et un de mes gosses a pris un mauvais rhume. Je crois que je suis en train de l'attraper. » Il éternua.

— « Dématérialisez donc ce petit pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'il guérisse. »

Il hocha la tête avec un sourire ironique.

— « C'est ce que je vais faire ; sauf si le gosse se trouve *faire partie* de la direction... auquel cas *il est* la probabilité, et *moi* simplement une possibilité, et c'est *lui* qui pourra se débarrasser de moi. »

— « Bon. Haut et Bas, » dis-je.

— « Haut et Bas, » répond-il ; et il s'envole, maussade, vers son travail, assez balourd avec sa grosse serviette marron, et son inévitable maladresse due au changement de gravité.

Je me dirige vers mon pavillon de travail dans le parc, près d'un charmant ruisseau. Nous avons de l'herbe bleue aujourd'hui, remarquè-je avec plaisir. Je passe toujours de bonnes journées lorsque l'herbe est bleue, et j'en remercie intérieurement le Revenant. J'ôte mes chaussures, place mes pieds dans la fraîche eau matinale, d'un rose délicat, et j'y fais frétiller mes doigts de pieds tout en attaquant la paperasserie.

Il est visible que la *séquence* actuelle tire à sa fin. Je suis Adjoint au Maire de cette ville, Orlo ; je vois à présent que, pendant le travail de nuit, je suis aussi Commissaire de Police. Deuxième fonction qui vient s'ajouter à celle d'Adjoint au Maire... et je n'ai pas encore rencontré mon patron, le Maire. Quoi qu'il en soit, une telle chose ne m'était jamais arrivée : il est possible que cela me plaira ; espérons donc que la séquence durera un peu plus longtemps.

Deux policiers amènent devant moi un jeune homme à l'air abattu.

— « Chef, ce criminel nommé Sla a attaqué avec un couteau sa projection d'épouse et l'a tuée, ensuite il a tenté d'incendier son beau logement. »

Il y a sur le mandat d'arrêt un espace vierge. Je demande :

— « Que plaidez-vous ? »

Il me regarde avec des yeux complètement égarés. Il y a en lui quelque chose d'extrêmement gênant.

— « Par Dieu, Henry Daniels ! » crie-t-il. « Souviens-toi ! Je suis Georges Slade. Ton collègue de l'astronef. Avant que nous nous aventurions dans ce monde de fous. Rappelle-toi... Georges Slade. »

— « Il est probable que vous soyez Georges Slade, et que je sois Henry Daniels, » dis-je. « Du moins l'étions-nous dans *une autre* direction. Mais certainement pas dans l'actuelle direction. Dans *cette* direction, il est illégal de tuer sa projection d'épouse... »

Je m'arrête pour pêcher un code sous mon fauteuil. J'y lis ceci :

« Les femmes sont probablement réelles. Elles existent durant la nuit.

et l'aube, jusqu'au départ de l'homme vers son travail. En conséquence la pénalité sanctionnant leur destruction est la mort, de 17 heures à 8 heures du matin. »

Je lui demande encore :

« Que plaidez-vous, Sla ? »

En réponse il s'élance vers moi si brutalement que les hommes en gris-vert doivent le maintenir. J'ordonne :

« Mort du Soir. Demain matin, amenez-le au Revenant. Il n'a rien à faire dans notre direction. »

— « Henry ! Je t'en prie ! » supplie-t-il. « Souviens-toi de notre mission — de l'astronef ! Souviens-toi de notre entraînement pour pénétrer dans le monde des possibilités ! »

Je secoue la tête. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mauvais pour les nerfs de conserver des souvenirs des précédentes directions. Sla approche peut-être d'un dangereux *point zéro.*

Il pousse un cri douloureux tandis qu'on l'emmène.

« Clarissa — souviens-toi de Clarissa ! » crie-t-il.

Ce nom me fait tressaillir ; de pâles mains dans des eaux cristallines traversent mon esprit.

Mais je suis Commissaire de Police.

— « Ne craignez rien, vieux frère. Dans une autre direction, vous me condamneriez sans doute. Et même à la mort à plein temps, probablement. Tout s'équilibre sur Unus, mon bon ami. »

Après, je me sens triste. J'ai l'impression que mon propre système s'égare peut-être, avec mes hallucinations d'événements préréglés.

Et tout le monde est irritable. La séquence semble s'être ralentie. Le soleil rampe ; les horloges se traînent. Il s'écoule huit heures avant la pause du déjeuner : les sandwiches émergent du gazon bleu par des conduits souterrains, et les plateaux de boissons voguent sur les ruisseaux du bâtiment administratif.

Chacun surveille la Rue Principale pour voir si des Revenants se rendent au Conseil. Lorsqu'une direction s'épuise, Ils se réunissent en vue de la suivante.

Je songe à tout ce que j'ai été — ou crois avoir été. Boucher, mendiant, fabricant de bâtons atomiques. Jamais je n'ai été mieux placé au Gouvernement : Adjoint au Maire et aussi Commissaire de Police. Aujourd'hui mes compagnons de travail font la courbette devant moi et souhaitent que je leur accorde un sourire. Demain je serai peut-être voleur, ou névrosé, ou peut-être mourrai-je d'une horrible mort. Mais il me faut avouer que je me plaisais bien dans les anciennes directions. De nos jours on n'a plus beaucoup ce genre de directions, comme lorsque j'étais plus âgé ou plus jeune qu'à présent.

Ou peut-être devient-on plus exigeant lorsque les souvenirs s'accumulent. Pourquoi me souvenir de tant de vieilles choses ? C'est du suicide. Si ça continue, je vais me mettre à radoter, à déclarer qu'il devrait exister des absolus, tel un bébé ou un vieillard.

Non. Vive le moment, le merveilleux moment présent !

Et de nouveau, apercevant une pâle fleur de lavande dans le parc, je pense aux lis, à l'astronef, et à Clarissa. Est-ce probable? Est-il probable qu'il existe un *autre* univers dans lequel les choses ne changent que lentement ou pas du tout ? L'ordre immuable, préréglé, est-il probable ?

L'instinct répond « non » ; cependant sur Unus, dans nos vies Dieu merci éphémères, toutes les possibilités existent, y compris celle d'un monde ordonné et se modifiant rarement. Mais quelles créatures misérables peuvent vivre dans un tel monde, pratiquement clouées dans leurs positions, leurs corps et leurs personnalités ne changeant qu'à peine au cours des ans ? Il s'agit là, certainement, de l'enfer que nous prêchent les Chasseurs-de-péchés.

Avant la fin de la pause, un messager du Revenant entre dans le Parc. Je le regarde comme tout le monde, et il s'avère que c'est *moi* qu'il vient voir.

— « Dax, vous êtes instamment prié de vous rendre au Temple des Revenants, » dit-il en s'inclinant.



J'entre avec respect au Temple des Revenants. Je crois que je n'avais jamais pénétré dans ce lieu gigantesque. Il existe, sous des formes diverses, dans *toutes* les directions.

Nous sommes accueillis au portail par une des Gardiennes du Temple. Ce sont des projections féminines plus solides que nos épouses. Elles paraissent âgées de vingt ans. Nettes, gracieuses. Et court vêtues.

Pendant un instant, je vois encore des mains de femme parmi les lis. Mais cette vision est faible, comparée à la beauté de la femme qui me fait face. Tandis que je la regarde, sa chevelure passe d'un doux blond-cendré à un opulent châtain. Ses yeux d'un bleu lacustre deviennent noisette, puis brun sombre, puis d'un noir de velours.

Je la contemple avec un certain intérêt. Dans une direction... ailleurs... nous étions sexués — quel que soit le sens de ce mot. Je ne me souviens pas des détails, mais il était important que les hommes fussent des hommes, et que les femmes fussent des femmes. Chez les femmes, il était apprécié d'avoir une poitrine saillante et un arrière bien rond, la jambe curviligne et le teint clair. Ce devait être plein d'agrément, car je rougis en regardant la fille. J'apprécie le froncement puéril de sa lèvre quand elle me sourit. Je l'examine avec délices tout en la suivant.

En fait, je rate une marche et, maladroit, je manque tomber. Je pose la main sur son épaule pour me rattraper. Je suis bien content de ma maladresse, bien content de devoir poser une main sur son épaule, ne fût-ce qu'un court instant.

Dans l'antichambre de la Chambre, nous n'attendons pas. Nous pénétrons aussitôt dans une crypte si vaste que j'en ai le souffle coupé. Il y a des draperies rouge sang aux murs, lesquels s'élèvents à soixante

mètres au moins. Ces draperies sont tissées de dessins incroyables qui étincellent sous la lumière solaire filtrant d'en haut. Il me semble que les draperies content l'histoire d'une direction passée ou d'une direction future, une brillante somme de possibilités. Mais il faudrait d'immenses quantités de Temps pour en démêler toutes les merveilleuses suggestions...

Le Congrès des Revenants se tient, en rangs impassibles, au pied d'un massif dais de velours. Sur l'estrade, le Chef Revenant regarde de toute sa hauteur *ma* guide et moi-même. Il remercie la jeune personne d'un sourire ; cette dernière s'éloigne en planant ; à présent ses cheveux sont blond vénitien, et elle n'a plus le moindre vêtement.

Le Congrès reste silencieux jusqu'à ce qu'elle disparaisse ; puis un soupir monte de l'assemblée masculine.

Je remarque alors que deux autres hommes sont devant le dais.

— « Ton nom est Henry Daniels, » fait le Chef Revenant en me regardant de là-haut. « A ton côté, tu vois Georges Slade. »

Je regarde et je vois, en effet, l'infortuné jeune homme que j'avais condamné à la Mort du Soir, et qui m'avait parlé de nos noms.

« Et voici, » dit le Chef Revenant, « le Professeur Murchison. »

Je m'incline.

« Il appert, » dit le Chef Revenant, « que vous êtes tous trois des Terriens en visite sur notre planète Unus, le monde de la possibilité seule, où s'accomplissent toutes possibilités, et où rien ne peut se produire — du moins... rien de définitif. »

— « Si *ceci* est une direction, « je l'accepte, » dis-je. « En tant que haut fonctionnaire dans cette direction, je l'approuve avec plaisir. »

— « Oh ! non, » dit le Chef Revenant, qui semble contrarié. « Tu ne *dois pas* m'approuver si rapidement. Un grave problème se pose, car il paraît que les dits Terriens proviennent d'un monde de *probabilités*. Ils ont un monde réel à quatre-vingt dix-huit ou quatre-ving dix-neuf pour cent. Ils ont tous une vie, une durée dans le Temps, un éventail de sens, une naissance, une mort. »

Je réponds :

— « Sale tour qu'on leur a joué. »

— « Le Professeur Murchison nous dit qu'il vient d'un spationef situé à l'écart de notre planète — lorsque notre planète existe, ce qui n'est pas toujours le cas, — et que vous êtes venus tous trois ici pour nous explorer, » poursuit le Revenant.

— « En ma qualité d'Adjoint au Maire, et en l'absence du Maire que je n'ai jamais vu, » dis-je au Professeur Murchison, « j'aimerais, Terriens, vous accueillir officiellement sur Unus ; y compris Georges Slade et moi-même. Cette après-midi je lancerai une « Semaine-Terrienne-sur-Unus » mais, notre direction commençant à faiblir, je ferais peut-être mieux de m'en tenir à une « Journée-Terrienne-sur-Unus. »

— « Tu parles trop, » fait le Chef Revenant.

Je m'incline.

« Bon, » dit le Revenant. « Nous voici avec un problème. Vous, « probables » Terriens, pouvez entrer sur Unus en suivant uniquement les réseaux de possibilité, ces maigres deux pour cent d'improbabilité selon les lois de *votre* monde. Nous, d'autre part, pouvons subir une grande quantité de probabilités — jusqu'à cinquante pour cent mais pas plus, car notre monde deviendrait un monde probable à cinquante-et-un pour cent. »

Je m'incline.

« A vous trois, vous avez considérablement *chargé* notre planète, » continue le Chef Revenant. « Il y a de la friction. Ce qui signifie un *blocage* de tous les événements situationnels, hâtant le déroulement des directions. Donc, vous puisez trop largement dans nos réserves de possibilités directives. Ces dernières étant les seules ressources naturelles d'Unus, nous devons éliminer la cause de la friction, j'ai nommé : *vous-mêmes.* »

Quelque chose en moi se glace. Je me tourne vers le Professeur Murchison :

— « Ami, que suis-je dans cet autre monde triste et gris ? »

— « Henry Daniels, un soldat, un garde, » dit-il. « Tu joues aussi au poker, et tu es trop entreprenant envers Clarissa, notre hôtesse de bord. »

— « Ici, je suis Adjoint au Maire, » rétorquè-je. « Si je rencontre suffisamment de directions, je puis m'éliminer en devenant trop souvent mon propre fils ou mon propre père ou, si je survis à ces directions, je puis atteindre la stabilité et devenir un Revenant. »

— « Où est le bonheur là-dedans ? » gémit Georges Slade ; c'est la première fois qu'il parle. « Clarissa me manque. »

— « Ma conception du bonheur est une vie active, » dis-je. « Dans quel autre monde un homme pourrait-il concevoir toutes choses (*tout* ce qu'il pourrait être), et les voir *toutes* s'accomplir un jour ? »

Une des filles du Temple traverse la salle, porteuse d'un vaste chaudron de soupe fumante, évidemment en vue du repas de ce soir. Elle se tient droite ; son corps étincelle sous une chape d'eau courant sur son épiderme comme si elle sortait d'un étang ; son sourire est adorable ; et sa tête est coiffée d'un halo.

Je me tais, car personne n'écoute. Moi-même, je n'entends pas mes dernières paroles.

Tous nous poussons un soupir collectif.

Je reprends :

« *Toutes* les choses qu'il pourrait être. Pensez au gaspillage de nobles conceptions sur votre monde, où un homme peut souhaiter devenir Président ou Escroc, sans jamais trouver la réalité. Ici, nous possédons la conception totale, suivie de l'accomplissement total. Vous, Professeur Murchison... retournerez-vous ? »

— « Je retourne, » dit Murchison.

— « Vous parlerez de notre monde à la Terre ? » demandè-je.

— « Je n'en parle *pas,* » dit Murchison. « La presse et l'Académie se moqueraient de moi. J'écrirai plutôt un livre qui sera publié à ma mort ; et je serai révéré cent ans plus tard. A mes yeux, c'est une forme du bonheur. »

Il y a un silence dans la Chambre, car nous pensons tous que, sur Unus, le Professeur Murchison pourrait vivre cent ans *après lui-même,* et jouir alors de son triomphe. Mais quelque chose m'a frappé.

— « Je perçois une faille dans votre monde, » dis-je au Revenant. « Si Unus n'est réellement fait que de possibilités, comment peuvent exister les toujours-présents Revenants, et cette Assemblée ? C'est là une part de *certitude* — non de possibilités. »

— « Nous évoluons sur une corde très mince, » réplique le Chef Revenant. « Parfois Unus atteint 50,1 et stabilise les directions. D'autres fois *tout* sur Unus, Revenants compris, n'existe plus pendant des *éons.* C'est une façon de parler mais, pour ainsi dire, nous ne sommes pas handicapés par un passé trop long, et tous les futurs possibles nous sont offerts. Ceci implique des souffrances occasionnelles, mais on peut devenir un génie dans certaines directions — même, quelquefois, devenir Adjoint au Maire. »

— « Je choisis de ne pas rentrer, » dis-je sans ambages. « Pas même pour Clarissa, bien que la vue de ses mains me fasse passer des frissons dans le dos. »

— « Tu *dois* partir, » dit le Chef Revenant. « Si tu restes, tu stabilises. Si tu stabilises, nous perdons la possibilité, et nous sommes à la merci de probabilités mortelles. Ce qui ruine Unus. Je t'informe donc que nous vous éjectons tous trois de la planète. Sans rancune, bien sûr. »

***

Nous nous trouvons devant l'inimaginable appareil spatial, bien plus grand que les dix kilos admis. Il y a : nous trois Terriens, le Chef Revenant, quelques membres du Congrès, et une des filles du Temple.

— « Au nom de la Ville d'Orlo (Planète Unus), en mes pouvoirs d'Adjoint au Maire, je vous souhaite bon voyage, » dis-je à Murchison et Slade. « Ainsi qu'à moi-même. »

— « Au nom de tous les Terriens, toi inclus, j'accepte tes bons souhaits, » répond Murchison.

— « Ce que vous êtes bavards, » dit le Chef Revenant, mais gentiment.

La fille du Temple s'approche et passe un collier de fleurs autour de nos cous. Elle embrasse chacun de nous. C'est un rite que j'ai inventé durant mes fonctions d'Adjoint au Maire. Ce baiser évoque des volcans sous le soleil, ou un bain dans un océan de nectar.

Nous grimpons dans l'astronef. Le Chef Revenant me saisit la main. « Comme Adjoint au Maire, j'ai vu pire, » fait-il. « Tu as de l'étoffe. » J'écrase une larme.

L'appareil terrien repartit vers Mars avec sa cargaison d'échantillons, de produits chimiques, d'aliments, d'atmosphères embouteillées, et de colifichets en provenance de toutes les escales qu'on nous avait assignées.

Le Commandant Wrislow convoqua tout le monde pour nous dire que notre tâche avait été parfaitement accomplie. Après quoi on eut de la bière, et on joua au poker. Je me trouvai en train de jouer dans une longue salle grise. Et il y eut Clarissa, l'hôtesse de bord, qui arrangeait un vase de lis verts et blancs.

— « Maintenant, dites-moi à quoi ressemblait vraiment cette dernière escale, cette planète Unus, » grogna le Commandant.

Le Professeur Murchison agita la main.

— « Trop d'oxygène dans l'air, trop de chlorure de sodium dans le sol, trop de composés à base d'arsenic dans l'eau. Rien de bon pour les Terriens. »

Je brassai les cartes, et distribuai.

— « Ça t'a plu ? » grogna le Commandant à l'adresse de Georges Slade.

— « Infect, » dit Slade. Il regarda l'adorable Clarissa en face de lui ; elle ramassa doucement ses cartes et lui sourit. Je pense qu'il lui serrait le genou sous la table.

— « Toi, Daniels ? » me dit le Commandant.

— « Imaginez une rue, » dis-je. « D'un côté, on a des immeubles et du soleil, quelquefois des nuages. Le premier immeuble est un hôpital avec sa maternité, puis vient une école ; des enfants jouent. Puis un bistrot où se rencontrent les jeunes, dans les rires et la musique. Au-delà, une jolie villa et un type qui tond le gazon. Puis un bureau où claquent les machines à écrire et bourdonnent les IBM. Enfin, un bâtiment de pompes funèbres, style Nouvelle-Angleterre. Tous les habitants de la Terre se tiennent de ce côté.

» De l'autre côté de la rue, c'est différent. Il n'y a qu'un immeuble, avec des courettes d'herbe — bleue quelquefois. Il y a de nombreuses chambres, certaines noires, certaines éclairées. Quelques-unes émettent des rires, quelques-unes des hurlements, et quelques-unes des cris émerveillés. Il n'y a pas de continuité. L'immeuble contient tous les possibles mais, quelquefois, il *n'existe* même pas. Certains, doués d'imagination, préfèrent ce côté de la rue où l'on peut vivre mille fois mille vies, où toutes choses se réalisent un jour. »

— « Tu avais emporté de la gnôle sur Unus, » grogna le Commandant. « Donne-moi trois cartes. »

Je lui en servis trois. Je m'en donnai deux. J'eus un mauvais jeu. Tandis que le Commandant, mâchonnant son cigare, maudissait le Ministère de l'Espace d'avoir ralenti sa promotion au grade d'Amiral, je glissai mes doigts dans mon blouson, cherchant l'as que j'y conservais à toutes fins utiles. L'as était là. Ainsi qu'un papier dont j'ignorais la présence. Je sortis doucement l'as et le plaçai dans mon jeu. Georges et Clarissa ne virent rien... qu'eux-mêmes. Le Commandant était perdu

dans un nuage de fumée de cigare. Quant à Murchison, je ne sais pas.
Je lissai le papier sur mon genou. Je lus :

VISA POUR UNUS
(*Bon pour Une Admission*)
(*Parfois*)
Veuillez admettre Henry Daniels pour de courtes visites annuelles sur Unus. N'est pas responsable des colis égarés. Sujet à la Taxe du Revenant pour l'entretien du Temple.



La fille avait dû le glisser dans ma poche lorsqu'elle m'avait donné ce dernier baiser volcanique. Soudain je me sentis mieux. Je jouerais très bien mon as.

Avant de ranger le laissez-passer dans mon portefeuille pour usage ultérieur, je lus la signature sous le visa. Je regardai en face de moi le Professeur Murchison. Ses yeux étaient mi-clos... comme pour un clin d'œil.

Le visa était paraphé par le Maire d'Orlo (Planète Unus).

Le nom du patron que je n'avais jamais rencontré, le Maire d'Orlo, était Mur.

(*Traduit par P.J. Izabelle.*)



Uranus

par MICHEL EHRWEIN

Voici la huitième histoire de Michel Ehrwein dans « Fiction » (1). *Avec* « Uranus », *ce jeune auteur lancé par nous il y a trois ans parvient au stade du mûrissement. Dans une voie que laissait déjà pressentir son avant-dernière histoire* (« Le retour des étoiles »), *il nous donne une anticipation sobre, réaliste, à la résonance humaine. Son métier s'est incontestablement accru.*



I

GREFF écoutait. Allongé sur l'étroite couchette, il fixait sans la voir la bande verticale de lumière qui se projetait sur la cloison opposée par la porte entrebâillée. Il écoutait. Dehors, c'était le jour, la nuit, peu importait. Pour le moment, les volets tirés devant les hublots ne laissaient filtrer aucune lueur de l'extérieur. Tout à l'heure, il avait regardé le cadran lumineux de sa montre, et constaté qu'il avait dormi un peu plus de sept heures. Quand il s'était endormi, la nuit tombait. Il devait donc être grand jour, de ce jour sale, glauque, huileux qui perçait malaisément la brume, après tant de millions de kilomètres parcourus. Le jour, la nuit... Des degrés différents d'obscurité, simplement, et sans grande signification pour eux, enfermés dans une sphère de métal dérivant sur un océan de gaz liquides. A travers la matière épaisse des hublots, ils n'apercevaient jamais plus qu'un mur de brouillard, devant, derrière, qui vers le bas se confondait tout de suite avec la grisaille des eaux, vers le haut s'éclaircissait pour laisser croire à un ciel. Pour eux, le temps demeurait le temps de la Terre, et c'était lui que mesuraient leurs montres et la grande horloge au centre du poste : douze heures de service, douze heures de repos. Bien entendu, latitude leur était donnée de modifier cet horaire à leur convenance : le principal était que l'un d'eux demeurât toujours auprès des appareils. En fait, ils passaient presque tout leur temps dans le poste. Seul l'encombrement les avait empêchés d'y transporter une couchette pour que, même quand l'un d'eux dormait, l'autre ne fût pas seul.

---

(1) Voir : « *La harpe* » (n° 53) ; « *Les billes* » (n° 61) ; « *L'heure du départ* » (numéro spécial 1959) ; «*Les cerceaux* » (n° 67) ; « *Mon ami de loin* » (n° 73) ; « *Le retour des étoiles* » (numéro spécial 1960) ; « *Celui que Jupiter veut perdre* » (n° 83).

Rial manœuvrait les boutons du poste de radio. En fait, c'était là l'intérêt principal qu'il y avait à tenir compte de ces jours et de ces nuits de cinq heures : de la rotation de la planète dépendait leur position par rapport à la Terre et à la demi-douzaine de relais grâce auxquels était maintenu avec elle le contact fragile, ténu comme un fil d'araignée. Rial devant le poste de radio...

Greff le voyait en pensée : assis à l'extrême bord du tabouret, les deux coudes posés sur la tablette pour ne pas trembler, ses longs doigts minces repliés sur les boutons noirs, sa tête blonde penchée un peu de côté pour écouter...

Il tournait lentement le bouton d'accord. Devant le voyant défilait la gamme des fréquences. Quand le bouton était arrivé au bout de sa course, il changeait de bande et repartait dans l'autre sens.

Des grognements, des crachotements, des craquements. Tous les trains d'ondes de l'univers semblaient converger vers le réseau de leurs antennes, s'y engouffrer en se bousculant comme en un entonnoir, se déverser dans le coffret d'acier. Les craquements d'un orage magnétique dans les hautes couches de l'atmosphère. Le sourd grondement d'une étoile à des millions d'années-lumière. L'impact sec d'une particule cosmique. Une émission saccadée que l'on eût pu croire chargée de sens — *qui sait ?* Un sifflement strident, ou un vrombissement profond qui obligeait la main gauche à diminuer la puissance. Un couinement bas, modulé, où l'on eût aimé pouvoir reconnaître des paroles plutôt que la manifestation de phénomènes naturels, et qui venait de très loin, d'au-delà de Pluton disaient les cadres mobiles que l'on orientait à l'aide d'un bouton moleté, de distances fabuleuses que l'homme n'avait jamais atteintes, où aucun astronef ne s'était encore aventuré. Des paroles, peut-être, mais dont il manquait la clé pour pouvoir les déchiffrer, et qui n'en demeuraient pas moins inscrites dans les molécules de dizaines de bandes magnétiques rangées dans les placards de la station ; peut-être un jour livreraient-ils leur secret à quelqu'un, ou seraient-ils définitivement considérés comme des bruits dénués de signification.

De loin en loin, des mots humains. Des mots provenant de la Terre, ou, plus souvent, d'astronefs, d'autres stations. Rial se penchait, forçant la puissance, et Greff tendait l'oreille. Deux astronefs entre Mars et Jupiter, échangeant des coordonnées. Le travail sérieux terminé, la conversation prenait un ton moins guindé. Des hommes qui ne se rencontreraient peut-être jamais plaisantaient comme de vieux copains, à des dizaines de milliers de kilomètres de distance. Le *fading* emportait des lambeaux de phrases. Sur un nom prononcé, le ton redevenait plus grave : celui dont l'un demandait des nouvelles était mort — ou du moins « disparu » dans cet inconcevable dévoreur d'hommes qu'est l'espace. Une station en orbite autour de Mars entrait dans la conversation, donnait les dernières nouvelles de la Terre, des expéditions en cours...

Une fusée annonçait son arrivée à la base de Titan. Après un long

moment de silence celle-ci répondait, et c'était l'échange habituel de chiffres, d'indicatifs, de renseignements codés...

Le crépitement de mitraillette de l'émetteur d'un satellite artificiel venait couvrir la voix d'un pilote qui s'ennuyait. Un caprice des ondes amenait jusqu'au poste de Rial des bribes des émissions d'une station de contrôle sur la Terre. Le son de toutes ces voix d'hommes était parfois si clair que Greff songeait qu'à ce moment-là il était difficile de croire qu'ils étaient, à eux deux, la base la plus avancée vers l'extérieur du système solaire.

Rial parla. Greff sursauta, car, aux premières paroles, il crut que c'était à lui que son compagnon s'adressait. Après, seulement, il discerna le bourdonnement discret que produisait la mise en circuit du micro. Il en était toujours ainsi quand l'un parlait à la radio et que l'autre n'était pas tout près de lui, et cependant à portée d'oreille.

Rial transmettait à un relais de Mimas le résultat de leurs observations de la veille : températures, pressions, courants, vents... Greff se retourna sur sa couchette, agacé. *A quoi bon ?* A quoi bon cette prétention qu'ils avaient, dans leur grain de poussière ballotté par des vagues laiteuses, de tout voir, de tout connaître autour d'eux ? A quoi bon continuer à jouer ce jeu ? N'étaient-ils pas leurs maîtres, hors de toute atteinte pour des mois et des mois ? Et l'important n'était-il pas qu'ils fussent réunis, seuls ?

Rial l'entendit bouger et, la communication achevée, se leva. Il resta un moment immobile sur le seuil, sa silhouette se découpant sur le rectangle brillant.

*
**

Dehors, la tempête. La station, sous le choc et la poigne de vagues hautes vingt fois comme elle, tangue et roule lamentablement, plonge et disparaît sous une écume grasse. Tous les objets qu'elle contient sont solidement arrimés au plancher ou aux parois courbes, au plafond même, ou ont rejoint les logements qui moulent leurs contours dans un revêtement souple. Aux premières manifestations du mauvais temps, Greff a lancé un message, puis a replié les antennes pour les mettre à l'abri.

Ainsi coupés de tout, privés de leur dernier contact humain, ils attendent. Ils ne savent pas combien de temps cela va durer. Ils attendront. Il y a une ou deux tempêtes de ce genre par mois terrestre. L'une a duré onze jours. La dernière, trente-sept heures seulement.

Rial est malade. Il est couché. Désœuvré, Greff s'est assis à son chevet. Il a parfois du mal à garder son assiette sur la chaise qui menace de se dérober sous lui. Rial a les yeux fermés. Il s'est endormi en serrant le poignet de Greff. La paroi de la sphère résonne sourdement et gémit des coups de boutoir des vagues.

*
**

La voix qui résonnait dans le haut-parleur venait de Jupiter, relayée par Callisto, car l'émetteur se trouvait sur la face de Jupiter qui leur était cachée.

De bonnes et de mauvaises nouvelles, et d'autres sans intérêt pour eux. Les savants discutaient toujours — car que feraient des savants ? — du degré d'intelligence des êtres larvaires qui semblent constituer la forme de vie supérieure sur Vénus ; le commentateur rappelait les efforts, restés jusqu'ici vains, pour permettre enfin à l'homme d'échanger des idées avec les habitants d'autres planètes et de « pénétrer le secret des intelligences non-humaines ». Un astronef de première classe s'était écrasé en atterrissant sur Vesta : dix-huit morts, la totalité de l'équipage. Sur Saturne, on achevait la construction d'une plate-forme géante ancrée dans le sol de gaz solidifiés. Plusieurs dômes étanches y seraient édifiés à demeure, et l'on envisageait d'y entreprendre à plus ou moins longue échéance le montage de fusées amenées là par éléments. Des études étaient par ailleurs en cours pour l'utilisation comme combustible pour les moteurs thermiques de l'atmosphère même de la planète, constituée principalement par du méthane. Un astronef de reconnaissance était en route vers Uranus, vers Greff et Rial. Il arriverait dans quelques mois. Un éboulement avait eu lieu dans un des cratères de la Lune les plus anciennement aménagées : on ne déplorait aucune victime, mais les dégâts matériels étaient considérables. Sur Terre, les derniers bilans des industries métallurgiques, des entreprises de constructions mécaniques, d'électronique et de matières plastiques, de toutes celles dont l'activité était en liaison avec la conquête de l'espace, étaient florissants...

Puis venait une longue série de messages personnels. Belzard demandait des nouvelles de Fairbanks. Oths cherchait à renouer avec Mercanson, sur Io. La mère de Su-Chang venait de mourir. Wecks, malade, avait dû être ramené d'urgence de Deimos sur Mars : encore était-il mort pendant le transport.

L'émission se termina sans que leurs noms eussent été prononcés.

***

Par un caprice des vents qui firent comme une trouée dans la brume, il fit étonnamment clair au dehors pendant quelques heures, de cette lumière que l'on connaît sur la Terre, parfois, l'hiver, quand une forte chute de neige menace. Mais bientôt de gros nuages revinrent, au ras des flots, emprisonner à nouveau la station flottante.

Rial passait de longs moments derrière la vitre des hublots, à scruter la brume. Parfois, il appelait Greff près de lui.

— « Tu ne vois rien ? Là... »

Greff souriait, le saisissait par les épaules.

— « Allons, » disait-il.

***

Rial était en bas, occupé à la récolte quotidienne sur les bacs à algues. Par la trappe restée béante, Greff entendait le tintement de l'acier sur le verre ; sur le large plat rond que Rial avait posé près de lui, les feuilles fraîches, poussées durant les dernières vingt-quatre heures, devaient s'amonceler. Il entendait aussi le bruit, étouffé quand la trappe était rabattue, du moteur qui faisait circuler lentement l'eau des bacs autour des tiges et actionnait la pompe drainant l'air vicié de toutes les parties de la station vers les plantes. Celles-ci en recevaient le gaz carbonique nécessaire à leur nutrition et dégageaient de l'oxygène qui était pompé vers l'étage supérieur.

« *J'ai choisi ce métier.* »

« *Vingt ans passés dans les stations ou à bord des astronefs.* »

« *C'est ma vie. Toute ma vie d'homme. Je n'en connais pas d'autre : vingt ans !* »

« *Qu'est-ce que je ferai quand on me mettra à la retraite ?* »

***

La lumière a vacillé dans le poste, s'est éteinte en même temps que se taisait la radio. Rial a mis en marche l'éclairage de secours, puis s'est mis à rechercher la panne. Il l'a localisée assez vite, mais la réparation est délicate et difficile à faire seul. Il réveille Greff, et tous deux se mettent à l'ouvrage.

Ils ont enlevé le grand panneau dans le plancher du poste, et Greff travaille dans le trou, accroupi, la tête seule dépassant, le front incliné.

— « Comme ça, ça marche ? »

Rial fait un pas, appuie sur un bouton. Rien ne se produit. Greff penche la tête à nouveau sur les entrailles du système de distribution électrique. Le chauffage est arrêté, et le froid commence à se faire sentir. Il se demande s'il ne ferait pas bien de brancher le chauffage de secours, pour le cas où la réparation durerait.

— « Passe-moi la clé. »

La main de Rial qui tend l'outil, à quelques centimètres de son visage. Main fine, propre, blanche...

***

— « Je serai un jour chef de station, » dit Rial. « Comme toi. »

— « Et sans moi... Tu seras chef de station, mais tu seras toujours en cage, comme ici, malgré tes galons. »

— « Sur une planète d'un autre système, peut-être... »

— « Peut-être... »

Un jour, d'autres iraient vers les étoiles. Où serait-il, lui ?

***

Il tourna le bouton de puissance vers la gauche, jusqu'à ce que seul un faible murmure sortît du haut-parleur. Prenant garde de ne

pas faire de bruit, il écarta son tabouret, et marcha vers la porte sur la pointe des pieds.

Rial dormait. Il resta sur le seuil, à écouter le bruit régulier de sa respiration.

II

Greff songea qu'avec un peu de chance, en tripotant les boutons, il aurait pu tomber sur l'émission de Mercure, si elle avait été assez puissante et les conditions favorables.

Il n'en recevait maintenant que l'écho, la répétition par un émetteur de Saturne. Le sens y était, mais dépouillé de la spontanéité du premier message.

Le soleil était le siège d'une activité intense. L'observatoire de Mercure, qui était spécialisé dans son étude, avait tenté de la mesurer, de l'enfermer dans ses chiffres. Au bout de deux jours, ses appareils n'étaient plus d'aucune utilité, leurs graduations se révélant insuffisantes. En hâte, sur les autres planètes, d'autres observatoires s'intéressaient au phénomène, s'équipaient, d'autres instruments étaient installés. Toutes les observations menaient à la même conclusion : une éruption solaire gigantesque, hors de proportion avec toutes celles connues. Des protubérances monstrueuses...

Un torrent de radiations de tous ordres se déversait dans l'éther. Les nuits de la Terre étaient un long crépuscule dominé par des auréoles boréales visibles même des tropiques. Le jour apportait l'éblouissement dès les premières heures du matin, et la cuisson par les ultra-violets et les infra-rouges. L'aiguille aimantée palpitait, folle, et les communications radio étaient parfois brouillées, malgré l'usage des ondes polarisées.

Mercure se tut. Ses messages s'étaient faits de plus en plus inquiétants jusqu'au dernier, véritable cri d'agonie inachevé. Deux astronefs avaient pu s'échapper à temps, ramenant avec eux quelques techniciens dont la présence n'était pas absolument nécessaire. Trois autres étaient sur les aires de départ, prêts à les suivre et à ramener en hâte le reste de la colonie terrienne si la situation devenait intenable : de ceux-là on n'eut jamais plus de nouvelles, non plus que de quelques autres qui faisaient route vers la planète pour lui porter secours.

La mort par le feu. Par un feu qui n'était pas flammes, mais radiations invisibles brûlant la peau, mettant la chair à vif et brûlant cette chair, grillant l'homme vivant. Aucune défense n'existait contre elles : le métal se tordait, fondait, le béton s'effritait, les plastiques coulaient en mares miroitantes de glu brûlante. Seules les cavernes naturelles ou artificielles creusées dans le sol semblaient, pour le moment, pouvoir offrir une protection : encore l'air extérieur qui les alimentait arrivait-il désespérément sec, comme cuit, et aucun procédé connu d'hydratation et de purification ne permettait de lui rendre ses qualités. Les hommes au fond haletaient devant les cadrans de leurs détecteurs qui indiquaient

sans cesse une intensité plus grande des radiations pénétrant jusqu'à eux.

Trop longtemps, on avait oublié que le Soleil était une étoile comme les autres, qu'il valait mieux ne pas trop s'en approcher et qu'il pouvait un jour se faire méchant, dévoreur de mondes... et d'hommes. Le même mot courait dans les rapports scientifiques, les articles de journaux et les conversations : *nova.*

Greff et Rial suivirent heure par heure la marche du cataclysme, penchés sur leur poste.

— « On va être aux premières loges pour voir ça, » dit Rial.

« *Ou aux dernières,* » songea Greff. Mais il ne le dit pas.

Mercure morte, Vénus bientôt silencieuse. La planète de la jungle et des tempêtes fut elle aussi submergée par le flot. Jamais il n'y avait tant fait de soleil, sous le plafond des nuages, mais il n'y avait plus personne pour le voir.

Fuir... Quelques-uns le purent. Des fusées furent grillées en plein vol. D'autres purent gagner la Terre, la dépasser...

***

La Terre.

Un vent de panique y souffla pendant des semaines, auquel nul ne put s'opposer. (Et avec quels moyens ? Que dire ? Quelles promesses faire, quelles garanties donner ?) La population de la fourmilière s'agitait en tous sens, cherchant une issue qui existait, mais trop étroite pour tous.

La végétation se flétrit, tandis que le filet d'eau des rivières s'amenuisait de jour en jour. Mais bientôt les glaciers, les neiges éternelles des sommets, en fondant emplissaient les vallées de torrents dévastateurs qui se ruaient à la rencontre de cet autre flot remontant les estuaires, fait de l'eau des océans enflés de la fusion des glaces polaires. L'Eau et le Feu, luttant, et, entre eux, la Terre... L'Air lui-même prit part au combat. Desséché en ses hautes couches, il aspira cette humidité qui lui manquait sur une surface accrue par la lente montée des eaux le long des côtes, par leur irruption dans les plaines. Les horizons étaient masqués par le rideau de vapeur qui s'élevait de chaque flaque. L'on put croire un instant qu'un précaire équilibre de forces allait s'instituer.

Puis... Le niveau des eaux, demeuré un moment stable, commença à baisser : il ne devait plus s'arrêter. Plus de ciel, du moins comme on l'entendait auparavant sur la Terre : plus de bleu dans le ciel. Plafond de nuages, toujours. Les animaux et les humains avaient péri, du moins ceux qui n'avaient pu trouver un abri — un sursis — dans le sol ou fuir, toujours plus loin vers l'Extérieur. Le fond des océans se découvrait, vase, roc et guirlandes de sel, et la mer elle-même vint à bouillir tandis que les continents se craquelaient, là où il y avait eu des hommes, livrant passage au feu central.

***

— « J'avais une sœur. »

— « J'avais encore mes parents. »

— « Je devais me marier à ma prochaine permission. »

— « J'avais une maison à la campagne, avec un jardin et des poules. »

— « J'avais un chien. »

— « J'aimais aller au cinéma. »

Ceux de l'espace parlaient entre eux, sur les ondes, de ce qu'ils avaient perdu avec la Terre. Mais dans le cœur de chacun d'eux, il y avait une petite voix qui criait de toutes ses forces et que l'on étouffait :

« *Et moi ? Est-ce que, dans six mois, dans un an, est-ce que j'aurai encore un sol où me poser ? Est-ce que je vais aussi... ?* »

Quand on ne l'étouffait pas assez... Il y eut un astronef qui se précipita droit au centre de la fournaise. Il avait à son bord des rescapés de Vénus, qui avaient dû fuir, une seconde fois, de la Terre.

***

Il y eut ceux qui, partis de la Terre, se posèrent sur Mars. Sur Mars dont les occupants s'apprêtaient à fuir plus loin encore.

« Mars-la-Rouge »...

Le carburant manqua aux moteurs des fusées. Beaucoup d'entre elles demeurèrent ainsi clouées au sol, inutilisables. Des tonnes des précieuses poudres avaient brûlé, là-bas, sur la Terre. Sur Mars, il n'y en avait pas assez pour alimenter tous les astronefs qui s'étaient repliés. On se battit pour une place à bord de ceux qui partaient.

Et, abandonnant à leur sort ceux des minuscules stations des astéroïdes, les survivants cherchèrent un refuge sur Jupiter et ses satellites, où il n'y avait pas assez de place sous les dômes pour les recevoir tous.

***

« Est-ce que... ? »

La peur glacée s'était insinuée dans la station hermétiquement close, et elle rampait au plancher autour de Rial, enlaçait ses chevilles, grimpait le long de ses mollets.

L'espace. Ce n'était pas cela, l'espace. C'était la fusée qui vous emmène et le ciel noir tout autour de vous, dessus et dessous. Il avait protesté quand on l'avait affecté à une station. C'était un poste d'homme mûr, pas pour un jeune. Il avait dû s'incliner : discipline.

Il y avait eu Greff. Greff qui, lui, avait *l'âge* d'être là.

Plus tard, chef de station, comme Greff. Mais avant, naviguer...

Mourir là, pris au piège. Au piège avec Greff, au piège où Greff l'avait attiré, maintenu, il l'en accusait :

— « Tu es chef de station, tu pouvais me refuser. »

Greff répondait chiffres, millions de kilomètres.

— « Dix-neuf fois plus loin du Soleil que la Terre. »

Le Soleil et la Terre, songeait Rial. Le soleil brûlant des après-midis d'été et celui, pâle, d'hiver. Eux, dix-neuf fois plus éloignés. Ici, ils

n'avaient jamais vu le Soleil au travers des nuages. Mais il savait que s'ils l'avaient vu, ce n'aurait été que comme une grosse étoile, et en tout cas pas comme l'astre dispensateur de chaleur. *Mon Dieu,* se surprit-il à prier, *faites que je ne le voie pas !*

« Deux fois plus loin que Saturne. »

Un grand gouffre dans l'espace. Sur un bord, eux ; sur l'autre bord, Saturne. Entre eux, un vide aussi grand que celui qui contenait les orbites de Mercure, de Vénus, de la Terre, de Jupiter et des petites planètes. Saturne pourrait encore périr, mais eux ?

*
**

Et sur Jupiter, sur Io, Callisto, Europe et Ganymède, les liquides et les solides redevinrent gaz, et sur Saturne aussi, et l'embrasement survint.

Une à une, des voix connues se taisaient. Certaines avaient le temps de formuler un adieu, d'autres s'éteignaient, soufflées comme une chandelle.

Vint une heure où la radio fut muette. Leurs deux têtes rapprochées, les cheveux se touchant, ils manipulaient les boutons, la puissance au maximum, balayant lentement toute la gamme des fréquences. Rien d'autre que les bruits de fond, colossalement amplifiés par le cataclysme. Et ceux-là, qui étaient peut-être le son des voix d'habitants des étoiles.

Seuls.

Pendant des mois, ils avaient été comme les sentinelles avancées du système solaire, dans une situation précaire, loin de tout, de toute aide surtout. Maintenant, ils devaient à cette situation exceptionnelle d'être sans doute les derniers survivants de l'humanité tout entière. Pour combien de temps encore ?

III

L'homme était né pour conquérir les étoiles. C'était ce que l'on avait toujours enseigné à Greff, depuis qu'il était en âge de comprendre. C'était ce que lui avait dit sa mère — même quand elle avait su que son père ne reviendrait jamais plus.

— « Tu iras dans les étoiles. »

Son père n'y était pas allé, mais lui irait.

C'était ce que répétait la petite voix murmurante sous son oreiller, tout au long des nuits.

— « *Tu iras dans les étoiles. Tu iras... Tu iras...* »

Il irait dans les étoiles. Pour cela, l'école, le collège.

— « Que feras-tu plus tard ? »

— « J'irai dans les étoiles. »

Un examen qui dure des jours entiers. Puis l'Ecole de l'Espace. Six ans. Les meilleurs cerveaux de la Terre alliés aux corps les plus robustes.

Les cours, les longues veilles, puis la petite voix sous l'oreiller qui vous serine votre leçon pour le lendemain. L'entraînement physique, chaque jour, en prévision du premier départ. Stage sur une base de lancement. Stage dans un satellite artificiel : dure épreuve, après laquelle les inaptes étaient impitoyablement éliminés. Ceux-là n'iraient pas dans les étoiles, seraient les rampants, les uniformes rouges, verts, jaunes, casqués, qui grouillent autour de la fusée avant le lancement.

Chaque fin de mois, la descente en ville, dans l'uniforme blanc, les deux mains ouvertes sur un semis d'étoiles brodées en or à la casquette. Tout un programme... Les bandes de vingt, trente, dans les bars et les boîtes. Alcool. Bagarres. Les filles qui crient et les « culs-de-jatte » qui veulent faire la loi à ceux-qui-iront-dans-les-étoiles. La police qui arrive et qui embarque les culs-de-jattes. Pas ceux-qui-iront-dans-les-étoiles.

Pas lui, dans ces coups-là. Il avait la tête dure pour les maths, et il y avait son père qui n'avait pas pu aller jusqu'aux étoiles, et lui devrait y aller. Il irait, mais pour ça, travailler, travailler. Pas de virées avec les autres, pas de filles. Pas de femmes dans les fusées : elles n'iraient pas dans les étoiles. Elles l'empêcheraient plutôt d'y aller, lui, s'il pensait trop à elles, s'il s'en occupait trop. Un examen manqué, c'est une année d'études de plus, et la limite d'âge de sortie est là, qui vous menace.

Alors, pendant que les autres descendaient en ville, il restait dans sa chambre à travailler, presque seul dans le grand bâtiment sonore. De temps en temps, un pas dans le couloir. Un autre « bûcheur » qui venait passer une heure avec lui. Souvent, ils restaient ainsi deux, trois jours, à quelques-uns qui travaillaient pendant que les autres étaient allés s'amuser. C'est comme ça que c'était arrivé, que cela avait commencé. Car, avant Rial, il y en avait eu d'autres ; d'abord un camarade trop empressé, trop attentionné, et puis, un soir où on a le cafard, la camaraderie glisse dans la tendresse, et quand on veut se reprendre, il est trop tard ; ensuite, partout où on va, à bord des fusées, dans les stations, sur chaque planète, on retrouve ce regard, ce sourire...

Aux vacances, sa mère, qui ne soupçonnait rien et qui était fière des succès de son fils si sage. Le dernier examen, le brevet, la route des étoiles est ouverte...

...et maintenant barrée.

***

Et pourtant, il y en avait, des femmes maintenant, à bord des fusées, dans les stations. Greff n'était pas sorti de l'école depuis plus de deux ans que les femmes y étaient admises ; bientôt, elles démontraient qu'elles pouvaient rendre autant de services que les hommes, et on leur faisait confiance, on leur donnait des postes d'hommes. Et elles savaient, en choisissant ce métier, qu'elles passeraient des semaines, des mois, enfermées entre quatre murs d'acier avec des équipiers hommes. Coûte que coûte, il fallait que la bonne entente régnât dans les équipages : c'était

la condition primordiale du succès. Pour cette raison, là où on envoyait des femmes, on faisait en sorte qu'il y en eût un nombre égal à celui des hommes.

Il n'aurait tenu qu'à lui, Greff, en tant que chef de station, de choisir une femme pour l'accompagner, au lieu de Rial.

*
**

Rial s'énervait à lancer des messages, espérant ensuite une réponse pendant des heures. Un jour, il pleura.

«Je serai chef de station...»

Seraient-ils épargnés ? se demandait Greff. Dans ce cas, ils pourraient sans doute subsister des années sur les bacs à algues. Et alors ?

« Et alors ? Et alors ? » songeait Greff en cherchant le sommeil. *« Serons-nous simplement les derniers à mourir ? »*

L'homme n'atteindrait jamais les étoiles...

Aurait-il pu en être autrement ? Si l'humanité avait pu *durer* encore...

Mais il ne serait jamais Adam.

Il n y aurait plus jamais d'Eve.



Le germe du meurtre

(The seeds of murder)

par JOHN F. SUTER

Voici une nouvelle fort inhabituelle — et tout-à-fait inclassable. D'abord cataloguée comme « histoire criminelle » (et publiée à ce titre en 1957 dans « Mystère-Magazine »*), elle n'en rentre pas moins dans le cadre de* « Fiction »*, étant au sens propre du mot une* anticipation. *L'enquête très spéciale qui est menée ici a en effet pour objet de déceler un crime non encore commis, un crime « à venir ». Identifier un assassin avant même qu'il ait songé à accomplir son meurtre, n'est-ce pas là un pur sujet de science-fiction ?*



Ellis, détective privé, brandit un long doigt maigre dans la direction de la poignée de feuillets dactylographiés qu'il venait de poser sur le bureau de Kendig.

— « Votre homme est là tout entier, » dit-il. « Tout. Je vous assure, messieurs, que nous vous avons fait un travail complet. Je vous le répète : il est là tout entier. »

— « Qu'est-ce que vous pariez ? » dis-je. Ma question était déplacée, mais elle fit sursauter Ellis. Il se laissait aller dans le fauteuil métallique : ma question le projeta en avant ; ses yeux verts, perçants, profondément enfoncés, étincelaient.

— « Voyons, docteur Carter, vous n'êtes pas juste, vous n'avez pas encore pris connaissance de ce que je vous apporte. » Puis l'expression de son visage ovoïde se radoucit : « Oui, bien sûr, ce qui vous a fait vous adresser à moi... J'avais oublié. »

Je crois que mon collègue Kendig était un peu agacé. Cela se voit généralement lorsque des rides commencent à se former sur son visage poupin.

— « Je suis certain que votre rapport est aussi complet que vous le dites, Mr. Ellis, » fit-il. « Votre agence nous a été chaudement recommandée. »

Ellis inclina la tête, ce qui fit jaillir des lueurs de son crâne en forme de dôme. « Merci, docteur. Nous nous sommes réellement efforcés de vous donner satisfaction. »

Il nous dévisagea l'un après l'autre d'un œil pénétrant :

« Peut-être aimeriez-vous me poser quelques questions avant de lire ceci ? »

Les yeux de Kendig scintillèrent derrière ses lunettes. S'il était aussi impatient que moi, nous étions deux à lutter pour affecter de demeurer calmes.

— « Oui, peut-être une ou deux. » Sa voix était posée, unie. « N'est-ce pas, Harry ? »

Je contemplai le bout de ma cigarette :

— « Moi, j'en ai une à poser. » Je me penchai en avant pour faire tomber de la cendre dans le cendrier, tout en parlant, pour dissimuler toute émotion intempestive. « Vous vous souvenez, Mr. Ellis, que nous vous avons fourni un nom : Iris. Qu'avez-vous découvert ? Qui est Iris ? »

Ellis tira à son tour une bouffée de sa cigarette :

— « Messieurs, en ce qui nous concerne, il n'y a pas d'Iris. Je sais combien vous aviez insisté sur ce point en nous confiant l'affaire, et nous avons été particulièrement vigilants. Wallace ne connaît actuellement aucune Iris ! Il nous a été impossible d'établir qu'il en ait jamais connu une. Et ceci veut dire que non seulement nous savons les prénoms de toutes les demoiselles dans tous les endroits où il a jamais vécu, mais que par-dessus le marché nous avons épluché les registres de tous les établissements d'enseignement qu'il a fréquentés. »

Kendig tirailla machinalement le bout de son oreille gauche.

— « Comment s'appelait sa mère ? Nom, prénoms ? »

— « Anna-Marie Trumbull : c'était son nom de jeune fille. Elle est devenue Mrs. Wallace par son mariage. Pas d'Iris dans la famille Trumbull, pas d'Iris dans la famille Wallace. » Ses longues lèvres minces frémirent un instant : « Et aucun de ses jouets ou de ses objets familiers ne s'est appelé Iris, non plus. »

Kendig le considéra avec intérêt : « Une idée originale qui n'émanait pas de nous, Mr. Ellis. Puis-je vous demander si un travail aussi poussé est de règle chez vous ? »

— « Non, docteur. Mais, avec deux psychiatres pour clients, il m'a paru qu'un brin de fantaisie serait tout à fait dans la note. »

Je pensai à part moi que j'aimerais amener Ellis, un beau jour, à se faire psychanalyser. Mais je me bornai à dire tout haut : « Qu'avez-vous découvert sur le jeune Wallace et sa mère ? »

— « Primo, la vieille dame est morte. Vous le saviez ? »

Nous fîmes tous deux signe que oui.

— « Je suis prêt à parier que la vie de Bill Wallace a été beaucoup plus gaie depuis ; elle est morte de mort naturelle, soit dit en passant. Hémorragie cérébrale. »

Il avait glissé ces derniers mots distraitement. Kendig ne broncha pas. Moi non plus, du moins l'espérais-je.

Le regard d'Ellis alla vivement de Kendig à moi, puis il haussa les épaules.

— « Rien ne m'aurait surpris, voilà ce que je veux dire. Quand vous lirez ce que j'ai écrit, vous comprendrez. Je me figure que le pauvre type a eu à lutter sans cesse pendant ses vingt-deux années de vie, vingt et une en tout cas ; sa mère est morte voici un an. Elle le battait souvent, et souvent aussi sans motif valable. Elle écartait de lui tous ses camarades. Inutile de dire qu'il n'a jamais eu de petit animal favori. Elle le faisait bricoler à droite et à gauche, quand il était gosse, pour gagner des sous qu'elle lui prenait en totalité. Et pourtant elle n'en avait pas besoin. Quand son mari est mort, il y a dix-sept ans de cela, elle s'est trouvée dans une situation assez confortable. Quant aux relations du jeune Bill avec les filles, vous voyez ça d'ici. »

Il s'interrompit pour nous interroger du regard : « Peut-être cela colle-t-il avec quelque chose que vous avez observé ? Je veux dire... J'ai lu je ne sais où quelque chose sur l'obsession de la mère et sur les ennuis qu'elle cause »

Kendig répondit en pesant ses mots : « Ce que vous nous avez dit nous sera d'un grand secours, Mr. Ellis. Et je suis persuadé que votre rapport va nous être bien plus utile encore. »

— « Merci. » Il nous observait toujours, guettant quelque réaction. Il m'était difficile de ne rien laisser paraître, encore que les gens prétendent que j'ai le type de « l'homme de l'Ouest, fort et taciturne ». Je ne me suis jamais appliqué à mériter cette réputation et, en réalité, j'ai beaucoup de mal à me donner l'air indifférent quand il le faut.

— « Phil, » dis-je à Kendig, « je pense que Mr. Ellis doit se demander quand nous allons lui verser ses honoraires. »

— « Pas du tout, docteur, » dit Ellis. « Je n'y ai même pas pensé. Je vous enverrai la note à la fin du mois. Rien ne vous presse. Je n'ai jamais mis en doute... »

Kendig prit un porte-plume : « L'Université est notoirement solvable, j'en conviens, » fit-il. « Mais c'est le Dr. Carter et moi-même qui vous rétribuons pour ce travail. Vous ne savez rien de notre propre solvabilité. »

Ellis redoubla de protestations : « Non, je n'accepterais pas aujourd'hui. Je n'ai pas fait le total des frais. Laissez, je vous enverrai la note. »

Kendig posa fermement la plume. « J'aime voir les choses réglées, Mr. Ellis. Si votre agence ne nous avait été recommandée comme parfaitement honnête, je serais certain que vous avez une arrière-pensée déplaisante. »

Kendig me surpasse en bien des domaines, mais il lui arrive, pour les petites choses ordinaires, de ne pas voir ce qui est évident. J'intervins : « A mon avis, si Mr. Ellis a quelque chose, ce n'est que de la curiosité. »

La profession d'Ellis, au cours des ans, lui avait évidemment épaissi le cuir. Il ne rougit pas, il ne témoigna d'aucun embarras.

— « Ma foi, docteur Carter, je suis humain. Bien sûr, je suis curieux ! Mais quand on me demande de faire quelque chose, je le fais. Si le client ne tient pas à donner de détails, c'est son affaire. Si je fouine trop, je perds des clients. Et ce n'est pas malin de perdre des clients. »

Kendig se croisa les bras. « J'ai entendu dire pas mal de fichaises sur les détectives qui respectent les confidences reçues, même soumis à une très grave pression. Est-ce vrai, cette histoire-là ? »

Ellis étendit ses deux mains ouvertes. « Je suis toujours en activité. Le serais-je, si je ne savais pas quand il convient de demeurer bouche cousue ? »

— « Phil, » dis-je, « de toute façon nous allons publier nos observations... »

Kendig eut l'air penaud pendant un instant, puis se ressaisit.

— « Oui, certainement, Harry. Mais peut-être n'y ferons-nous pas figurer ceci... » Il me considéra un moment, puis regarda Ellis :

« Mr. Ellis, je crois que nous allons nous risquer. Vous ne répéterez à personne ce que vous allez entendre ? »

— « Docteur, en franchissant cette porte je l'aurai oublié. Parole d'honneur. »

Je souris :

— « Vous ne l'oublierez pas, Ellis. Officiellement, peut-être. Mais vous, personnellement, non. »

Kendig se leva et traversa le bureau. Il commença par fermer la porte à clef. Puis il alla au coffre-fort et en tira plusieurs bandes magnétiques. Il s'arrêta près du magnétophone, et mit l'une des bandes sur l'appareil.

— « Mr. Ellis, ces bandes ont été enregistrées voici deux mois. Elles ont été entendues une seule fois depuis. Le Dr. Carter et moi nous nous sommes abstenus de les réentendre, pour ne pas nous donner d'idées préconçues. » Il tripota les commandes de l'appareil. « Le Dr. Carter et moi nous venons de nous livrer à des expériences sur la récurrence du souvenir en état d'hypnose, avec pour sujets quelques-uns de nos élèves qui étaient consentants. »

— « Phil, pas de détails techniques. N'ayons pas l'air de vouloir en imposer. »

— « Excusez-moi. Je vous traduis ce que je viens de dire, Mr. Ellis. Nous avons hypnotisé certains de nos élèves, et nous leur avons suggéré une date dans le passé : mettons, par exemple, le 10 avril 1939. L'élève revit cette journée, et nous prenons note de ses souvenirs. » (1)

Ellis se pencha, intéressé :

---

(1) L'expérience scientifique ici évoquée n'est pas une invention de l'auteur. Elle a été accomplie pour la première fois en 1954, dans le Département Psychiatrique de l'école de médecine de l'Université de Yale, aux U.S.A. (N.D.L.R.)

— « Et c'est authentique ? Ils ne vous bourrent pas le crâne ? »

— « Nous ne le pensons pas. Leurs récits sont parfaitement conformes au niveau de leur âge à l'époque qui leur est suggérée. »

— « On dirait que vous avez découvert là quelque chose !... »

— « Oh ! rien de nouveau, » dis-je. « Plusieurs bons expérimentateurs s'y sont essayés et ont fait connaître les résultats. Nous sommes à la recherche d'une nouvelle méthode, voilà tout. »

Toujours occupé au magnétophone, Kendig reprit la parole :

— « Ceci est un enregistrement de William Trumbull Wallace. Nous lui avons suggéré de revenir à l'âge de douze ans. Je vais sauter la partie de l'enregistrement relative à sa mise en état d'hypnose, croyez-moi sur parole, il était bel et bien hypnotisé. »

Pendant qu'il parlait, je revoyais la haute silhouette de Bill Wallace étendu sur le divan — énorme, robuste comme un géant sylvestre, ses cheveux sombres, leurs boucles serrées — mais de grands yeux tristes et un menton fendu d'une fossette. Pas une femme n'y aurait résisté : il lui aurait fallu, soit l'adorer comme un dieu, soit le dorloter comme un petit enfant.

J'entendis ma propre voix monter de l'enregistrement :

— « *Bill, vous savez quel jour nous sommes, n'est-ce pas ? C'est le* 26 *mars* 1949. »

Il répondit : « 26 *mars* 1949. *Oui.* »

— « *Eh bien, allez, Bill, racontez.* »

— « *Je rentre à la maison. Je monte l'allée qui mène à la porte.* »

— « *Quelle sorte d'allée, Bill ? Cimentée ? Pavée de briques ?* »

— « *De briques. C'est le trottoir le long de la rue qui est en ciment. Mais de la maison à la rue, c'est de la brique. Posée en carrés, et les briques contrariées, alternativement, carré par carré.* »

Ellis fit un signe d'assentiment. Il l'avait vue, cette allée.

— « *Très bien, Bill. Quel temps fait-il ?* »

— « *Beau. Le soleil est bon. Chic, j'espère que l'hiver est vraiment fini. Il y a quelques crocus, le long de l'allée, prêts à s'ouvrir... On dirait... A présent je suis sous le porche, en train d'enlever mes caoutchoucs.* »

— « *Pourquoi des caoutchoucs, Bill ?* »

— « *Hein ? C'est m'man — Mère — qui m'a dit de les mettre. Elle a dit qu'il y a encore de la boue, même si la neige est partie.* »

— « *Bon. Continuez, Bill.* »

— « *Je rentre, j'accroche ma veste dans le placard de l'entrée... Bonjour, Mère... Non, je n'ai pas laissé mes caoutchoucs près de la porte. Les voilà, là, en bas du placard. Et même je les ai bien nettoyés... Mais non, Mère, je ne suis pas très en retard ! Je suis rentré tout droit, je n'ai perdu qu'une minute ou deux à aider Mr. Townsend à enlever sa double porte. J'ai tenu la porte pendant qu'il retirait les chevilles... Oui, il m'en a donné... Il m'a donné... Moi je trouvais que c'était trop, mais il m'a forcé à la prendre... Non, je l'ai encore... Oh ! dis, cette fois, je ne peux*

pas garder les sous ? Mon vieux canif est cassé — tiens, je vais te montrer — et je voudrais en acheter un neuf... Je voudrais avoir assez de sous... J'ai bien besoin d'un canif neuf ! Tout le temps, quand je fais quelque chose pour quelqu'un... Mais non, je peux pas le raccommoder. J'ai essayé. Mais si, j'en ai pris bien soin, ça fait au moins cinq ou six ans que je l'avais... Oh ! bon. Tiens, la voilà, la maudite pièce... Qu'est-ce qu'il y a pour dîner, M'man. Mère ?... Oh !... Oh ! si, bien sûr, je l'aime, la soupe de pommes de terre. C'est seulement que... On ne pourrait pas manger quelquefois de la saucisse ? J'aime la saucisse... Oh ! oui, pardon... j'avais oublié que ça te faisait mal. Non, non, oublie ce que j'ai dit... Je ne veux pas que tu sois malade juste à cause de moi... Si, je te jure, Mère, je ne veux pas... Hein ? Aujourd'hui ? Rien de spécial... Comme tous les jours... Non, attends, ça m'était sorti de la tête. Le Dr. Redmond m'a parlé de me joindre à la communauté paroissiale... Il dit que je suis assez grand, et que ça me donnerait une espèce de responsabilité. Et c'est ce que tu dis toujours, que je devrais m'occuper de mes responsabilités. En tout cas, si j'allais étudier à l'église un soir par semaine... Oh ! dis, Mère, pourquoi ? Mais si, je suis assez grand ! Je sais très bien ce que je fais ! Mais non, je ne me suis jamais engagé à donner de l'argent à l'église, pas encore. Non, je ne crois pas qu'ils puissent me faire m'engager à verser une somme fixe... Je donnerais ce que je pourrais. Une pièce de dix cents par semaine, comme maintenant... Je ne la donnerais pas ? Non, Mère, tu te trompes... Mais non, je n'ai pas dit cela ! Non, je n'ai pas dit que tu étais une menteuse. Tout le monde peut se tromper. Peut-être que tu te trompes... En tout cas je veux y aller. J'aime Saint-Matthew. J'aime y aller. Ils sont gentils avec moi... Non, je n'ai jamais dit que tu ne l'étais pas... Mais je vais m'inscrire... Si, si, m'inscrire... Et si je disais au Dr. Redmond que tu ne veux pas ?... Si, je le dirais, s'il me demandait ce que j'ai décidé... Je n'irais pas le trouver exprès, mais je ne ferais pas de mensonge... Mère ! Si tu me bats avec cette ceinture pour ça, le bon Dieu te punira !... Oui, oui, il te punira ! Je le sais ! Tu es mauvaise avec moi et tu ne veux pas me laisser aller à Jésus comme Il l'a dit ! Il a dit : laissez venir à moi, il l'a dit, j'essaie d'être sage, j'essaie de mon mieux, et quand je veux l'être plus encore, tu ne veux pas ! Non ! Tu ne le feras pas !... Tu ne le feras pas !... »

Kendig réduisit le son et regarda Ellis qui écoutait intensément. Il n'y avait plus que quelques dizaines de centimètres de bande et le reste de l'enregistrement était inintelligible.

« Vous voyez, Mr. Ellis. »

Ellis fit un signe d'assentiment et montra la bande du doigt :

— « Ça colle parfaitement. » Il se renversa dans son fauteuil. « Savez-vous que c'est une très bonne évocation ? »

— « Ellis, » dis-je, « il ne s'agit pas d'une simple évocation, telle

que vous l'imaginez probablement. Pendant cette période, il était réellement redevenu un enfant de douze ans. »

Kendig changea la bande.

— « Voyons ce que vous allez penser de ceci, Mr. Ellis. »

J'essayai de voir quelle bande il avait choisie. « Laquelle est-ce, Phil ? »

— « Ça, c'est Terry. Bonne entrée en matière, il me semble. »

Je me tournai vers Ellis :

« Terry, c'est un autre sujet d'expérience. Une jeune fille : Edna Terry. Ecoutez très attentivement. »

Ellis me regarda comme si nous lui avions joué un mauvais tour. « Ce nom-là ne figurait pas dans vos instructions. Je n'ai rencontré aucune demoiselle Terry au cours de l'enquête. »

— « Non, vous ne pouviez pas, » fis-je sans appuyer. « Elle n'a rien à voir avec l'affaire. Un sujet tout différent. »

L'appareil se mit en marche. C'était Kendig qui parlait :

— « *Edna, écoutez-moi bien, c'est très important. Nous sommes le 14 juin* 1963. »

Ellis réagit exactement comme je m'y attendais. Un coup en plein visage aurait eu le même effet. Il murmura : « *Dans trois ans d'ici ?* Mais, grands Dieux !... »

Kendig lui imposa silence d'un geste.

— « *Quatorze juin. Mais oui. Oui ! C'est le jour ! Et quel beau jour ! Cette lumière du matin, c'est une coulée d'or pur... Voilà les oiseaux, au-dehors. Et lui ? Je me demande si lui aussi il est déjà debout ? Oh ! Bob, Bob ! Encore quatre heures, et il sera dix heures ! Mr. et Mrs. Robert C. Stone... Quoi donc ? Oh ! non, merci, maman, ne me prépare rien pour le petit déjeuner. Je ne pourrais pas avaler une bouchée... Mes forces ? Qui a besoin de forces ? Je vivrais aujourd'hui de l'air du temps... Tu es sûre que tout est prêt pour la réception ? Est-ce que Mrs. Black a fait porter les coupes à punch supplémentaires ? J'ai été si surexcitée, je n'ai pas fait attention... Je me demande où Bob va cacher la voiture ?... Il m'a dit de ne pas me tourmenter, que Frank Hughes et toute sa bande ne la trouveront jamais... Moi, je ne suis pas si sûre... Ce Frank, il est capable de... Je me demande si je ferai comme Betty McCulley, quand il faudra dire* oui ? *Elle qui avait été si modeste et si effacée pendant toute la cérémonie, son* oui *a fait trembler la charpente de l'église ! Si tout le monde n'avait pas été en larmes, elle aurait été couverte d'applaudissements ! Maman, promets que tu essaieras de ne pas pleurer. Tu ne me perds pas vraiment, tu le sais bien.* »

Kendig allongea le bras et coupa.

— « Je crois que vous commencez à comprendre, Mr. Ellis ? »

La mâchoire inférieure d'Ellis pendait un peu.

— « Vous vous payez ma tête ! »

— « Non. »

— « C'était un coup monté ! C'était quelqu'un qui répétait une pièce de théâtre. Ou bien vous avez arrangé ça pour me détourner de la piste. »

Kendig s'affairait toujours autour du magnétophone. Il dit, d'un ton indifférent : « Tout ce qu'il y a d'authentique, je vous assure. »

J'ajoutai : « Nous sommes prêts à en prêter serment devant qui l'on voudra. »

— « Toutefois, » reprit Kendig en me dévisageant à travers ses lunettes, « il y a différents points de vue. »

Il prit une nouvelle bande et la mit sur le magnétophone. Ellis me regarda. Il avait l'air mal à l'aise :

— « Je croyais avoir les deux pieds sur terre. Mais à présent... »

— « Messieurs, » fit Kendig en déclenchant l'appareil, « nous revenons au jeune Wallace. »

C'est ma propre voix qui se fit entendre :

— « *Eh bien, Bill, vous sentez-vous calme et détendu ?* »

— « *Oui. Je suis bien.* »

— « *Parfait. Maintenant, nous allons dans l'avenir.* 15 *septembre* 1965. *Vous entendez ?* 15 *septembre* 1965. »

— « 15 *septembre. Oui... Quelle journée ! Ce que je peux être fatigué ! Il va bientôt me falloir des lunettes. Mes yeux...* »

— « *Bill, je vous entends mal. Où êtes-vous ?* »

— « *Quoi ? Ah ! je sors de ma voiture. Je l'ai parquée dans la grande allée.* »

— « *Une grande allée ? Où ? Où demeurez-vous ?* »

— « *Mais chez moi, dans ma maison. Vous savez bien... Vous y êtes venu... Oh ! une petite maison. C'est vrai, vous n'êtes jamais revenu une seconde fois... Ce n'est pas tout ce qu'on pourrait souhaiter, cette maison, mais nous en aurons une plus belle, un jour... J'espère.* »

— « *Quelle sorte de voiture ? Comment est-elle ?* »

— « *Voiture ? Oh ! rien : une Chevrolet... Deux portes... De l'année dernière... Vous vous souvenez, les annonces...* »

— « *Très bien, Bill. Allons, je ne dis plus rien. Vous entriez dans la maison.* »

— « *Oui... La porte est un peu dure... Il faudrait que je pense... Ah ! te voilà, Iris ?* »

Je n'osai pas regarder Ellis en face.

« *...Eh bien, une journée comme les autres, à cavaler dans des colonnes de chiffres. Dieu merci, il y a les machines comptables électroniques, sans ça, les livres... Tiens, je vais m'envoyer un verre, sur le pouce. Ah ! non, ne remets pas ça ! C'est ma maison aussi bien que la tienne, et si j'ai envie d'un verre, je le prends, un point c'est tout... Que ça te plaise ou pas, ça m'est égal. Si tu avais épousé un pochard, ce serait différent. Tu ne m'a jamais vu ivre, n'est-ce pas ?... M'as-tu vu ivre, oui ou non ?... Très bien : n'en conviens pas... C'est ce que j'aime chez toi : toutes les cinq minutes tu veux que je convienne que je suis un pâle*

raté, mais toi, tu ne conviens jamais de rien. Au diable... Allons, ça va un peu mieux. Où est le journal ?... Comment ?... Qui ça ?... Non, merci. Dis-leur d'en chercher un autre. Dis-leur de s'offrir un comptable au mois... Je devrais tenir les livres de Dwyer, le confiseur, à mes moments perdus ?... Merci bien. La vie est trop courte. Pour ce que j'en profite déjà... Travailler toute la journée et passer le reste de mon temps à entretenir la maison... Je ne sais pas pourquoi tu as fait toutes ces histoires quand je voulais faire venir les peintres. Ç'aurait été fait beaucoup plus vite, et je n'aurais pas gâché une si grande partie de mes vacances... Oui, peut-être bien que de m'établir à mon compte me rapporterait plus d'argent pour louer de la main-d'œuvre, et peut-être bien que non... Qu'est-ce que tu fais de l'argent que je te donne ? Tu le mets de côté ? Oui, il se peut que le jour vienne où nous en aurons besoin, mais moi je trouve que nous en avons besoin un peu tous les jours. Et puis, zut ! Je vais emmener le chien promener. Mike, Mike ? Où es-tu, Mike, où es-tu, mon bonhomme ? Mike ? Iris ! Sais-tu où est Mike ?... Bon, bon, mais tu pourrais tout de même répondre poliment quand je te demande où est mon chien ! Je sais que tu ne l'aimes pas, mais figure-toi que moi, je l'aime... Quoi ? QU'EST-CE QUE TU AS DIT ?... *Pour quelques misérables dahlias ? Tu l'as tué avec le hoyau et tu l'as fait enlever par les boueurs ?...* ECOUTE UN PEU, IRIS... *Tu ne me permets pas d'avoir une vie à moi. Tu empiles tout notre argent si bien qu'il ne nous sert à rien. Tu voudrais que je travaille vingt-six heures par jour parce qu'il t'en faut toujours davantage. Et puis, parce qu'une pauvre bête me donne un peu d'affection, tu...* J'EN AI ASSEZ DE TOI, ASSEZ. J'EN AI ASSEZ ! ATTENDS QUE JE T'ATTRAPPE, SALE... NON, TU NE T'EN TIRERAS PAS... GRIFFE, GRIFFE, ÇA NE TE SERVIRA A RIEN... CRÈVE, QUE LE DIABLE T'EMPORTE !... CRÈVE DONC... *Iris ! Iris ! Oh ! mon Dieu...* »

Kendig se tourna et d'un geste sec arrêta le défilement de la bande.

Ellis était devenu verdâtre. Quant à moi, la sueur collait ma chemise à mes épaules.

Kendig croisa les doigts et considéra calmement le détective :

— « La voilà, cette Iris, » fit-il.

Ellis, dont les mains tremblaient, alluma une cigarette :

— « Et nous ne savons pas qui c'est. Pas moyen de l'avertir ! Par tous les diables, il *faut* que nous ayons oublié quelqu'un ! »

Kendig fit un signe négatif :

— « Pas nécessairement. »

Ellis se tourna comme pour en appeler à moi :

— « Voulez-vous dire qu'il n'a même pas fait encore sa connaissance ? »

— « Non, nous ne saurions le dire, » lui répondis-je.

Kendig reprit, en pesant ses mots : « Ce n'est pas aussi fantasmagorique que vous pourriez le croire, Mr. Ellis. Iris peut être un prénom qui offre pour lui un attrait particulier. Nous inclinons à croire, ou, du

moins, j'incline à croire que ces manifestations qui se présentent sous forme de vision de l'avenir sont d'ordre traumatique, et... »

Je l'interrompis : « Tenons-nous-en aux mots de tous les jours, Phil : pas de vocabulaire hors de prix, c'était convenu. »

Il s'inclina :

— « Ce que je veux dire, c'est ceci : nous savons, puisque nous connaissons son passé, qu'il a eu une enfance malheureuse, due à l'influence maternelle. Vous nous l'avez confirmé. Nous savons, d'autre part, que des questions précises touchant à des objets déterminés dans son avenir — sa maison, sa voiture, souvenez-vous — n'ont provoqué que des réponses vagues. Le jeune Wallace ne s'est montré explicite qu'à propos de ce qui constituait des projections de ce qui accapare son esprit à l'heure actuelle. »

Ellis fit une grimace :

— « Mais qu'est-ce qui accapare son esprit ? »

— « Le Dr. Carter est un peu plus romanesque que moi. Il s'est refusé à écarter ces visions de l'avenir rationnellement, comme je le fais. »

Ellis nous dévisagea l'un après l'autre.

— « Enfin, » fit-il, « décidez-vous. De deux choses l'une : a-t-il, ou n'a-t-il pas, lu dans l'avenir ? »

Kendig passa derrière sa nuque ses doigts toujours entrelacés.

— « Il n'a pas lu dans l'avenir, » dit-il, « et si cela peut vous faire plaisir je serai heureux de vous l'expliquer plus en détail. »

Je me levai pour aller déverrouiller la porte.

— « Ellis, » dis-je, « *cela n'a aucune importance.* Comprenez-vous : *s'il a vraiment vu ce qui se passera dans l'avenir, il faut que quelqu'un se charge de guetter l'entrée en scène d'Iris. Et s'il n'a rien vu du tout, eh bien, le germe du meurtre, de toute façon, est en lui.* »

(*Traduit par Huguette Godin.*)



Quatre-en-un

par DANIEL DRODE

Daniel Drode est l'auteur du livre le plus violemment controversé de la science-fiction française : « Surface de la planète », *prix Jules Verne 1959. Il est certain que ses écrits ont de quoi déconcerter. Nous estimons néanmoins qu'ils ont leur place dans* « Fiction », *au même titre que toute tentative d'expression originale dans le genre que nous représentons.*

Les intentions de Drode sont les suivantes. Il reproche à la science-fiction de parler du futur dans le langage du présent, ce qui, selon lui, est une absurdité. Il cherche donc à esquisser un langage futur, par une extrapolation à partir de notre langage actuel. Son but est en somme d'aboutir à une anticipation linguistique. A notre avis, cette entreprise est séduisante mais discutable. De même qu'un texte du XXe siècle serait radicalement illisible pour un homme du Moyen-Age, de même une véritable langue anticipatrice devrait ne plus offrir pratiquement de point de repère, ne plus être à l'échelle de notre propre langue. Comme il faut bien malgré tout être lu — et que l'imagination a des limites —, la formule de Drode se condamne à être boiteuse, à rester en deçà de son aboutissement logique. Elle n'est qu'une convention littéraire de plus, qui n'est pas moins absurde que celle qu'il prétend dénoncer.

Cela dit, l'expérience montre que, passée la surprise initiale, on s'habitue à Drode, et qu'au-delà de ses tics de langage on peut apprécier ses réels dons d'écrivain. Ceux-ci sont particulièrement sensibles dans « Quatre-en-un », *extraordinaire histoire d'un homme aux prises avec un multiforme cerveau électronique.*



LA stéréo restitue les mondes antiques avec tant de vraisemblance que l'esprit s'y fourvoie ; bientôt les vieux tics de pensée renaissent en même temps que la pierre patinée. Le moins nocif des spectacles n'est pas celui d'une cité, lorsqu'elle est tout entière dans le champ du regard et des autres sens : contre le barbare... comment dire ?... contre la, oui, contre la magie de la rumeur qui en émane, qui donc ne se sent tout à coup démuni, sans défense, ouvert à l'émotion ? N'exigez pas de l'imagination humaine qu'elle demeure lucide, qu'elle sache démêler dans cette rumeur le bruit des usines et le zèle en sourdine de l'électricité. Non. Elle songe à la mer, en toute candeur, en toute paresse, à la mer. Ni qu'elle évoque les tuyères de naguère, dont le bourdonnement n'est pas encore tombé dans l'oubli. Mais non ! C'est le boucan océan qu'il

faut ici ramener, comme si l'homme était jaloux pour jamais de ses images plus-qu'usées. Celle-là, bah, les époques révolues avaient peut-être quelque obscure raison de s'attacher à elle — après tout, de mémoire de tour Eiffel on a toujours connu l'agitation de la ville comme un va-et-vient de marées. Mais au siècle de la stéréo c'est navrant !

Han Sing était de ces gens qui, raisonnant à l'antique, déplorent la sérénité de notre existence. La ville actuelle, pour ne pas connaître de limites puisqu'elle compose le monde à elle-seule, n'a toutefois rien de comparable aux tumultuantes métropoles de jadis : elle bruit avec discrétion, à l'instar des cristaux qui vibrent dans les générateurs de chaque demeure, parmi les parcs, ou sous les arches des rues.

Mais Han Sing se savait et s'avouait insensible au calme des rues comme à la souplesse désinvolte des véhicules magnétiques. Bien qu'il pût, de sa fenêtre, contempler tout entière l'esplanade-aux-astronefs, l'envie ne lui en venait jamais : il y aurait fallu l'avion de la préhistoire, qui crachotait tout son saoûl, ou bien la braillarde fusée des Temps Intermédiaires, à la place des nefs paisibles et des héliplanes au vol de papillon.

Le jour où Mona le manda, il dut, à contre-cœur, monter dans une nef, car il habitait fort loin de l'aire où l'on a érigé Mona ; une journée de voyage au-dessus de la cité lui fut nécessaire.

Depuis qu'il avait subi les premières épreuves techniques, il attendait un signe de Mona. On lui avait bien glissé que les organes de la grande régulatrice, dont il devenait le servant par ce métier qu'il choisissait, se faussent très rarement, il n'en était pas moins impatient de les examiner. Dans une société qui a banni le travail en le laissant aux machines, les professions mécaniques tombent en désuétude : qui s'adonne à ce vice aura de fortes chances d'être moqué. Dédain justifié : jadis on a fait si maigre cas des droits de l'esprit qu'à présent on est d'avance excusé de tomber dans l'excès inverse. On murmure que Mona a chaque année plus de peine à recruter ses réparateurs. Par une sorte de respect-humain (la machine, qui l'eût dit !) elle semble s'interdire toute propagande ouverte, les annonces radio par exemple. En fait, chaque servant, lorsque l'âge brouille son regard et la précision de ses gestes, doit recruter lui-même son successeur.

Au moment où Han Sing rencontra Mink, le vieux technicien pratiquait ainsi une cooptation honteuse, à tel point hésitante et humile qu'il lui fallut beaucoup de temps pour établir la confiance. Mais quel résultat ! Aussitôt raccroché, aussitôt intéressé : insoucieux des racontars, Han Sing se lança dans l'étude des flux d'électrons, des lames vibrantes et des circuits en lacis. Pourtant, si rapides qu'aient été ses progrès dans la spécialité Mona 3, grâce aux livres et aux hypnofils, la première série de tests à laquelle Mink le soumit ne fut pas concluante.

« Tant pis, » tel fut l'avis du vieux technicien.

Il mourut peu après ; Han Sing regretta de n'avoir pu passer la seconde série de tests.

« Tant pis, » décida la machine, du moins on peut le supposer. Quelques jours plus tard, Han Sing reçut une lettre sous enveloppe anodine. On lui annonçait qu'il était désormais compté parmi les quatre techniciens attachés au service de Mona et qu'on lui réservait la partie 3, dite « Dispensatrice ». On lui demandait en retour l'empreinte de son pouce droit, « pour l'établissement d'un dispositif d'identification ». Enfin, il pouvait tenir pour assuré que l'on recourrait à sa compétence au moment convenable.

« Bien vague... » avaient ironisé les quelques amis qui étaient dans la confidence. Ils avaient ajouté : « Et pour cause. Tout-le-monde sait que Mona est incapable de régénération, il en a toujours été ainsi depuis qu'elle existe, depuis l'origine, quoi ; cette carence s'explique mal et il semble en tout cas que Mona la considère comme une frustration. Survienne une avarie, Mona ne peut que la pallier, rien de plus ; pourtant elle ne fait appel aux techniciens qu'à la dernière limite, d'après ce qu'on assure. Une seule à la fois, d'ailleurs. »

Lorsque l'occasion se présenta pour Han Sing, son entourage en conçut quelque dépit, un brin de curiosité aussi, sans succès car l'humeur de Han Sing devenait égale, à un point tel que bientôt il ne réagit plus du tout aux sollicitations extérieures ; on dut le laisser à la paix érémitique de son atelier où il se terra pendant deux jours, n'abandonnant les manuels que pour examiner le texte de l'appel.

La défaillance qui s'était produite affectait un bloc-répartiteur, dans la Dispensatrice même. Peu de chose en soi, puisque seul le quartier de la sixième extension en avait souffert, et si peu : le quart de seconde nécessaire au branchement automatique du bloc de secours. Douze millions de personnes à peine avaient manqué d'eau pendant cette fraction de temps minime. Un rien, une misère. Cependant, il importait de rajuster le bloc principal et de prévenir des dérèglements corrélatifs. A cet effet, Mona avait joint un schéma d'approche de la zone atteinte et un relevé des coordonnées du point sensible, qui devaient épargner au technicien des pas inutiles à l'intérieur de la partie 3.

Après deux journées fiévreuses, Han Sing s'octroya une cure de sommeil-provoqué, une séance d'oxygéno, ainsi qu'une douche lustrale, revêtit un sarrau de travail, et comme il ne pouvait prévoir la durée de son stage dans l'enceinte de Mona, à tout hasard il serra plusieurs boîtes de nutrix dans la trousse contenant son outillage.

Quant aux éléments de rechange, il les avait placés dans une caissette de bois doux, qui lui attira les regards intrigués des autres voyageurs, à croire qu'ils le prenaient pour un peintre ; le fait est qu'ils l'aidèrent à débarquer lorsqu'il fut arrivé à destination, sur l'esplanade la plus proche de Mona.

Depuis deux ans, il n'avait pas revu ce secteur de la ville ; à l'époque il avait fait le tour de l'aire, vaguant sur les marges, espérant il ne savait trop quoi : un signe d'accueil que lui eût adressé de loin le building mahousse ou bien l'ouverture de la porte, la seule qui existe

dans les murs orbes. Si on en croit une euh légende, dont l'inconsistance montre bien le peu d'intérêt qu'elle suscite (on la doit sans doute à l'ingratitude d'un technicien mécontent de la fonction qui lui était impartie), la puissance réelle de Mona résiderait dans les profondeurs du sol tandis que l'édifice ne serait qu'artifice, pure esbroufe de la machine souterraine, coquille vide sans autre utilité que d'ébahir. Il y a peut-être dans ces on-dit une part de vérité, mais qui se soucie de Mona et de ses voies ?

Han Sing, quant à lui, n'avait qu'à partir droit vers cette porte : on l'attendait. Il négligea les services des héliplanes, dont le silence l'agaçait, et s'avança résolu sur le premier parvis, au kilomètre 4, où la lumière du matin qui donnait à plein lui fit cligner les yeux. A la traversée des second et troisième parvis, il eut à souffrir de la chaleur ; l'ombre de Mona se rétractait petit à petit au gré d'un soleil surplomb. Et ce fut en traînant la patte que Han Sing termina son parcours sur le dernier terreplein, d'où surgissent, comme pour affirmer un monde vertical, une pensée verticale, l'insondable savoir d'une mémoire verticale, les murs nets de Mona.

Devant la porte, Han Sing déposa son fardeau et se retourna vers l'horizon urbain qu'il avait abandonné. Mais le moutonnement muet des toits n'éveille pas davantage les images que les murailles sans jours. Han Sing fit volte-face et ne sut que soupirer. Le vantail de métal, que les pluies ternissent, n'invite pas au songe, ni à la contemplation : étroit, sévère, froid, il n'est, selon l'expression que certains aiment à rebattre, qu'une porte de service. Seul ornement — mais le mot ornement convient mal pour désigner les signes de l'utile — l'image d'une empreinte digitale qui est gravée à mi-hauteur, au niveau des gestes ordinaires.

Un attouchement du pouce droit et, dans l'instant même, la porte s'ouvrit.

⁂

Aussitôt le sol faillit sous ses pieds, mais ce n'était que l'impulsion préparatoire au mouvement inverse : une plaque ascendante venait de se déclencher, elle l'emportait dans un puits obscur. Passé les quinze ou vingt premiers étages — une saccade périodique signalait leur succession — Han Sing fut déposé devant une arche de lumière au support invisible.

L'étage où il avait échoué présentait les signes certains d'une activité : au frémissement de l'air, le technicien pouvait d'ores et déjà reconnaître la présence d'une vie magnétique.

Et puis, lorsqu'il passa sous l'arche lumineuse, une voix.

— « Voici Mona. »

Liquide et déliée à la fois, la voix même des cristaux dans leur toute-sérénité. Han Sing l'avait imaginée plus creuse, faiseuse d'écho. Il avança dans le couloir qui prolongeait la voûte d'entrée, en murmurant : « Oui bien sûr mais... » Il fut interrompu : « Plus précisément : le troi-

sième mode de Mona, appelé pour votre commodité : Dispensatrice. »

Puis l'énoncé de l'accueil prit un tour personnel :

« Je vous ai signalé la rupture d'un bloc dans les commandes de répartition de l'eau. La réparation s'impose, étant donné que les éléments provisoires sont trop petits. Suivez-moi. »

Han Sing leva les yeux vers le fond du couloir qui venait de s'éclairer ; il y vit la conque d'un interphone, mais personne ni rien que l'on pût suivre. Néanmoins il fit une vingtaine de pas, jusqu'au départ de deux couloirs tributaires.

« Par ici. »

L'ordre venait du couloir de droite, qu'une douce lumière emplissait. Il tourna, continua dans cette direction et puis il entendit qu'on l'appelait, d'une autre coursive transverse.

La singulière ballade ! Précédant Han Sing, dont la marche devenait pataude par l'effet du fardeau sous lequel il commençait à vaciller, la voix sautait d'une conque à l'autre, s'effaçant à mesure, et il semblait qu'elle ouvrait un chemin à sa convenance. Han Sing croisa, sans prendre le temps de les lire, nombre de pancartes portant des phrases et des chiffres.

Enfin une porte apparut. Il y lut : *Part. 3 - 39e division.*

Mona annonça, juste au-dessus de la porte : « Vous voilà rendu. »

Il fit glisser le panneau.

Tout d'abord il découvrit une armoire diaphane aux dimensions impressionnantes, mais ce n'était qu'illusion de sa vue amoindrie et de la perspective : en serrant son regard il s'aperçut que la salle contenait en réalité des tables de verre à plusieurs niveaux, entre lesquels crépitaient tout doux les métaux bleus, les plastiques délicats, et les quartz et les micas !

« Je pense que vous n'êtes pas homme à rester interdit devant ma complexité ? »

Au nom de qui cette voix s'adressait à Han Sing ? Il déclara : « Non, pas question, » déposa la caissette et la trousse sur le sol, puis s'adossant au mur près d'un interphone, il tira le plan de sa poche.

On l'appela d'un autre point de la pièce : « La partie malade se trouve dans ce secteur. »

Il se chargea encore une fois de son matériel et, tout en louvoyant entre les tables de verre, il grommela : « Je sais je sais, j'en fais mon affaire, je viens de la repérer sur le schéma que vous m'avez envoyé. »

Il s'installa devant le bloc, retira les vitres latérales et, armé d'un détecteur, il plongea la tête dans le fouillis des connexions.

— « Ces éléments sont sacrément robustes ! »

Mona remarqua : « C'est naturel, en quelque sorte. »

— « Je ne vois pas encore... »

— « Vous avez le temps. »

Deux heures après, il avait localisé une pastille cristalline fendue en cinq endroits. L'ayant changée, il dut toutefois constater, après deux

sondages, que le bloc n'était pas en état de marche. Il reprit ses recherches, non sans avoir avalé au préalable une ration de nutrix. Lorsqu'il eut promené le stylet d'une vingtaine d'instruments de mesure sur la multitude des circuits, sans résultat, il fut pris de découragement. Il s'en ouvrit à Mona qui lui conseilla une pause : « Selon les normes de la ville, il est dix heures du soir... » (Han Sing consulta sa montre) « vous avez droit au sommeil, vous ne croyez pas ? »

Il dormit à même le sol.

Le lendemain matin, tôt réveillé par Mona, il se remit au travail avec ardeur. Il lui était venu l'idée d'inspecter les relations entre le système défectueux et le bloc d'urgence mis en œuvre par la machine, mais il y dépensa sa patience en vain. Alors, au détriment de la santé des nerfs, il s'intéressa aux contacts du bloc avec les complexes voisins dont il dépendait : bloc d'analyse, régulateur des teneurs, bloc des symptômes de surconsommation, etc. En fourrageant dans les circuits de liaison il trouva une lamelle de pyrène, matériau d'ordinaire très robuste, dont les bords étaient comme fondus. Dès qu'il l'eut remplacée, il fit un sondage soigné. Mais force lui fut de se rendre à l'évidence : la panne n'était pas réduite.

Il cria : « J'abandonne ! » en jetant un coup de pied dans la boîte aux accessoires, et il ajouta : « Ce n'est pas vivable, » comme un reproche à l'endroit de Mona.

Elle commença : « Vous êtes sûr que... ? » mais soudain s'interrompit, puis le ton tourna au solennel : « J'apprends à l'instant, de deux stations détectrices, que dans la quatorzième extension l'eau est verte et contient 11 % de composés iodés. Mais pourq... ? Oui, voilà : le régulateur des teneurs a lâché. Je vais... Eh bien... Le régulateur de secours ne se déclenche pas... »

Mona annonçait les avaries sur le ton de la constatation, pourtant on aurait presque dit qu'elle allait de surprise en surprise. Han Sing pareillement, quoique la fatigue le privât de ressort.

Mona reprit : « Vous n'êtes pas au bout de vos peines... Oh ! » Un silence. « Je comprends. Dites-moi, Han Sing... » (Han Sing sursauta : la machine le prenait haut tout à coup) « ...vous n'auriez pas touché au régulateur en examinant le bloc de répartition ? »

— « Je ne crois pas. »

— « Par inadvertance ? »

Han Sing s'énerva : « Je connais mon métier !... » Il pensait à cette eau qui avait verdi les fontaines, les bassins... « Vous parliez d'une eau verte ? » Il s'esclaffa : « Ça doit protester, en ville ! Je les entends d'ici ! »

Soudain il se rappela : « Ouiii oui j'y suis ! » et il courut au régulateur. « La lamelle de pyrène, que j'avais remplacée dans les circuits de liaison, je l'ai oubliée là-dedans. » Il jeta un regard curieux dans la ramée multicolore. « Eh ! Je la vois, elle est tombée. Je crois qu'elle établit un contact imprévu. Pas mal pas mal. De l'eau à 11 % d'iode ? »

— « Enlevez cela tout de suite. Tous les relais risquent de lâcher. »

Il eut l'impression que ces deux phrases, prononcées l'une après l'autre, l'avaient été par deux voix différentes.

— « Si vous êtes maligne, commandez donc à vos usines souterraines de fournir une eau pure ! »

— « Impossible, il faut passer par le régulateur des teneurs. »

— « Ah ! oui, vraiment ? Vous êtes donc dans la dépendance de... Tiens tiens... »

Il ramassa parmi les outils le plan des installations et le consulta du coin de l'œil ; ensuite il passa dans un autre secteur de la salle affecté au contrôle des boissons, l'un des blocs les plus volumineux. Il s'arrêta devant la permière bande mnémonique venue, dont le déroulement vertigineux retint sa rêverie. Grâce à un morceau de cuivre, rebut de ses précédents travaux, il établit un court-circuit entre deux des lecteurs magnétiques de la bande.

— « Qu'estceque vous fabriquez ? » interrogea Mona, sans acrimonie.

— « Sais pas. »

— « Si fait, vous le savez. Voilà qu'on me signale du pop-cola blanc et alliacé dans les quartiers centraux. Ah ! maintenant, plus de vin en quelque point de la ville que ce soit. Et aussi, attendez, plus d'allfruit dans six extensions au moins. »

Han Sing soupira : « Mon breuvage favori... » tandis qu'il enlevait la barrette de cuivre.

Mona s'était tue, la résignation peut-être. Abandonnant le bloc-boissons, Han Sing contourna le bloc des tabacs, s'abstint devant le répertoire des fours et, sur le coup d'œil d'ensemble, il sortit de la salle au moment où Mona se remettait à parler. La porte close, il n'entendit plus les remontrances ; mais en un instant celles-ci l'eurent rejoint dans le couloir, au niveau de la conque la plus proche :

— « ...enant à quel endroit vous allez ? Ce que vous préparez ? »

— « Oh ! dis... » (il alluma sa lampe-crayon, car Mona s'était bien gardée d'éclairer le couloir) « ...tu m'ennuies, meccano. »

Bien que le premier carrefour l'ait fait hésiter, il s'enfonça dans les couloirs de la Dispensatrice, dont la voix insistante, sinon rageuse, le poursuivait de proche en proche.

Dans la 76ᵉ division, réservée au Traffic Control, il s'avisa d'un nouveau méfait. La lampe d'une main, un poinçon de l'autre, il s'en prit à deux semi-aimants qu'il frappa d'estoc ; sur le coup, le champ magnétique qu'ils enserraient fut comme débondé : il y eut, cette fois, force claquements et lueurs fugaces, tandis qu'à cinquante centimètres alentour les quartz devenaient lumineux.

— « Vous me direz ce que vous faites ? La circulation vient de s'arrêter dans les quartiers centraux. »

— « Ah ! Et les gens ? »

— « En termes de statistiques, environ quatre cent cinquante mille

usagers ont abandonné les cent vingt-cinq mille véhicules que vous avez privé d'énergie prop... »

Soudain une deuxième voix, semblable à la première, mais passionnée celle-là, vint à la rescousse. Alors, aux remarques mesurées se superposèrent des vociférations d'une tout autre virulence :

— « Espèce de crétin, tu as bientôt fini de me leurrer ? »

Han Sing regarda la conque de travers et s'enquit : « Mais... qui parle ? »

La deuxième voix, sous l'empire d'une colère effrénée, commençait à gargouiller et ce fut la première qui donna l'explication :

— « C'est moi, ou si vous voulez : l'un de mes quatre modes, l'une des quatre parties qui me composent. »

— « Laquelle ? »

— « La partie 1 ; ou, pour vous éclairer, la Créatrice, celle qui s'occupe de la radio et de la stéréo, des œuvres d'art et des livres, et qui, à l'occasion, produit elle-même un poème ou une chanson. »

— « Eh ben ! »

— « Oui... les émotions l'emportent en elle. Mais comme elle est Mona au même titre que les trois autres parties... »

— « Mais toi, qui es-tu ? »

— « Moi ? Mona, représentée pour vous par son troisième mode : la Dispensatrice, celui que vous servez. »

— « Que je servais. »

Il quitta la 76e division.

— « Oui, mais revenons aux dégradations que vous... »

— « Voyons, Han Sing, songe un peu au désordre affligeant que présente la ville. Je t'en prie. »

Han Sing reconnut dans ces paroles pressantes le ton de la Créatrice.

— « Ah ! te voilà revenue à la charge, toi ! Quelle drôle de nature tu fais ! Pour un peu tu me supplierais maintenant. »

— « Ah ! non. Il s'agissait... Dis-moi : où veux-tu en venir ? »

— « Remuer un peu la ville, remuer les citadins. »

Il pénétra dans les 81e et 82e divisions, mais les mécanismes par trop simples qu'elles contenaient ne l'intéressèrent pas.

— « Pareil idiot ne s'est jamais vu ! Les gens sont heureux. Ils ont leur content de confort matériel et de joies de l'esprit, et tu viens... Sale engeance d'homme ! »

L'autre voix intervint : « Ne prenez pas à la lettre les sorties de la Créatrice. lors de la construction, une certaine dose d'humanité a été instillée dans son organisme : pour qu'elle puisse présider à la vie artistique, créer elle-même de temps en temps, il est bien nécessaire qu'elle soit capable de sentiment et même d'errement. A cet effet les constructeurs ont gauchi exprès plusieurs blocs, y ont introduit l'imprévisible sous la forme de lampes de hasard... Les élans de ses circuits affectifs sont parfois gênants... »

— « Je vois je vois. Bon. »

Pendant une demi-heure il musarda de coursive en coursive, puis il poussa jusqu'à la 122e salle. D'un tour d'écrou, il libéra dix-neuf millions de mètres cubes d'eau d'égout sur le pavé de trois extensions, puis il avala une dose de nutrix et s'installa pour une sieste.

C'était oublier la puissance de rabâchage de Mona. Après quelques minutes de silence trompeur, elle admonesta Han Sing de plus belle. Les deux voix se confondaient quelquefois ou se relayaient, allant jusqu'à se donner la réplique l'une à l'autre. Han Sing sortit de la salle 122 mais, la 123 donnant sur un cul-de-sac, il dut revenir sur ses pas et ce fut la 109e division qu'il visita.

A la longue le prêche s'était morcelé ; si la hauteur des voix restait pareille à elle-même, le débit variait souvent. Quelques remarques sèches qui s'interpolaient ici et là lui révélèrent qu'un tiers se mêlait au concert.

Il demanda : « Qui parle ? »

— « Mona. »

— « Mais qui, bon sang ? »

— « L'ensemble. Si je me diversifie, c'est afin de vous être accessible. »

Han Sing s'impatienta : « Eh bien, continue ! »

— « Han Sing ? »

— « Quel est celle qui parle ? »

— « Le deuxième mode. »

— « Ah ! tiens. Le Meneur, celui qui organise les jeux, les sports et les fêtes dans la ville ? »

— « Oui. Passons. Dites-moi plutôt pourquoi vous avez transformé trois extensions en cloaques. »

La Créatrice renchérit : « Oui, dis-moi où tu veux en venir. »

— « Remuer un peu la ville, remuer les cit... »

Il se rappela soudain que la Créatrice avait déjà posé cette question une fois, et qu'il avait fourni la même réponse. Elle voulait donc le faire revenir sur ses propres paroles ?

— « Ce bougre d'humain est admirable d'inconscience ! »

— « Quant aux festivités de mardi prochain, les voilà compromises. Vous voulez réveiller l'homme ? Vous allez le faire rétrograder. »

— « Ça va de mal en pis. L'état social et matériel était optimum. Maintenant que vous avez tari certaines boissons... »

— « Bien sûr il y a des points faibles. C'est ainsi que le goût pour les sports paraît diminuer : les derniers championnats de natation et de trolley-ball n'ont pas attiré les foules... »

— « Depuis une demi-heure les gens se rabattent sur les autres boissons : surconsommation. »

— « Depuis une cinquantaine d'années, on se porte plutôt vers les arts, la science pure et la contemplation. Après tout c'est normal, puisque l'homme est adulte. Et toi, ridicule, tu chamboulerais... »

— « C'est d'un esprit bien bas. »

Qui avait dit cela ? Il entreprit de deviner chacune des voix d'après le ton et le sens des phrases. Il n'y réussit pas toujours. Le jeu perdit

vite de son intérêt. Han Sing repartit à la découverte dans les couloirs voisins. Un détour fortuit lui permettrait bien de déceler le puits d'ascension ou une échelle ; les autres étages de la Dispensatrice valaient sans doute la peine d'être visités et, pourquoi pas, ceux de Mona tout entière. Mais les replis de l'étage qu'il hantait semblaient se multiplier devant lui. Et les voix qui ne cessaient pas de discutailler !

Il ne trouva ni ascenseur ni escalier, mais, quelle surprise, une fenêtre. Une simple baie rectangulaire, pourtant toute la lumière du soleil.

Du plus loin qu'il l'aperçoit, il se précipite vers elle, en s'exclamant : « Fameux ! » à l'adresse des voix qui continuent de déblatérer à tour de rôle. « Je vois la ville ! »

Il grimpe sur le rebord.

« Quel est ce bruit ? » demande Mona.

Il murmure songeusement : « Qui parle ? » tout à la joie de contempler la ville de son centre même.

Entre les montants de la fenêtre, deux horizons apparaissent, l'un au-dessus de l'autre. Le premier, qui marque la jointure du ciel et des lointains urbains, est naturel ; le second, aux confins de la ville et de l'aire, ne le semble pas moins, bien qu'il soit œuvre humaine.

Han Sing se penche le plus loin possible de l'interphone trop loquace.

En contrebas, au pied de Mona, les parvis longuement étagés ressemblent à des laisses successives.

Il grommelle : « Pourtant ce n'est pas ça. Pas assez de vie, pas assez de va-et-vient... » — il commence à tourner la tête — « ...ni de bruit, là-bas... » — mais le mouvement s'arrête court, comme s'il procédait d'une velléité, ou parce que quelque illusion s'écroule tout à coup pour une raison qui ne peut être comprise par Mona, et voilà Han Sing figé dans cet à-quoi-bon pendant de longues minutes, son regard fixé sur l'angle gauche de la baie.

Un souvenir le remit en action, ou une idée, bref un quelconque caprice de son esprit. Il sauta, traversa la coursive et longea la cloison en examinant chaque porte.

— « Je m'en vais faire du bruit. »

Cet avis dûment énoncé rameuta les voix :

— « Tu veux me pousser à bout ? »

Han Sing aurait parié que la Créatrice allait s'insurger la première. Il passa outre : « Je vais secouer un peu l'homme. » Une sorte de vitesse-acquise de sa pensée la contraignit à commenter : « Depuis des siècles depuis que ces mécaniques sont installées, la ville s'endort. Pourquoi la marche de l'homme s'est arrêtée ? Il faut qu'il reparte de l'avant. »

— « Cela n'a pas de sens, vous ne pourrez que l'énerver... et qui sait ce qui arrivera ? Trois cent mille rep... »

— « Alors, comme ça, on a décidé que... ? »

Cet on ironique et dédaigneux, c'était encore une amabilité de la Créatrice ?

— « Le délire guerrier et technique des vieux siècles renaîtrait. »

— « Han Sing, je vous vois... »

— « Je te vois venir. Un cinglé ! Dire que je suis à sa merci ! »

— « Vous ne savez pas ce que vous déchaînez. En ce moment même... »

Qui parlait ? Han Sing commença une phrase : « Avec ton immense carcasse... » mais il fut coupé : « Vous devriez au moins rétablir la circulation... »

— « ...tu n'es que routine, qu'un silo de routines, » termina Han Sing.

— « Il faudra que j'en passe longtemps par vos caprices ? »

— « Garder l'homme ! Le laisser me trifouiller et régir la ville, avec ses pattes fiévreuses ! Foutaises ! »

— « Je vous enjoins de remettre en ordre ce que vous avez... »

— « ...dangereuse illusion de laisser quelque pouvoir à l'homme. C'est tout ou rien. »

Han Sing se répéta ces mots, essaya de les prolonger. Mais ce n'était plus qu'un fragment de phrase privé de signification, réduit à l'état d'impasse.

— « Néron aussi, un salopard, jouait de la flûte ou je ne sais quoi devant Rome à ses pieds incendiée. »

— « Connais pas, » coupa Han Sing.

Le verbiage le déroutait, encore qu'il n'y eût jamais de contradictions dans ce colloque des différents modes (du reste, chacun d'eux semblait parler au nom de la totalité, représenter à n'importe quel instant la machine entière, mais c'était justement la sempiternelle division de Mona par Mona et cette redondance d'une pensée unique qui fascinaient et étourdissaient à la fois).

Il entra dans la salle 8 où sa lampe fit scintiller toutes les minuscules surfaces de métal, comme un soleil sur les toits de la ville. Il arracha plusieurs toits, en cintra quelques autres. L'énergie des cristaux qu'ils recouvraient jaillit en geysers rugissants parmi les buldings.

Tel fut du moins le résultat que Mona signala, à coups de phrases hachées dont le sens allait en s'émiettant. A plusieurs reprises Han Sing eut l'impression qu'on l'appelait à travers ce fouillis verbal.

Il interrogea : « Qui parle ? » en refermant la porte de la salle 8. Il n'avait sans doute pas visé juste car il ne reçut la réponse qu'après avoir réitéré sa question.

— « Mona, plus exactement le... »

Trois minutes d'un baragouin scandé par des algarades et pétarades de la Créatrice, puis une seconde réponse lui parvint :

— « Ici le 4ᵉ mode ou Mémoire. »

Mais oui ! Il avait oublié la dernière partie de la quaternité, la Mémoire, cette sorte de grand livre de l'Histoire qui contenait, tassées à l'extrême toutes les connaissances humaines et qui, non content de thésauriser les faits passés, enregistrait chaque événement du présent.

La coursive qu'il suivait s'interrompit. Il recula puis repartit dans

l'autre sens.

Il abandonna l'idée de questionner la mémoire, il n'en voyait pas l'intérêt, d'autant que l'effort à fournir pour trier le chaos sonore passait ses forces.

Un moment après, alors qu'il déambulait deci-delà, il entendit son nom une fois encore. Il tendit l'oreille.

— « ...vous enjoins de rétablir mes connexions. »

— « Il n'est pas d'exemple que l'homme, l'homme seul s'entend, ait pu instaurer une... »

— « Trente-cinq mille habitants par kilomètre carré d'eau verte. »

Une phrase sensée qui finissait sur une absurdité, comme sur un cul-de-sac. Mais estceque ce n'était pas la Dispensatrice, avec sa manie des chiffres ?

— « Les quartiers centraux, soit une superficie de 150 kilomètres carrés, sont, dans une proportion de 35 %... »

Et ça alors ? Il frémit : le délire de la machine avait quelquechose de grotesque comme le caquet des vieilles femmes ou les gloussements d'un idiot.

— « La surtension du complexe numéro... »

— « Lorsque j'ai été mise en service... »

— « Plus les troubles que vous avez produits s'accentueront... »

— « ...difficile sera la remise en ordre. »

— « ...mise en service, beaucoup m'ont prise pour une espèce de dieu. »

C'était cela ? C'était la Mémoire ? Han Sing avait l'impression qu'elle voulait entrer en contact avec lui. Elle le voulait pour de vrai ? Ou par feinte ?

— « ...celui qui parle ? » demanda Han Sing.

— « ...et je me demande si elle sera possible. »

— « ...l'entité quadruple, qu'ils disaient ! »

— « Non mais ! ce minus demande... »

— « Enfant de flic ! Qui parle ? Moi ! Mona ! »

— « Il faut donc, en second lieu, que les stations détectrices... »

— « La station détectrice N 5 me signale que les alentours sont... Mais quoi ! elle vient de se taire ! »

— « Quelle aberration ! Je ne demandais pas cela, je n'en voulais pas de ce mysti... »

Han Sing tendit le bras gauche, mais le geste s'acheva là et le bras retomba.

— « Pourtant les événements qui ont obligé votre race... »

— « Tu ne me feras pas croire, sale crétin, esprit de travers... »

Il grogna : « Qui parle ? » en entrebâillant une porte. On ne lui répondit plus.

— « Admettons que vous ayez voulu, pour un temps, affirmer votre personnalité, je l'admets. »

— « S'ils m'oublient, c'est tant mieux... je ne veux pas d'adorat... »

— « Tout de même, sur une consommation... »

— « Cette méfiance à l'endroit de la machine, quelle manie ! »

— « Je recommande le calme. A-ban-don-nez les véhicules magnétiques. »

Han Sing sursauta. Il avait reconnu la radio.

La radio maintenant ! Une voix au timbre différent (humaine ? Han Sing s'était toujours posé la question.) Ce devait être un coup de la Créatrice puisqu'elle supervisait radio et stéréo. En vue de l'apitoyer ? Han Sing se sentit pris de vertige devant cette nouvelle démultiplication du moulin à parole.

Il ouvrit la bouche mais les mots lui firent défaut et sa pensée, apeurée par ce vide soudain, se mit à remonter son propre cours, cherchant un chemin plus sûr. Il s'adossa au panneau de la porte ; sa tête vint s'y appuyer pour trouver quelque fraîcheur. La migraine lui montait dans le crâne.

— « Et alors ? »

— « ...aucun contrôle sérieux. »

— « Han Sing, je t'envie de... »

— « Plus tard, pendant la période de la guerre froide... »

— « ...ce problème crucial se verra solutionné. En attendant, veuillez écouter la Symphonie Sibérienne... »

Encore ! Avec la musique à présent ! Une musique à vous raboter les oreilles. Han Sing fit quelques pas. Rien à faire. La mixture du quatre-en-un et de la radio flottait en tout point de l'espace. Han Sing se massa la nuque mais la barre de la migraine n'en disparut pas pour autant.

— « Ma vieille, quand j'aurai retrouvé la fenêtre, je la ferai. Qu'estceque... ? Je veux dire : je ferai la mer. Ça, d'une façon ou d'une autre. »

Il ne poursuivit pas, car sa pensée venait de buter.

Il leva sa lampe et regarda la porte qu'il avait entr'ouverte. Sous le numéro 104 figuraient les mots : *Part. 3 - Phonic*. Le dernier lui parut familier, ou si c'était une illusion ?

Il poussa la porte. La grande machine unanime marqua le coup, non pas en s'inquiétant, car elle ne semblait plus capable ni désireuse de poser des questions, mais en débitant plus et plus vite, comme si de nouvelles vannes s'ouvraient.

— « ...au contraire ! Vingt-trois mille périodes par seconde et... »

— « ...les deux stades réservés aux tout-petits. »

— « ...en 1933, mais c'est en 1997, le 23 janvier, qu'il... »

— « Je ne sais rien, que je sache, de plus ardent, de plus enthousiaste que cet élan lyrique. »

Han Sing croisa les bras, les décroisa aussitôt.

— « ...dans les trente-deux piscines qui resteront ouvertes malgré... »

— « Nous signalons à nos concurr... pardon : à nos auditeurs que les piscines sont accessibles. Et maintenant nous vous mettons en rapp... »

Derrière la porte, Han Sing reconnut, malgré la fatigue qui fermait ses yeux à-demi, des blocs de communication vocale.

— « Du 12 mars 2017 au 30 novembre 2018, sauf pendant la période du 17 juill... »

— « Con ! »

— « ...à vingt-sept oscillations par heure. Ce qui aboutit à une dépense énergétique de mille huit cents... »

— « ...t'offrir mon dernier poème : « *Comme pour toi* ».

Comme pour toi palpitent les rues
Et les jours en leurs arcs audacieux,
Aux tuyaux de... »

— « Bon. De ce côté tout reste à faire. »

Han Sing balbutia : « Qui... ? » Son regard s'égarait dans le réseau des circuits.

— « ...et c'est Moquet qui passe à Broszny qui passe à Non ! Borg intercepte Que ? il s'avance vers le Oui ! vers le mixer et Personne pour le... »

— « Huit millions sept cent mille kilowatts-heure, sans préjudice de... »

— « Bien sûr. »

— « Et la fête continue. Le deux cent cinquantième anniversaire de la f... »

A la vue des condensateurs, il essaya vaille que vaille de rassembler ses pensées en vadrouille.

— « ...*tumultueux orages*
De la jeunesse ; comme les ifs
Qu'une folle tempête saccage. »

— « ...toute la production d'énergie n'y suffirait pas. »

Le souvenir remontait, mais comme il s'éparpillait aussi !

— « ...à raison de vingt-cinq diracs par microseconde. »

— « En 1492, pour plus de précision. »

— « ...oème inachevé... te demande pas ton avis. »

Oui, ce devaient être les condensateurs.

— « ...se verra promouvoir de par les événements qui interviendront ultérieurement. Veuillez écouter maintenant une causerie... »

— « ...dans les années 2310 de la dixième décennie... »

En deux secondes il eut débranché trois condensateurs.

— « Les dates du 21 juillet et du 28 décembre... »

— « ...à 18 % d'hydr densat Quoi ? quoi ? condens condensateur avez modif con imbécil condens silicium au moins... »

Seule la Dispensatrice était touchée, mais pas à mort ; quant aux autres parties, elles gardaient leur vitalité sans souci de l'accident, et disputaient encore le diffuseur d'interphone à l'emphase triviale des radios.

— « En août 1945, le 6 et le 9. »

— « ...la fête se termine par un magnifique bouquet. »

— « ...remettre densateur densateur condontaseur et vous moyen

de condensateur... »

— « Et comment ! Tu parles. »

— « ...dans la seconde ère atom... »

— « Interdiction d'y pénétrer. Je... »

— « ...incontrôl conteur densateur fou hein ? cond fou ni mais car or d... »

Les borborygmes de la Dispensatrice martelaient la conque, comme une arrière-folie née dans les profondeurs du cauchemar verbal. Pour la faire taire, pas de moyen terme, il fallait arracher, saccager. Dans la tête de Han Sing tournoyèrent des bouquets de fils et l'éclair des fluides rares tout d'un coup libérés.

Il s'entendit rager : « Verras... les condensateurs ah ! maintenant... mainten...suffira.......mais... »

Sa lampe, à la recherche du point sensible, tomba sur autre chose : à l'opposite, dans l'arrière-plan que la pulsation de la fièvre approchait et éloignait tour à tour, une porte.

Elle ne paraissait rien moins qu'insolite et pourtant, d'instinct, il se remit en route vers ce terrain, où l'attiraient tout à la fois le magnétisme pervers des labyrinthes et une impression de déjà-connu dont il fut long à découvrir l'origine.

A plusieurs reprises ses jambes fléchirent, puis une dernière oscillation de la rage qui l'avait poussé là le laissa comme pantelant au bord du vide : vidés son corps et sa pensée, plomb inerte que l'averse des parcelles sonores traversa de part en part.

Au sortir de ces limbes, une nouvelle voix, sans doute tapie à l'attendre lui fut assenée. Si le vertige n'avait pas rendu ses sens plus réceptifs, il ne l'aurait pas remarquée. Cette voix, qui était la sienne !

Il vira ; sa tête se stabilisa dans la direction de la conque.

— « Que je servais. »

Oui, c'était bien sa propre voix.

La Dispensatrice hoqueta, tandis que les autres modes et les radios donnaient informément.

Une fois encore, sa voix : « Ah ! te voilà revenue à la charge, toi ! »

Puis, quelques instants plus tard : « ...Pour un peu tu me supplierais maintenant ! »

Mais cela, qui lui parvenait comme d'un étranger, il avait prononcé cela quelque part, dans l'une des salles ! Il comprit soudain que Mona, après avoir enregistré ces apostrophes, les régurgitait, pêle-mêle avec ses divagations.

« ...remuer les citadins. »

Phrases grappillées, pierres hors d'assise. Concrétions anciennes désormais réduites au rang de matériaux. Voici qu'il avait perdu le droit à la parole, puisqu'il subissait sa voix au lieu de la produire et qu'elle n'existait plus qu'à l'état de résidu mécanique.

Il essaya de repêcher ses paroles une à une, à mesure que la machine les lui rendait. Mal lui en prit, car son esprit s'y égara comme dans

autant de miroirs créateurs d'une dimension factice mais affolante.

Il se sentit chavirer. Prendre appui prendre appui sur le bloc le plus proche, à l'aveuglette. Mais non, ce contact c'était celui de la porte. Il réussit à ouvrir les yeux.

La porte tourna et découvrit une toute petite pièce en forme de vestibule, dont le fond était occupé par trois portes contiguës.

Il poussa la première porte.

La fenêtre !

C'est la même ? mais quelle importance ? ou une autre ?

Han Sing s'accroche au rebord. Il pense : « La mer, » et ce n'est pas une simple invocation : ses yeux embrumés devinent l'entrelacs de reflets glauques et de filandres d'écume. Il plaque sa figure contre le carreau afin d'accommoder son regard aux premiers plans. De percevoir la rumeur.

Alors la taie que la fièvre mettait sur ses yeux s'éclaircit et la berlue disparut. Il ne vit plus, de l'autre côté de la vitre, qu'une salle comme toutes les autres, avec des myriades de fils et de plaques à plusieurs horizons. Du revers de la lampe il brisa la vitre, dont les fragments ricochèrent sur l'eau calme des tables de verre. Comme des chocs en retour, deux vertiges coup sur coup le firent vaciller et, sur ses tympans, plaies à vif, Mona revint sans crier gare lancer ses paquets de vacarme.

Il sortit à reculons, donna de la tête contre le chambranle, glissa dans l'antichambre, tournoya, et à la fin ce fut un sursaut de gyroscope qui le ramena devant les trois portes.

Il ouvrit la seconde.

Brutale, Mona donna la lumière.

Là s'étoilaient, sous les rampes de néon qui dardaient un midi écrasant, plusieurs couloirs en tout point identiques, jusque dans leurs bifurcations lointaines, que les murs fuyants laissaient deviner et d'où les les voix déferlaient, criblées de leurs propres échos car toutes les conques avaient été déclenchées au même instant et se renvoyaient des bribes de phrases en court-circuit, dont chaque mot faisait projectile, chaque syllabe, pointe, tandis que leur signification se perdait à l'infini, à moins que la rapidité même avec laquelle ces éclats sonores se succédaient ne les portât d'emblée au-dessus du rythme de la pensée, surtout si la pensée se diluait ou se ramifiait menu, tiraillée dans toutes les directions.

Han Sing recula. Ses talons heurtèrent le battant. Il rentra dans l'antichambre. Chancela vers la dernière porte. S'y accrocha, geste épave. L'ouvrit. Avança.

Dès ce moment, il ne lui restait plus deux secondes de terre ferme, pas même une seconde. Ce fut l'affaire d'une enjambée, d'une espèce d'enjambée ataxique, dans la nuit sans repères, le temps de battre l'air avec les bras — et le puits béant le happa.

Il eut un cri, avant la suffocation. Son corps s'enfonça dans le froid des profondeurs, reliant d'un trait les étages sans nombre, d'où jaillissait l'infinie redite d'un océan furibond.

Notre conte ultra-bref

Mode d'emploi

par GÉRARD KLEIN

Devant Url se dressaient les ruines d'une ville morte, les piliers de palais déserts, les marches silencieuses d'escaliers abandonnés qui plongeaient dans une eau glauque dont la sourde marée envahissait peu à peu la cité. Il gémit par trois fois, utilisant successivement chacune de ses bouches, la première fois sur un ton plaintif pour évoquer l'ancienne disparition de cette race, la seconde sur un mode suraigu pour exprimer le salut de son peuple envers ce peuple d'ombres, et la troisième fois sur une note morne et prolongée pour témoigner de son propre désarroi en face d'un problème qu'il ne parvenait pas à résoudre.

Le peuple qui avait vécu longtemps auparavant sur ce monde était un peuple primitif, doté d'une technologie barbare. Il s'était évanoui dans la nuit des temps alors qu'il venait à peine de s'éveiller à la conscience. Mais son héritage demeurait. Et la race d'Url, qui croisait entre les étoiles en quête de connaissances, était venue à temps pour le recueillir.

Cet héritage était simple et multiple, songea Url en son orgueil de chercheur. Il comprenait de hautes ruines à la splendeur barbare, et aussi ces étranges objets trouvés dans des boîtes de métal et qui constituaient le problème d'Url.

Les divers spécialistes de l'astronef avaient découvert un sens à chacun des vestiges découverts. Certains étaient futiles, d'autres dangereux, quelques-uns comiques ou nostalgiques en ce qu'ils évoquaient une race défunte. Mais les objets d'Url paraissaient absurdes, dénués de toute utilité ; c'étaient de minces disques noirs, des galettes plates aux faces gravées d'un long sillon spiralant au dessin hésitant. Chacune des faces portait en son centre des signes que les meilleurs philologues de l'astronef avaient déchiffrés à grand-peine.

Url tenait dans ses doigts les galettes de matière noire percées en leur centre d'un trou, et il réfléchissait, contemplant les étoiles en la fraîcheur de la nuit.

Puis ses trois bouches hurlèrent à la fois selon les trois directions sacrées de l'horizon, ses paupières battirent de joie comme elles ne l'avaient pas fait depuis longtemps, durant les longs jours de sa méditation. Les compagnons d'Url surgirent des ruines et l'entourèrent. Url hésita. L'expérience pouvait se révéler dangereuse. Il se pouvait que son hypothèse se révélât partiellement inexacte. Une analyse préalable eût pu être préférable. Mais Url se décida bientôt tant sa certitude était grande.

Il brama longuement et porta à sa bouche centrale la première des galettes. Il la dévora voracement en trente-trois bouchées un tiers, comme l'inscription le mentionnait selon les philologues. Il barrit de plaisir à la pensée que ces barbares étaient à leur façon des raffinés malgré la jeunesse de leur race trop tôt éteinte.

Il découvrit bientôt, tandis qu'il poursuivait l'expérience, qu'Armstrong avait meilleur goût que Beethoven.

La rumeur dans la montagne

par MAURICE RENARD

Il y avait fort longtemps que nous n'avions présenté de nouvelle de Maurice Renard! (1) *Le Rayon des Classiques nous offre l'opportunité de combler cette lacune, puisque Renard y a sa place toute trouvée. Extrait du recueil* « Le voyage immobile » (1909), *voici un récit fantastique qui date des débuts de sa carrière. Il n'y atteint pas encore à la perfection qu'il affirmera plus tard dans des œuvres comme* « La gloire du Commachio » *ou* « Le brouillard du 26 Octobre ». *Mais il a su y maintenir, en demi-teinte, un climat de poésie et de mystère troublant.*



Ce fut le deuxième jour que Florent Max entendit vraiment la rumeur, et qu'il l'écouta. La veille au matin, en passant, il l'avait perçue sans y faire attention ; elle s'était mêlée pour lui aux innombrables murmures de la montagne. La veille au soir, en repassant, il s'était rappelé confusément ; son oreille avait reconnu... Il y avait par là un essaim de mouches, ou quelque ruisseau souterrain.

Le deuxième jour, il s'arrêta.

Florent Max avait quitté sa maisonnette montagnarde avant l'aurore. La boîte de couleurs en sautoir, le chevalet pliant sous le bras, il gravissait les hauts sentiers vers le site repéré et la tâche à finir. Le paysagiste marchait lentement. L'aube répandait sa lueur progressive. Les splendeurs environnantes reparaissaient dans l'insensible crescendo de la clarté. Florent Max, courbé, regardait ses brodequins se poser parmi les pierres.

Il allait sans joie aucune, par nécessité, par habitude. L'Art ? La Beauté ? La Nature ? Balançoires !... Il avait quarante-cinq ans ; voilà ce qui l'écrasait. Vieux, croyait-il. Vieux ! Il l'était devenu comme ça, tout d'un coup. Une jolie fille, sur un mot galant, lui avait jeté son âge dans un regard du haut en bas. Et tout d'un coup, comme si ce regard eût été maléfique, il s'était senti coiffé de poivre et sel, masqué de rides, bardé de graisse, pénétré jusqu'aux os d'ankylose et de glace, — tel, en un mot, qu'en vérité.

Lui, lui, vieux ? Mais il n'avait encore rien fait, aimé personne, réussi nulle part !

(1) Voir « *Fiction* » n° 2 : « *La cantatrice* » ; n° 6 : « *Le brouillard du 26 Octobre* » ; n° 20 : « *La gloire du Commachio* » ; n° 62 : « *L'homme au corps subtil* ».

Tout à l'horreur de sa récente découverte, il en considérait obscurément les diverses faces. Ses genoux ne jouaient qu'avec roideur ; il sentait le poids et le volume de ses reins, — du gauche surtout, — et il savait bien que son visage matinal avait, comme il disait, « besoin d'un coup de fer ».

Une révolte l'arrêta, les yeux fixes. C'était le matin, poudré d'or clair, et c'était le printemps. *Primavera gioventù...* Le soleil se levait à grands cris. Tout là-bas, des monts roses, estompés de brume aurorale, se veloutaient comme les joues d'une vierge.

« Je suis en discordance avec tout cela, maintenant. Est-ce possible ?... A quoi ai-je goûté ?... Mais enfin, la vie, c'est ça ? Deux moitiés : l'une de projets, l'autre de regrets ? Passer, presque sans transition, de la honte d'être petit à la honte d'être vieux ?... Si, au moins, j'étais connu ! Ce prestige-là en remplace bien d'autres. Un homme célèbre n'a plus d'âge. Mais... »

La journée commençait. L'air pur des altitudes nettoyait la vue. Les ombres portées se découpaient comme celles des paysages sélénites. La Nature paraissait presque trop « au point ». On croyait la regarder avec des yeux d'enfant, de ces beaux yeux si nets dont le blanc de faïence est bleuté.

Florent Max suivait le sentier entre les broussailles, à flanc de pente. Sur sa gauche, la gorge s'enfonçait, vertigineusement, et, du fond du précipice, la terre, en face, remontait d'un élan magnifique, projetant la forêt comme un écran bleu-vert.

Plongé dans sa mélancolie, le peintre abandonna le sentier pour une piste à peine frayée qui grimpait dans les rocs et les buissons.

« Trop d'âme, monseigneur, trop d'âme ! » fit-il.

Et vaniteux de cette formule pseudo-shakespearienne, il s'y complaisait un moment, lorsque la rumeur vint frapper son oreille.

Comme la veille, ce fut un bourdonnement d'une seconde, qui cessa aussitôt que saisi. Une porte se serait ouverte et fermée, Florent Max n'aurait pas entendu autre chose. Mais, cette fois, sur le fond du bourdonnement, il y avait eu un bruit, une sonorité distincte, plus forte, plus musicale...

« Tiens ! » se dit Florent Max. « Il faut que je sache si c'est un essaim ou un ruisseau. »

Il n'était pas pressé d'arriver au but de son ascension. Aujourd'hui, le plus modeste imprévu semblait rempli d'attraits, et tout ce qui pouvait le distraire était béni.

« Ce doit être un ruisseau souterrain, » pensa-t-il. « On ne l'entend que par une fente. »

Le bruit était venu de la droite. Là se creusait une ravine encombrée de quartiers de roc et de végétations. La piste suivie par Florent Max longeait le bord du trou, au-delà de quoi une muraille à pic s'élevait brutalement, grisâtre et nue.

Florent Max déposa son attirail, et descendit dans la ravine. Au fond, il écouta. L'immobilité augmentait le silence. Un sourd aurait pu voir qu'il n'y avait rien à entendre. Pas un grésillement d'insecte. Pas une mouche vibrant au-dessus d'un calice.

L'homme, aux aguets, banda son ouïe et tourna le profil de-ci de-là.

— « C'est un peu fort ! » dit-il tout haut. « Je suis pourtant sûr que ce n'était pas un bourdonnement d'oreilles. Cela faisait le bruit d'un champ de trèfle au soleil... »

Et il se mit à fureter en tous sens.

Mais la ravine, plus vaste qu'en apparence, opposait à ses recherches un fouillis tout obsidional de lianes et de ronces. Mieux valait abandonner ces investigations et remonter à l'endroit où la rumeur se laissait surprendre, afin de déterminer avec exactitude la direction de son origine.

Ainsi fut fait. Après quelques tâtonnements, Florent Max retrouva la rumeur ; et ce n'est pas sans surprise qu'il constata l'exiguïté de l'espace où il était permis de la distinguer. Un demi-pas en avant, en arrière ou de côté, et elle disparaissait du champ auditif. Pour peu que la piste eût été moins étroite, que Florent Max eût marché sur l'un ou l'autre de ses bords, ou qu'il eût cheminé en se redressant avec orgueil au lieu d'aller penché sous le poids du souci, la rumeur fût restée pour lui dans le néant.

Si bien que, tout d'abord, il la compara, au petit bonheur, à un objet placé derrière plusieurs obstacles entre lesquels il n'existe, face à l'objet, qu'un interstice capillaire. Cette comparaison pèche par défaut, mais cela n'a rien à faire avec l'histoire.

Ayant constaté une aussi curieuse particularité, l'artiste recouvra une partie de son entrain. Pitre à ses heures, il fronça les sourcils d'une manière dissymétrique, et jeta alternativement, du côté cour, puis du côté jardin, sa bouche groupée en cul de poule.

Mais à peine ces grimaces étaient-elles accomplies que le visage de Florent Max refléta l'étonnement le plus attentif. Il y eut là comme une espèce de changement à vue. Imaginez la figure de quelqu'un qui croyait à une plaisanterie et qui se rend compte de son erreur.

Machinalement, il leva les yeux, sachant bien cependant qu'*aucune ligne télégraphique n'escaladait ces monts*. Bouche bée, écoutant de toutes ses forces le point retentissant, il interrogea le ciel, la muraille... Pas de fils électriques.

Ce qu'il entendait ressemblait pourtant à ces grandes rumeurs des poteaux télégraphiques chargés de fils tendus. Quand on applique l'oreille contre le bois, on croirait percevoir une émeute lointaine, les clameurs d'un peuple houleux sur une immense place publique, on ne sait où. Florent Max ne connaissait rien de plus impressionnant que cette illusion, et les poteaux télégraphiques n'avaient pas d'auditeur plus assidu que cet artiste puéril.

Donc, il n'y avait ici rien qui pût tenir lieu d'une harpe ou d'un

orgue célestes. Il n'y avait que leur musique toute seule, suspendue dans l'air, en un point qui semblait fixe.

La rumeur éolienne filait un accord soutenu, nombreux, composé d'une infinité de fredons agréables. — Oui, elle venait de la droite, indiscutablement. Elle venait de la muraille...

Florent Max avança l'oreille de quelques centimètres dans ce sens ; la rumeur s'éteignit. Il reprit sa place ; elle fit éclosion comme une fleur magique du silence.

Florent Max examina plus minutieusement la muraille. Une quarantaine de mètres l'en séparait. Le soleil levant l'éclairait de biais. Elle offrait aux rayons obliques une formidable surface verticale, bossuée, cyclopéenne. Le peintre pensa qu'elle renvoyait un écho.

Sans doute. Mais un écho très particulier. Un écho perceptible en un seul point, comme ceux des cryptes et des basiliques.

Alors il remarqua que la muraille, devant lui, rentrait sensiblement, comme elle rentrait à beaucoup d'endroits, mais qu'elle formait là une sorte de grande niche ronde, l'intérieur d'une calotte sphérique, une manière de vaste réflecteur concave. C'était une voûte qu'on avait devant soi, au lieu de l'avoir au-dessus de la tête.

Cette courbe avait sans doute la propriété de concentrer les ondes sonores en un point donné, et c'était au foyer du miroir acoustique que la rumeur venait, si l'on peut dire, se former. Ainsi, du moins, en décida Florent Max.

Dans ce cas la concavité rocheuse projetait jusqu'à lui des sons qui venaient d'en face... Mais, en face, c'était le rideau de la forêt, où il savait pertinemment qu'il n'y avait rien, — rien du moins qui fût capable d'émettre une telle rumeur... Car il ne s'agissait plus d'essaim, ni de ruisseau, ni de fils télégraphiques, ni de champ de trèfle, ni d'aucune espèce de concert donné par le vent, fût-ce dans les sapins où sait déjà chanter l'âme des violons...

D'après le peintre, voilà ce qui se produisait : l'autre versant (celui de la forêt) ne faisait que renvoyer à la muraille cette harmonie extraordinaire, après l'avoir reçue d'une source inconnue... Cela venait de loin... Cela ne pouvait venir que de très loin, par une série de ricochets, de réflexions, d'échos enfin. Par le chemins des airs ? Par la voie du sol ? de très loin, sûrement.

C'étaient des voix, des chuchotements, des souffles, des bruits de pieds légers, des frôlements de mousselines... ou d'ailes, un murmure vivant, la rumeur d'une foule heureuse et mouvante.

« C'est beau, » pensa Florent Max. « Beau comme un souvenir. »

Ses yeux clignèrent. Une note grave et mélodieuse venait d'éclater avec douceur au-dessus de la pédale bourdonnante, et mourait en vibrations pathétiques. Le peintre reconnut le coup de musique qui avait résonné à l'instant précis de son passage. On aurait dit une corde de cithare pincée. Peut-être une cloche.

La rumeur continuait, sans que le doux éclatement l'eût troublée. A présent, Florent Max distinguait des plans dans la perspective polyphonique. Des voix s'élevaient plus rapprochées que d'autres. Il y avait tout au fond un brouhaha, mais plus près...

Plus près de quoi ?

Plus près, parbleu, de l'endroit, de l'encoignure, de l'appareil (qui sait ?) d'où les sons recueillis partaient pour aboutir ici, par l'effet d'un concours étrange de circonstances... Tout se passait comme si, dans le coin d'un vaste hall, d'un forum, d'on ne sait quelle agora remplie de monde, un microphone eût été logé, — un microphone sans fil, dont le récepteur fût là, invisible, impalpable et minuscule, au sein du vide, en face de cette roche incurvée...

Mais comment expliquer que tout cela fût vraiment une symphonie perpétuelle, et non la mêlée de bruits vulgaires qui est le son même de la vie des hommes ?...

Florent Max supposa d'abord qu'un prodige physique l'avait mis en relation avec une cité privilégiée. Venise le hantait. L'absence de tout vacarme impliquait l'absence de chevaux et de voitures ; et puis, il était allé à Venise dans le temps, et, comme ce qu'il entendait lui rappelait vaguement des souvenirs, l'idée de la place Saint-Marc obsédait ses recherches. Il y renonça bientôt : sa mémoire ne s'en contentait pas. La sourde réminiscence qui la sollicitait ne provenait pas de la cité des Doges. De plus, il y avait ces espèces de tintements périodiques, étrangers à Venise. Enfin, les voix ne parlaient pas italien...

Ah ! quand Florent Max discerna les premiers accents, quel frissonnement dans tout son être ! Deux voix passaient. On aurait cru que deux personnages divinisés passaient réellement au-dessus de la ravine, contre le roc, marchant à même l'espace. Mais personne ne défilait devant lui, et la solitude de la montagne pesait majestueusement sur ces minutes. Dialogue pareil à quelque duo, entretien délicieux, voix enlacées qui devisaient comme on chante, devenaient plus distinctes en demeurant très douces, et s'éloignèrent ainsi qu'un bonheur prend fin.

« C'est beau, » répétait Florent Max. « C'est beau comme ma jeunesse. »

Il sentit sa pomme d'Adam se contracter, une gêne presque douloureuse convulsa (mais symétriquement) ses arcades sourcilières ; il allait pleurer et s'y prêtait avec complaisance.

A ce moment, d'autres voix s'approchèrent. Cette fois, le leurre fut si complet que Florent Max put se croire à deux pas des causeurs.

Une idée lui vint. Il cria comme dans un téléphone. Il cria en donnant à ses appels toute la suavité possible, afin de ne pas effaroucher les harmonieux étrangers. Mais rien ne marqua qu'ils l'eussent entendu et que le phénomène dont il était témoin fût réversible.

Dès lors, il borna ses efforts à écouter du mieux qu'il pouvait.

Singulier spectacle que celui de cet homme replet, arrêté au bord d'une ravine, sur la pente d'un noble abîme, la main en conque autour

de l'oreille, immobile dans ce désert et promenant sur le paysage les regards stupides de ceux qui ne voient rien parce que toutes leurs puissances sont orientées vers un autre sens que la vue.

« Il faudrait, » pensait-il, « un instrument qui permette d'utiliser les deux oreilles... »

En attendant, il confectionna un cornet acoustique de fortune, au moyen d'une feuille de papier vergé roulée en tube, et il s'en servit avec profit, ce qui n'atténua point la singularité de son aspect.

Déjà, il était pris, envoûté, bienheureux ! Déjà, le charme opérait, et il subissait l'emprise qui ne devait plus le libérer.

Ce jour-là, il ne fut pas question de peinture. Florent Max resta au bord de la ravine. Il mangea le déjeuner froid que Marie avait empaqueté au fond de sa musette, et il passa tout l'après-midi à écouter la rumeur, avec des temps de repos pendant lesquels il s'allongeait sur la rocaille ou se promenait pensif aux environs, pour revenir passionnément au siège aérien du mystère.

Le soir s'annonça. Il fallut partir. Florent Max descendit de la montagne dans une grande surexcitation, l'œil brillant, la joue en feu.

Il ne pouvait pas ne pas rentrer à la maison ; Marie serait folle d'inquiétude ! Mais demain !...

Et si, demain, la rumeur avait disparu ? Une suite d'échos, il suffit d'un rien pour la rompre...

Florent Max se procurerait un traité d'acoustique...

Etait-ce par l'atmosphère ? Etait-ce à travers la masse terrestre ?...

Mais cette rumeur : une simple indication. Le lieu, la réunion, la place publique, existaient quelque part. Il fallait savoir. Il fallait trouver le forum de béatitude. C'est là qu'il fallait vivre. On ne pouvait pas vivre ailleurs. Non, on ne pouvait pas...

Mais pourquoi cette insistance de l'esprit à croire qu'il se rappelait ? Qu'est-ce qu'il se rappelait, l'esprit de Florent Max ?...

L'exaltation du peintre atteignait le paroxysme. La Joie, qui passe son temps à changer de corps, l'incarnait ce soir-là, et, déesse, l'emplissait de sa présence exquise.

Et pourtant, il n'avait pas encore entendu, au sein de la rumeur, la voix superlative.

Il dévalait les chemins pierreux, sans rien voir, sans rien entendre que le souvenir de l'ineffable écho. La vie lui jouait sa chanson en majeur. Le monde était transformé. Et la Joie lui dilatait le torse, selon la coutume qu'elle a, comme si toute forme humaine étriquait son divin personnage.

⁂

Marie lui dit :

— « Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas malade ? Comme tu es rouge ! Comme il est tard ! »

Florent Max crut s'éveiller. Allait-il raconter ? Lui qui descendait de la montagne ainsi qu'un héros de légende descend du Hartz, lui qui venait presque de chez les fées, allait-il répandre la nouvelle admirable ?

L'expérience lui conseilla de se taire, la jalousie le lui commanda. Le trésor qu'il avait découvert, il ne le partagerait pas. La rumeur lui appartenait. Personne que lui n'en savourerait la fête.

Il répondit par un grognement.

Marie le regardait en dessous.

La table était mise sur une nappe à carreaux bleus et blancs. Ils dînèrent en silence. Florent Max était là en chair et en os, mais sa pensée le transportait soit au bord de la ravine, soit dans le lieu ignoré où la rumeur prenait naissance et qu'il bâtissait dans sa tête, à grand renfort d'imagination.

Soudain, il se dressa et commença de marcher de long en large.

— « Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? »

Et Marie s'épouvantait.

— « Tais-toi ! »

La réminiscence, il la tenait ! Cette ville féerique qu'il venait de construire mentalement, ces dômes, ces minarets, ces terrasses, cette foison sereine de palais et de colonnes étincelant à travers un brouillard, la vision en avait surgi dans son enfance ! Il se rappelait ! Il se rappelait !

Il se rappelle. Il a dix ans. Il est assis sur la chaise de velours grenat qui a une bande de tapisserie. Il regarde, dans le vide, la cité merveilleuse. Un livre est sur ses genoux, et l'histoire fantastique y est imprimée. Un livre relié en pleine peau. C'est une relation de voyage. Ah ! voyons : est-ce une livre sérieux, ou un recueil de contes ? Impossible de s'en souvenir... C'est un bouquin tiré de la bibliothèque paternelle, dont le destin est d'être brûlée par les Allemands... Le texte, après trente-cinq ans, il le voit encore très bien. Comment l'aurait-il oublié ? Ce fut l'un des enchantements de son enfance !

Voilà ce qui est écrit sur le livre, dans le souvenir de Florent Max :

« *...Vers deux heures après-midi, notre caravane reprit sa marche. La chaleur était monstrueuse et le désert semblait agité de mouvements marins, tant l'air papillotait. Le ciel, à chaque instant, se peuplait de tableaux trompeurs, dus à la réfraciton de la lumière sur les couches plus ou moins brûlantes de l'atmosphère. Des oasis apparaissaient, des chaînes de montagnes s'élevaient pour s'effacer dans le moment. Ces mirages étaient tantôt renversés, tantôt droits ; et, parfois doubles, ils nous montraient la chimère d'une rive et de son reflet dans une onde paisible.*

L'un d'eux fut si beau que nous y assistâmes comme au spectacle de l'Opéra. Qu'on se représente un décor d'apothéose surgi tout soudain de l'horizon et nous persuadant qu'il y avait là une ville des plus belles où nous allions entrer dans l'éblouissement d'un clair de lune plus lumineux que le soleil. Nous apercevions une terrasse spacieuse dont le mur et les balustres se miraient dans le lac ; et cette terrasse se trouvait encadrée

par des édifices d'une architecture aussi gracieuse que surprenante, dont on découvrait une profusion qui s'étageait à perte de vue dans le fond du mirage. On y remarquait une quantité de coupoles et de tours extrêmement fines qui s'élançaient de la cité, y étant aussi nombreuses que les mâts des vaisseaux dans un port bien garni. Une manière de campanile dominait la terrasse ; il se terminait par un disque reluisant qui se mit à étinceler lorsqu'une espèce de marteau vint, à ce qu'il nous sembla, le frapper. Plus d'un fut d'avis que c'était là quelque tympanum.

L'agitation qui régnait tout au long de la balustrade fut cause que nous pensâmes démêler un va-et-vient de promeneurs ; mais il faut dire que la vision tressaillait comme si elle eût été peinte sur une toile flottante, et que nous n'eûmes guère le loisir de l'observer, tant elle mit de hâte à s'évanouir.

Le plus piquant de l'affaire, c'est que cette ville illusoire était forcément le spectre d'une ville réelle ; nonobstant quoi personne d'entre nous ne la reconnut. Pourtant, nous étions là une troupe de voyageurs qui, dans l'ensemble, pouvaient se vanter d'avoir parcouru tout le globe. Il fallait donc rester sur l'opinion que la belle cité du mirage était la capitale d'un empire caché dans les profondeurs inexplorées de l'Afrique, et supposer qu'il existait quelque part une civilisation séparée de la nôtre.

Mais le bon sens répugne à de telles conjectures, et plutôt que d'admettre celle-là, nos savants compagnons préférèrent, après coup, nier l'apparition, et dire que la soif, la fatigue et le soleil nous avaient tous hallucinés. »

⁂

Cette dernière phrase se prononçait toute seule dans la mémoire de Florent Max. Il mettait en regard la description du *tympanum*, du gong *dont le retentissement périodique jalonnait la rumeur de la montagne.* Et deux assurances se confondaient pour lui en une seule certitude : le récit n'était pas un conte, le mirage n'était pas une hallucination ; la ville existait. Elle existait, puisqu'un homme en avait vu le reflet et qu'un autre homme en avait entendu l'écho.

Elle existait ! Où ?

La tournure de la relation n'était pas trop archaïque. Le style, le sentiment, fleuraient le début du dix-neuvième siècle, tout au plus la fin du dix-huitième. Avait-on, depuis cette époque, découvert un royaume ? une capitale ? Non : rien que des tribus nègres, des bourgades de torchis, des Abomey, des Tombouctou. Et tout n'était-il pas découvert ?

Elle existait quelque part, cependant, si loin que ce fût ! Des lois physiques en témoignaient ! Alors...

Florent Max était convaincu qu'il ne retrouverait pas le livre ; ni celui de son enfance, qui était anéanti, ni un autre semblable. Ses recherches bibliographiques ne pouvaient s'appuyer sur quoi que ce fût...

En même temps, il eut l'intuition poignante que la ville se trouvait hors de portée ; qu'il fallait renoncer à l'entreprise surhumaine de la

découvrir ; ne pas perdre son temps à courir après la Fortune, l'ayant chez soi ; et se contenter d'entendre la rumeur adorable, faute de pouvoir remonter jusqu'à la naissance.

C'est à ce moment qu'il eut pour la première fois l'idée d'acquérir la ravine, le rocher, et de faire construire sur l'emplacement de la piste un pavillon avec une chambre suprêmement élégante et un lit de repos pourvu de coussins juste à l'endroit où la rumeur se produisait. Et lui, couché dans la flatterie des satins, l'écouterait, la cigarette aux lèvres...

— « Mon chéri, je t'en supplie, parle-moi, dis-moi ce que tu as... »

Il allait répondre : « Ce que j'ai, Marie, c'est que je te prie de ne rien dire. Tu as une voix de crécelle, ma pauvre fille ! » Mais il la vit. Elle était restée assise, les coudes sur la table. Elle avait l'air si aimante et si malheureuse... Et puis, il songea que sa voix, à lui, quand il parlerait, serait aussi désagréable que celle de Marie. Il eut pitié d'elle, parce qu'il avait grand-pitié de lui-même. Il s'approcha donc, l'entoura de ses bras et, joue contre joue :

— « Ma petite Marie, » dit-il, « pardonne-moi. Je suis un peu méchant aujourd'hui... Vois-tu, c'est que je vieillis de mauvaise grâce. »

Mais, à présent, il acceptait de vieillir.

***

Le lendemain, il partit, comme tous les jours, avant que l'ombre fût dissipée. Mais il prévint Marie qu'il rentrerait sans doute fort avant dans la nuit, voulant faire des études de clair de lune dans la montagne.

Il atteignit la ravine au petit jour. Vénus brillait encore. Son cœur battait, il avait dans les membres des froideurs et des crispations, comme un amoureux qui se demande s'il ne va pas trouver porte close.

Il tâtonna dans l'air avec sa tête, blêmit, eut un sourire...

La rumeur était fidèle au rendez-vous. Il l'écouta en regardant l'étoile. et trouva qu'il y avait entre elles une ressemblance singulière et charmante. Mais Vénus disparut, noyée d'aurore, et Florent Max resta seul avec la rumeur. Il remarqua que le matin ne la modifiait pas plus que le soir ne l'avait fait. Aucune impression de réveil, aucune accalmie suivie de reprise, rien de ces fluctuations sonores qui indiqueraient les alternatives du jour et de la nuit à qui écouterait vivre une cité de la Terre. Quelque chose d'éternel.

Le gong résonna. Florent Max tira sa montre. Le gong, régulièrement, faisait éclater pour l'oreille comme un astre rouge qui se mettait tout de suite à mourir dans un lent diminuendo. Sept minutes et trois secondes s'écoulaient entre chaque coup. Quel que fût ce monde, le temps existait pour lui. Ce monde et le nôtre n'étaient pas incommensurables. Ce monde était peut-être le nôtre.

Mais la délectation du peintre fut troublée par des bruits rudes qui se firent entendre par-delà la gorge, dans la forêt. Il se souvint qu'on

y travaillit à un chemin d'exploitation ; et si, la veille, un pareil calme l'avait servi, c'est que c'était dimanche. Il pensa que les nuits seules lui seraient propices et, tout à coup, s'immobilisa, ayant surpris, pas loin, le heurt d'un fer contre le roc.

Est-ce que Marie l'aurait suivi ?

Quelqu'un montait le sentier... Florent Max aperçut entre deux buissons un paysan porteur d'un sac.

Vite, il campa son chevalet sous la rumeur, et s'assit comme pour travailler. L'homme serait obligé de faire un détour. Il ne pourrait rien entendre...

C'était, par malheur, un bavard désespérément sociable. Il profita de l'aubaine pour souffler un instant, posa son sac, roula une cigarette et s'installa en spectateur de l'artiste.

Florent Max tremblait. Il opposa un mutisme farouche aux questions de l'individu, se croisa les bras devant la toile blanche... L'autre, tout déconfit, s'en alla, disant : « Excusez-moi. »

Ainsi, le premier passant venu pouvait surprendre le prodige de la rumeur, la distinguer entre toutes, s'en régaler, publier à tort et à travers qu'un phénomène inexplicable se produisait dans la montagne !... Enervé, Florent Max voyait déjà un quelconque barnum établissant ici même un hall d'audition, — des touristes renversés dans des fauteuils, en rond, le visage encadré par deux petits tubes acoustiques, et tous ces tubes aboutissant au dispositif central, au condenseur renforçateur, au point géométrique où la cité mystérieuse se manifestait par des sons.

Il achèterait cette ravine ! Il serait propriétaire de cet écho !

Ce fut vers midi qu'une voix fleurit la rumeur d'une rose nouvelle et incomparable. Le peintre venait de se restaurer, il fumait sa pipe après avoir siroté une timbale d'excellent café froid additionné de vieux marc. La choix chantait comme si une femme eût fredonné en appuyant son front sur l'épaule de Florent Max. Et quand nous disons « chanter » ou « fredonner », c'est une façon grossière de nous exprimer ; car cette voix, en vérité, ne chantait, ni ne fredonnait, ni ne parlait, ni ne soupirait... On ne sait comment dire. C'était un langage sans mots, intelligible pourtant à l'égal d'un discours de violoncelle, un poème nuancé et subtil qui ne s'adressait pas à la raison... Cette voix avait des qualités sonores extraordinaires. Elle caressait véritablement, ce qui n'était rien en comparaison de la tendresse infinie qu'elle répandait.

Elle s'éloigna, mais, par miracle, Florent Max ne cessa de la suivre parmi les autres voix ; et toujours, si loin qu'elle chantât, il la reconnut dans le chœur où elle n'était, à tout prendre, qu'une voix.

La nuit fut. L'extase y trouva sa perfection. Le ciel devint le firmament. Les étoiles l'exhaussaient. En vérité, si elles avaient chanté au lieu de briller seulement, la voûte céleste n'aurait pas fait d'autre rumeur que celle-ci...

« L'harmonie des sphères... » songea Florent Max.

Cependant, la ville du mirage ne quittait pas son rêve, et telle il

l'avait inventée dans sa belle enfance, telle elle se dressait encore, pâle et dorée, ondulante et miroitée, dans la contrée immatérielle où nos yeux savent regarder les créations de la Fantaisie.

***

A dater de cette aventure, la vie de Florent Max changea du tout au tout. Il se conduisit comme un écolier qui a découvert dans la montagne une faille secrète, fissure infinitésimale d'une caverne brillamment illuminée où des jouets splendides vivent par magie. L'air n'était respirable qu'au bord de la ravine. Elle était le seul endroit du monde où il eût séjourné sans avoir envie d'être ailleurs. Fallait-il la quitter, le peintre y laissait le meilleur de lui-même et ne ramenait au village qu'un banal automate.

Il eut des déboires.

La ravine faisait partie d'un domaine communal, et la vente n'en serait pas consentie. Ce fut une amère déception.

Puis il arriva que la rumeur subit des vicissitudes. Le climat, la température, l'humidité, avaient pour conséquence de l'affaiblir. Souvent, on l'entendait à peine, sans que rien semblât de nature à motiver une telle baisse ; mais elle avait sans doute tant de lieues à franchir, elle devait rencontrer tant d'oppositions avant d'aboutir à cette roche condensatrice, qu'on ne pouvait pas s'en étonner. — Une fois, pendant un orage, elle acquit une intensité formidable. En fermant les yeux, Florent Max avait l'impression d'être au milieu d'une kermesse couvrant toute la montagne. Le gong retentissait comme le bourdon d'une cathédrale. Et la chère voix fut presque un baiser. — Un autre jour, sans cause apparente, la rumeur s'éloigna jusqu'aux confins de l'ouïe, et Florent Max, qui voyait toujours en lui la ville de mirage, crut la regarder, lilliputienne, par le gros bout d'une lorgnette.

Il méditait fréquemment. Son imagination concrétisait le phénomène. Il se représentait la rumeur sous l'apparence d'un faisceau de rayons. La niche de roc s'inclinait un peu sur le plan de la muraille, tournant vers le ciel sa vasque rugueuse. Florent Max voyait les rayons traverser la gorge ainsi qu'un pont audacieux descendant tout droit de la forêt sur cette concavité.

Mais avant la forêt ? Avant de ricocher là-bas sur la cime verte, quel parcours suivaient-ils ? D'où venaient-ils ?

Or, l'endroit de la forêt où l'écho merveilleux rebondissait vers la roche, cet endroit-là fut le point fatal de rupture.

Le tracé de la route d'exploitation comportait la mise en miettes de plusieurs mètres cubes de rocher. On fit jouer la dynamite. Un matin, Florent Max, qui écoutait la rumeur avec une joie infatigable, fut secoué par trois détonations.

Il se retourna, vit dans la forêt une déchirure claire surmontée d'un

petit nuage de fumée, et, avec une atroce divination, comprit tout de suite que le malheur était arrivé.



Toute la journée, Florent Max chercha la rumeur aux alentours de la ravine, espérant que l'écho n'était que détourné, ce qui manquait de logique. Mais il était incapable de raisonner. Livide, saccadé, le regard éteint, il s'acharnait à sa vaine besogne, affolé comme un homme frappé de bannissement et de solitude à perpétuité.

Coûte que coûte, il s'évaderait de ce silence ! Il retrouverait la rumeur ! A défaut de la cité elle-même, la rumeur était devenue sa raison d'être. Il ne pouvait plus vivre sans cette musique bienheureuse, sans la voix bien-aimée !

Les coups de mine se succédaient. Des quartiers de granit sautaient, projetant des éclats qui stridulaient comme des shrapnells. Enfin, avec le soir, la paix se rétablit. Florent Max continuait fébrilement à questionner le vide.

L'avènement de la lune le surprit au haut de la muraille. Il rampait le long du bord, au-dessus de la niche ronde, et se penchait pour écouter.

A cent pieds plus bas, la ravine tendait son tablier blanc, semé de bouquets noirs.



Cette ravine, Marie avait appris à la connaître.

Elle y arriva sur les quatre heures du matin, en compagnie d'une femme qui avait veillé avec elle.

Florent Max gisait au milieu d'un framboisier. Les ronces n'avaient pas amorti sa terrible chute. Il n'était plus qu'une chose honorable, — une chose très clair de lune. Sa posture avait beaucoup de naturel et de simplicité. Rien de laid, heureusement. Rien de beau non plus, et c'est dommage.



Péniche

par RENÉ BARJAVEL

Les amateurs de S.F. qui ignoreraient aujourd'hui l'œuvre de Barjavel n'auraient plus aucune excuse, puisque ses trois principaux romans ont été réédités depuis deux ans : « Le voyageur imprudent » *et* « Le diable l'emporte » *dans la collection* « *Présence du Futur* » *(Denoël), et* « Ravage » *dans la collection* « *Le Livre de Poche* ».

Mais il existe un livre de Barjavel qui reste à peu près inconnu : son recueil de nouvelles « Les enfants de l'ombre », *paru en* 1945. *Nous en avons déjà extrait* « Béni soit l'atome » *(n°* 58 *de* « Fiction »). *C'est encore dans ses pages que nous puisons pour vous offrir cette féerie d'un genre très spécial qu'est* « **Péniche** ».



QUAND la bûcheronne et le bûcheron eurent épuisé leurs trois souhaits, ils furent très malheureux. L'aune de boudin gisait entre eux sur le sol battu de la chaumière. Le bûcheron, ahuri, se frottait le nez. Il sentait s'y balancer encore la lourde tripe. La bûcheronne tremblait de dépit. Elle se mit à pleurer. Tout ce qu'ils auraient pu obtenir, la richesse, la jeunesse, et la santé — une bonne santé, c'est l'essentiel — au lieu de cette cochonnaille !

La fée, invisible, s'était assise sur la huche et les regardait. Elle avait voulu faire leur bonheur. Elle aurait dû se méfier. Ces deux-là, avec ce qui aurait pu leur donner la joie, s'étaient construit un regret qui les rongerait jusqu'à la mort. Elle les prit en pitié, posa sa main bleue sur leur front et leur ôta le souvenir de l'aventure. Elle leur laissa le boudin. Ils cessèrent de se maudire, ramassèrent la fricassée et se mirent à table en remerciant Dieu.

La fée, ayant repris ses trois souhaits, les trouva défraîchis et les jeta dans un éboulis de rochers, au milieu des orties. Elle n'aimait que le neuf. A sa ceinture pendaient encore beaucoup de souhaits qui n'avaient jamais servi. Douze douzaines de douzaines. Plus qu'elle ne pourrait en distribuer pendant plusieurs siècles. Car ils ne sont efficaces qu'aux mortels de cœur simple et d'âme pure.

***

Les temps passèrent. L'humanité devint raisonnable et scientifique. Les fées disparurent à mesure qu'on cessa de croire en elles. Bientôt les petits enfants se gaussèrent du père Noël. Ils achetaient leurs jouets

à Uniprix. Leurs maîtres leur parlaient de la civilisation. Leurs papas y contribuaient en tournant des boulons pendant huit heures d'usine. Un seul troubadour chantait à la fois, dans toutes les maisons, pour toutes les femmes. Il tenait cour d'amour avec les ménagères. Elles l'écoutaient en torchonnant la vaisselle. Les vieilles, les sales, les brèche-dents, les écroulées recevaient autant de serments que les jouvencelles. Il leur suffisait de tourner le bouton. C'était le progrès.

En ce temps-là, habitait dans un petit bois, au fond de la campagne, un garçon un peu difforme. Il avait de grands pieds, le dos rond et des cheveux couleur de chanvre. Il s'était construit une masure avec des planches et des arbres morts. Il vivait de pas grand'chose, rendait de menus services aux charbonniers et aux paysans les plus proches. Il connaissait les champignons et les petits fruits dédaignés des hommes qui cultivent. Il partageait sa hutte avec des oiseaux, des mulots, des fourmis. Les araignées remplaçaient les vitres. Ses voisins minuscules entraient chez lui comme ils voulaient et se laissaient approcher dans leurs demeures. Le vieux sanglier boiteux venait grogner à sa porte. La biche lui montrait ses enfants. Il réservait le même accueil à la couleuvre et au pigeon. Des fleurs bleues et des fleurs d'or poussaient sur son toit de chaume.

A la première lune de chaque saison, il se rendait chez le coiffeur du village, qui lui passait la tondeuse sur le crâne et sur les joues. Un jour il trouva dans sa boutique deux gendarmes qui le conduisirent au chef-lieu. Il était en retard de trois ans pour son service militaire.

A la caserne, le garde-mites sortit pour lui une paire de chaussures de grande taille, celle qu'on se passait de classe en classe sans trouver à l'utiliser. Son corps nageait dans l'uniforme délavé. Le pantalon le couvrait jusqu'aux tétons et le calot lui cachait le front et la nuque. Les anciens, qu'on reconnaît à leur façon coquette de porter le costume militaire et à leur allure dégagée lorsqu'ils se promènent par deux sur les trottoirs, se moquèrent de lui avec d'autant moins de retenue qu'il n'avait pas d'argent pour payer à boire. A cause de ses pieds, ils le nommèrent Péniche.

Les caporaux, les sergents, l'adjudant essayèrent vainement de lui apprendre à marcher au pas. Il n'y mettait point de mauvaise volonté, mais il ne comprenait guère. Dans sa forêt et sur le chemin creusé d'ornières qui conduit au village, il avait pourtant abattu son compte de kilomètres, en marchant comme on marche, sans chercher de complications.

Le matin, sur l'avenue, les bleus pivotaient par petits groupes à la voix des caporaux. A la pause, tout le monde entourait Péniche. Il n'y avait pas de pause pour lui. Les sous-officiers se relayaient, congestionnés, lui criaient : « Une ! deux ! une ! deux ! » Mais quand ils comptaient « deux », Péniche n'était encore qu'à un et demi. Ses pieds s'accrochaient au moindre caillou. Ses bras pendaient comme des branches cassées. Ses

pieds, ses bras, qu'il avait utilisés pendant plus de vingt ans sans y penser, échappaient maintenant à sa volonté, restaient à la traîne.

L'adjudant, nerveux, piaffait autour de lui, l'accablait d'injures, puis de mots d'esprit. La troupe des malins, qui savait déjà faire le demi-tour, s'esclaffait, servile. Elle l'eût aussi bien lapidé, si le rengagé avait jeté la première pierre.

Péniche admirait ces garçons si délurés, qui savaient marcher tous ensemble et se raidissaient quand une voix criait : « G'd'vous ! » Lui ne parvenait pas à redresser son dos. Il se demandait pourquoi ces hommes intelligents se moquaient de lui, qui n'avait pas la chance de l'être. Il aurait voulu prendre conseil d'eux. Il n'osait pas. Dans sa forêt, il n'avait pas appris à causer.

Un matin, le capitaine vint jusqu'au lieu de l'exercice en se défilant derrière les arbres. Il interrompit, furieux, la scène de cirque, fit courir la compagnie, sac au dos, pendant dix minutes, adjudant en tête. Péniche, spectateur à son tour, ne sut pas se réjouir. Il se voyait suer, souffler ses camarades. Il les plaignit de leur peine.

Quatre mois après, il ne savait ni marcher, ni saluer, il ne parvenait pas à répéter la définition de la ligne de mire. Il déparait l'armée. On le réforma.

Les lurons de la chambrée fêtèrent son départ. Son nom retentit à la cantine. Les culs des bouteilles entrelacèrent des cercles violets sur le bois des tables. Au soir tombant, Péniche franchit la grille de la caserne. Six copains l'accompagnaient. Ils ne voulaient plus le quitter. Ils le firent passer par la vieille ville. Dans une rue étroite, ils s'arrêtèrent devant une maison cossue, le poussèrent dans le couloir, s'engouffrèrent derrière lui. Il se trouva assis sur une banquette, dans une jolie pièce bien éclairée. Des peintures ornaient les murs roses. Elles représentaient des soldats qui jouaient avec des filles. Et, dans les glaces, jouaient d'autres soldats avec d'autres filles, à peine vêtues. Il n'avait pas l'habitude de boire. Il vit tourner les murs roses avec tous leurs personnages. Les filles riaient, valsaient au-dessus des tables. Une d'elles sortit du miroir et vint s'asseoir sur ses genoux. Elle était grasse. Il ne sentait pas son poids. Elle lui parlait. Les copains dansaient, chantaient dans le brouillard rose.

Elle avait l'accent des habitants de son village.

Les tables tournaient aussi au son de la musique et le plafond avec ses guirlandes ondulait comme la moisson sous le vent.

Elle le caressait et l'embrassait. Personne, jamais personne n'avait été aussi doux avec lui. Il pleura de bonheur. Les hommes poussèrent des cris de joie. Ils le prirent dans leurs bras et le montèrent dans un escalier qui montait jusqu'aux nuages.

Elle marchait devant eux. Elle était en chemise. Une chemise rose avec des petites fleurs. Ils le posèrent sur un lit. Le lit se balançait comme la cime du grand chêne quand il allait voir si les ramiers avaient pondu. Il ferma les yeux. L'intérieur de sa tête était rose.

La fille, costaude, mit à la porte toute la bande. Ils ne voulaient pas partir. Ils voulaient rigoler. Elle les rejeta dans l'escalier à coups de hanches et de fesses, mit le verrou. Péniche ronflait. Elle poussa, en s'allongeant près de lui, un soupir de travailleuse lasse. Ils ronflèrent à l'unisson.

*
**

Péniche ne s'éveilla tout à fait que dans sa cabane, après trois jours de voyage au soleil de la route. Son petit univers hésita quelque peu à le reconnaître. Les animaux recommencèrent à marcher dans ses pas quand il eut perdu les odeurs de la ville et l'inutile brusquerie de quelques gestes.

De son voyage dans le monde il gardait un vague souvenir. Il oublia d'autant mieux les brimades qu'elles ne lui avaient pas causé grande peine. Il se rappelait avec plaisir le rire des garçons et leurs bourrades. Cela n'avait pas duré bien longtemps. Il lui sembla qu'il n'était jamais parti. L'image de la femme ne lui revenait que pendant le sommeil. Il mangeait trop peu pour en être troublé. Il se rappelait surtout son parfum de savonnette. Elle était ronde comme un porcelet bien nourri. Elle flottait parmi des glaces à guirlandes et des uniformes bleus. Elle l'emmenait dans la ronde.

La société se souvint de lui, pour la deuxième fois, quand ce fut la guerre. Tout le monde devait servir. Les ouvriers forgeaient les armes, les usiniers amassaient des capitaux pour prolonger la bataille, les poètes rimaient des vers héroïques qu'on apprenait aux enfants des écoles, les savants inventaient des machines à décerveler, les tragédiennes clamaient des stances en serrant des étendards sur leurs tétons. Les soldats mouraient.

Péniche avait prouvé qu'il ne serait d'aucune utilité à la bataille. Il devait cependant ajouter son effort à l'effort de tous. Le gouvernement lui trouva un emploi. Une voie stratégique allait traverser le bois qui abritait sa demeure. Il fut employé à sa construction.

Il transportait des cailloux. Le jour durant, il poussait, de la carrière aux camions, une brouette pleine et des camions à la carrière une brouette vide. Il ne s'accordait nul repos. On lui avait expliqué que chaque pierre transportée contribuait à la victoire. Une brouettée équivalait à un coup de canon, dix brouettées à une salve.

Péniche poussait sans répit sa brouette dont la roue chantait dans l'aigu. Ses mains étirées traînaient, le soir, jusqu'à terre. Elles reprenaient leur place tout doucement pendant la nuit. Un grillon chantait dans sa litière. Les pas furtifs des bêtes qui rôdent faisaient taire parfois la voix du crapaud.

Au bout d'une semaine, il s'étonna que la victoire ne fût pas déjà acquise. Il en avait pourtant transporté du concassé et du gravillon ! Cela ne suffisait-il pas ? Il provoqua une belle colère. Il s'entendit traiter de lâche, de profiteur et de défaitiste. Qu'on ne l'y prenne plus. Il n'était

qu'au début de sa tâche. Ce soir-là il se coucha très fatigué par le travail qui lui restait à faire.

Ce fut le lendemain qu'il trouva les trois souhaits, un peu enfoncés en terre, sous la joue translucide d'un silex. Il souffla dessus, les frotta à son pantalon. Ils pouvaient encore servir. Il les mit dans sa poche, avec son couteau, un bout de ficelle, un joli bouton de cuivre et l'oignon de son dîner. Que pourrait-il bien souhaiter ? Pour le moment il n'avait pas le temps d'y penser. Il devait transporter ce gros tas avant le soir.

Le printemps avait sorti une de ses plus belles journées fleuries. Les papillons dessinaient les contours de la brise. Les oiseaux pépiaient doucement, à demi assoupis de tiédeur. L'œil du ciel était bleu.

Péniche s'arrêta pour boire au ruisseau. Il se mit à genoux, écarta les plants de menthe bourdonnants d'abeilles. L'odeur le saisit. Après avoir bu, au lieu de se relever, il se coucha et se confondit, les bras en croix, avec le bonheur du temps.

Il rêva que la fille rose était assise dans sa brouette et qu'il la portait jusqu'au bout du monde. Il dépassait même ce bout, et la brouette, la fille et lui continuaient leur chemin dans l'azur. Ils montaient, montaient ; le ciel était un grand miroir plat, et les nuages étaient ronds comme des tables. Le vent les balançait, les brassait doucement. La fille lui sourit, se leva, prit la brouette par la roue, la plia menu, la glissa dans sa chemise et vint s'asseoir sur ses genoux.

Un tonnerre fit écrouler le rêve. Une escadre de bombardiers attaquait l'aérodrome voisin. Le ciel était fleuri de D.C.A., comme un champ de marguerites. Péniche ouvrit un œil et grogna :

— « Je voudrais qu'ils me fichent un peu la paix. »

Les canons ravalèrent leurs obus. Péniche se rendormit.

C'était bien là tout ce qu'il pouvait souhaiter. Les hommes les plus clairvoyants et les plus décidés n'ont jamais demandé davantage. L'histoire enseigne que l'humanité ne peut en recevoir qu'un peu à la fois. Un peu la paix, c'est déjà tellement !

Tous les champs de bataille se turent, les lance-flammes lancèrent des courants d'air, les avions ronronnèrent des politesses, les tanks dansèrent des ballets dans les champs de mines devenues benoîtes, les sous-marins pêchèrent les méduses.

L'ombre de la graminée qui protégeait les yeux de Péniche glissa vers son nez, puis jusqu'à son menton. Péniche s'étira, bâilla, s'assit. Sa brouette vide tendait vers lui ses bras accusateurs. Le remords le submergea. Comment avait-il pu dormir, abandonner sa tâche ? Il se précipita, empoigna les manches, trébucha de hâte. Jamais il ne parviendrait à transporter tous ces mètres cubes avant la nuit. A grands coups de fourche, il fit voler les cailloux. Au même instant, les balles retrouvèrent le fil de leurs trajectoires. La chanson de la mort reprit aux quatre coins du monde. Les guerriers n'avaient rien compris au

début de la trêve. Ils ne comprirent rien à la reprise des combats. C'était leur habitude.

Péniche suait, soufflait. Il courait après le temps perdu. A tant se presser, il s'accrochait les pieds l'un à l'autre. Il renversa trois chargements dans les ornières. Ses bras grinçaient de peine. Il emplissait sa brouette au maximum. Ses coudes se décrochaient. La nuit vint sans qu'il eût épuisé son tas. Il ne put trouver le sommeil, tant il souffrait de ses épaules et de ses poignets, et plus encore de son cœur. Il avait failli à son devoir. Il se retournait sur son lit d'herbes comme sur une couche d'épines. Brusquement, il se souvint de sa trouvaille et la joie l'inonda. C'était un garçon honnête. Pas une seconde, il ne pensa à se servir de ses souhaits pour esquiver son travail. Au contraire, il y vit le moyen de le multiplier. Il souhaita à haute voix, en joignant les mains de plaisir, que les pierres devinssent légères comme de la plume. Ainsi pourrait-il faire plus de voyages dans la journée.

A l'aube, il ne retrouva plus la carrière. La brise de la nuit avait emporté la colline rocheuse comme un gros flocon. Le vent devint plus fort avec le soleil levant. Péniche, un peu étonné, vit passer au-dessus de sa tête l'église du village et le monument aux morts. Du fond de l'horizon arrivaient d'étranges nuages. Le chef-lieu défila par quartiers. L'adjudant, en caleçon, se cramponnait à une cheminée de la caserne. Vint la vieille ville, avec ses rues étroites qui s'élargissaient dans le ciel. De légers nuages coulaient à l'endroit des rigoles. Péniche reconnut la maison cossue parce qu'elle tanguait comme le soir où il y était entré. Il leva les bras vers elle, mais les arbres la cachèrent à sa vue. Au-dessus de lui passait maintenant un bâtiment de pierre au visage glacé. D'une fenêtre tomba en tournoyant la casquette du préfet.

Dans le monde entier, les villes prenaient le chemin du ciel. Seuls demeuraient attachés à la terre les immeubles de briques ou de ciment. La pierre de taille et le moellon s'envolaient au moindre souffle. Les maisons virevoltaient au gré des tourbillons du vent, se vidaient par toutes leurs ouvertures de leurs meubles et de leurs habitants. Les montgolfières du Sacré-Cœur s'enfuirent en direction de l'Atlantique. Les arcades de la rue de Rivoli festonnèrent l'azur au-dessus de Versailles, puis s'effeuillèrent joyeusement dans le soleil. Le Louvre resta accroché un instant à la pointe de la Tour Eiffel. Notre-Dame prit son vol lourdement, comme un bombardier. Elle emportait un cardinal, trois vieilles filles et la chaisière. Le soleil se trouva obscurci deux heures durant par le passage des *Jeanne d'Arc* de Maxime Réal del Sarte. Une pyramide se posa un moment dans la Beauce. Il n'y avait plus de Pyrénées. Les fleuves changeaient de cours, fabriquaient des mers nouvelles dans les trous laissés par les massifs rocheux. La moitié des Alpes se trouvait déjà en vue de l'Amérique. Les Aiguilles du Diable tricotaient un cumulus. Le Fuji-Yama se mirait, en passant, dans le Danube. Un enfant,

ravi, avait attaché le *Lion de Belfort* au bout d'une ficelle, comme un hanneton.

Tous ces bâtiments encombraient le ciel, se bousculaient, craquaient, se dissolvaient pierre à pierre dans le bleu, se posaient légèrement sur les arbres pendant les accalmies et reprenaient leur vagabondage.

Péniche, accablé, traînait sa brouette vide. Les derniers cailloux, au bout du chemin, s'étaient envolés devant lui comme des moineaux. Le travail le fuyait. La pensée qu'il ne pourrait pas se racheter le bouleversait. Il ne s'était pas étonné longtemps de voir les masures et les palais défiler au-dessus de sa tête. Dans son jeune âge, sa mère, parfois, lui faisait chanter en levant le doigt : « Pigeon vole ! Maison vole ! » Les maisons volaient. Peut-être émigraient-elles comme les canards sauvages. Leur départ annonçait sans doute un hiver très froid. Il se promit de vérifier ce présage en regardant si les oignons s'enveloppaient d'une double coque. Il n'eut pas l'idée de lier le comportement insolite de la propriété bâtie à son souhait de bonne volonté.

Quand il eut compris que les cailloux étaient trop légers pour obéir à sa fourche et demeurer dans la brouette, il se dit qu'il était peut-être puni pour avoir voulu épargner, sinon son travail, du moins sa peine. Il est sans doute nécessaire de suer pour accomplir même la plus humble tâche. Rien ne peut se faire facilement. Il faut sentir l'effort dans ses muscles et dans sa tête. Et Péniche, résigné, souhaita que les pierres reprissent leur poids normal.

Pendant qu'il ramassait les premiers gravillons enfin dociles, les monuments historiques, les demeures bourgeoises, les seigneurs rochers et la foule des petits cailloux retombèrent à grand fracas, du plus haut des cieux, sur la face de la terre. New York, ville de ciment épargnée par la première catastrophe, fut nivelée par la reprise de contact du Mont Blanc avec le sol. Les Montagnes Rocheuses posèrent un pont de Dakar à Rio de Janeiro. L'Himalaya combla la mer Rouge. Le Gulf-Stream, refoulé, s'en fut dégeler le pôle Sud. L'Atlantique déborda dans le Sahara, la mer Baltique tendit un bras jusqu'à la Méditerranée. Beaucoup d'hommes avaient péri.

Péniche n'eut pas besoin de poursuivre son travail. Ce jour-là venait de commencer une période de vingt ans de paix. C'était le temps qu'il fallait aux hommes pour se cadenasser derrière les nouvelles frontières et pour reconstruire, avant de recommencer à démolir.

Il retourna chez lui, soulagé. Dans sa cabane, il retrouva la fille de son rêve. Elle avait atterri doucement dans la clairière, au début de la journée, à cheval sur l'*Apollon* de marbre, grandeur nature, qui ornait le petit salon où ces dames recevaient les notables de la ville. Brisée d'émotion, elle dormait. Sa chemise rose éclairait la cahute. Une araignée était descendue jusqu'au bout de son fil pour regarder cette lumière. Péniche se dit qu'il pourrait maintenant commencer son voyage au bout du monde. Mais à son réveil la fille le traita de pauvre ballot et le quitta

après lui avoir emprunté sa veste. Elle se rappelait vaguement dans quelle direction s'était envolée la maison cossue. Elle espérait la retrouver. Ou, sinon celle-là, une autre semblable. Elle avait besoin de murs autour d'elle et de fenêtres closes. Dans cet air libre, elle étouffait.

De sa porte, Péniche la regarda s'amenuiser au bout du sentier. Elle marchait avec peine, ses talons pointus s'accrochaient aux ronces. Elle se tordait les pieds. Elle était déjà trop loin pour qu'il l'entendît jurer.

Il n'eut pas de chagrin. Il pensait déjà à autre chose. Il leva les yeux vers le ciel enfin calme et se mit à rire tout seul. Près de sa petite maison, l'Obélisque était tombé, la pointe en bas, s'était enfoncé comme un arbre. Sur la tranche de la haute pierre, une famille d'écureuils dansait.



Le pays de l'ombre

(*From shadowed places*)

par RICHARD MATHESON

Voici un récit « nouvelle manière » — pour ne pas dire « nouvelle vague » — par l'auteur de « Je suis une légende ».

Matheson se spécialise maintenant dans les scénarios de films et les romans policiers ; Gallimard a récemment publié dans la Série Noire son dernier ouvrage : « De la part des copains ».

Tant pis pour nous... (1)



Les pneus firent jaillir un éclaboussement de neige fondue lorsque le docteur Jennings se rabattit contre le trottoir. Il freina sec, arracha la clé de contact, et de l'autre main ramassa la trousse médicale posée à côté de lui. Deux secondes plus tard il était dans la rue, attendant que le flot des voitures lui permette de traverser.

Son regard angoissé chercha les fenêtres de l'appartement, à trente mètres au-dessus du bruissement sourd de la ville. Où en était Patricia, maintenant ? Sa voix avait dans le téléphone une résonance effrayante qui confinait à la panique. Jennings baissa les yeux et surveilla sans aménité la file ininterrompue des véhicules. Puis les feux rouges endiguèrent le flot, et il put s'élancer vers l'autre trottoir.

La grande porte vitrée se referma doucement derrière lui. *Je t'en prie, Papa, viens ! Tout de suite ! Je ne sais plus quoi faire !...* Les paroles affolées de sa fille le hantaient toujours. Il s'engouffra dans l'ascenseur, appuya sur le bouton du 10ᵉ étage... *Non, je ne peux pas t'expliquer au téléphone... Il faut que tu viennes...* et il resta immobile, regardant droit devant lui comme un aveugle, sans entendre le glissement feutré des portes de la cabine.

Incontestablement, ces trois mois de fiançailles n'avaient pas été pour Patricia une période de bonheur sans nuages. Cependant, rien n'autorisait alors Jennings à lui conseiller de rompre. Il était difficile de classer Lang dans la catégorie des oisifs cousus d'or. Sans pouvoir nier qu'il n'eût jamais été obligé de travailler, on ne pouvait taxer ce garçon de vingt-sept ans d'indolence ou d'inutilité sociale. Il comptait parmi les meilleurs

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Journal d'un monstre* » (n° 25) ; « *Funérailles* » (n° 27) ; « *Escamotage* » (n° 29) ; « *Cycle de survie* » (n° 36) ; « *Derrière l'écran* » (n° 37) ; « *La robe de soie blanche* » (n° 40) ; « *Le test* » (n° 48) ; « *Jours disparus* » (n° 54) ; « *Le haut lieu* » (n° 57) ; « *Au bord du précipice* » (n° 63).

chasseurs de grands fauves de notre époque, et dans ce domaine librement choisi, faisait preuve d'une autorité pleine d'élégance. De même, et malgré ses allures fanfaronnes, il montrait beaucoup d'humour et un grand sens de la justice. Mais surtout, il semblait profondément épris de Patricia.

Il y avait pourtant autre chose — ce mal qui s'était emparé de lui pendant le voyage du docteur à l'étranger. Ce mal auquel...

Jennings tressaillit en reprenant soudain conscience de l'endroit où il se trouvait, devant les portes ouvertes de l'ascenseur. Il longea le couloir dont le plancher ciré grinça sous ses talons.

Un papier était punaisé de travers sur la porte. Un seul mot, griffonné au crayon : *Entrez.* Il frémit en voyant le graphisme tremblé, méconnaissable. Il se raidit, tourna le bouton de la serrure...

...et s'immobilisa. Un désordre indescriptible régnait dans le living-room, un tohu-bohu de chaises, de tables, de guéridons culbutés, de lampes brisées, de livres jonchant le sol parmi les verres en miettes, le contenu des cendriers et l'alcool qui poissait le tapis — tandis que les hauts-parleurs fixés au mur emplissaient la pièce d'un rythme de musique lente. Le regard et la pensée de Jennings eurent la même angoisse. *Il fallait que Peter Lang eut perdu la raison.*

Il ôta son pardessus puis, s'approchant du poste, coupa l'émission.

— « *C'est toi, papa ?* »

— « Oui. » Il perçut comme un soupir de soulagement dans les paroles de sa fille, et courut jusqu'à la chambre à coucher.

Il les trouva tous les deux près de la grande baie vitrée, à même le parquet. Pat étreignait Peter dont le corps dévêtu n'était plus qu'une masse de chairs crispées, convulsées, les bras de l'homme noués autour de son visage. Quand Jennings s'agenouilla à côté d'elle, sa fille tourna vers lui un regard halluciné.

— « Il a voulu se tuer, » bégaya-t-elle. « Il a voulu se jeter par la fenêtre... »

— « Je vois. » Il défit doucement son étreinte, puis essaya de relever la tête de Lang. Mais au simple contact de ses doigts, Peter eut un recul de tout son être en faisant entendre un halètement de bête traquée. Jennings n'insista pas pour le moment. Il se contenta d'observer la silhouette qui demeurait recroquevillée, torse et membres ramassés en boule, et l'ondulation spasmodique de ses muscles, comme si des reptiles grouillaient sous la peau brunie du dos et des épaules.

— « Depuis quand est-il ainsi ? »

— « Je ne sais pas... » Le visage de Patricia composait un masque tragique. « Je ne sais pas. »

— « Va prendre un peu d'alcool dans le living-room, » ordonna Jennings. « Je m'occupe de lui. »

— « Il a voulu se jeter par la fenêtre. »

— « Allons, Patricia... »

Elle éclata en sanglots, et Jennings n'insista plus : cette crise de larmes

était tout ce qu'il lui fallait. Il tenta une fois encore de dégager le visage de Peter, et encore une fois se heurta à la résistance du corps noué de l'homme.

— « Essayez de vous détendre, » articula doucement Jennings. « Je voudrais vous aider à regagner votre lit. »

— « *Non !* » exhala Peter d'une voix que la souffrance épaississait.

— « Je ne pourrai rien pour vous, mon enfant, si... »

Jennings s'arrêta court. L'espace d'une seconde à peine — et le corps jusque-là convulsé avait perdu toute rigidité. Les jambes s'abandonnaient, les bras retombaient mollement, découvrant un visage exsangue, mangé de barbe, dont les yeux grands ouverts exprimaient une torture sans nom.

— « Enfin, que vous arrive-t-il ? » demanda Jennings, incapable de croire ce qu'il voyait.

Peter eut un petit rire grinçant. « Patty ne vous l'a donc pas dit ? »

— « Dit quoi ? »

— « Je suis envoûté. La vengeance d'un sale... »

— « Oh ! taisez-vous ! » supplia Patricia.

— « J'ai soif. Je voudrais boire. Ma chérie... ? »

Patricia se releva pesamment pour gagner le living-room, et Jennings soutint Lang jusqu'à son lit.

— « Alors ? » insista-t-il. « De quoi souffrez-vous ? »

Peter s'affaissa sur l'oreiller. « Je vous l'ai dit, » marmotta-t-il. « Envoûté... possédé... Un sorcier nègre. Un chien galeux qui me tue à petit feu. Trois mois que ça dure, maintenant... depuis que j'ai rencontré Patty. »

— « Est-ce que vous avez pris... »

— « La codéine ne m'a rien fait. Même chose pour la morphine... oui, j'en ai pris un peu. Mais rien... » Lang aspira plus profondément. « Pas de fièvre, pas de frissons. Aucun symptôme de paludisme, ni de malaria... Rien qu'un sale chien qui est en train de me tuer... » Ses paupières mi-closes laissèrent filtrer un regard aigu. « Drôle d'histoire, hein ? »

— « Y croyez-vous vraiment ? »

— « Le diable, c'est que je n'en sais rien, » grommela Peter. « Peut-être s'agit-il de delirium tremens ? Avec tout ce que j'ai bu aujourd'hui, il y aurait bien de quoi... » Il s'interrompit pour regarder en direction de la fenêtre, sa tête hirsute froissant l'oreiller. « Bon dieu, la nuit... Quelle heure est-il ? »

— « Dix heures et quart. Pourquoi... »

— « Et nous sommes bien jeudi, n'est-ce pas ? »

L'expression ahurie de Jennings valait une réponse.

« Non, ce n'est pas jeudi... » Une toux sèche secoua le jeune homme. « A boire ! » appela-t-il. Jennings suivit le regard avide qu'il lançait vers la porte où Patricia venait de réapparaître.

— « Tout a été renversé, » bégaya-t-elle d'une voix qui faisait songer à une enfant terrorisée.

— « Oh ! ça ne fait rien... Je n'en ai pas besoin. N'importe comment, je n'en ai plus pour bien longtemps. »

— « Non ! Ne dites pas cela ! »

— « Si vous saviez, ma chérie, comme je voudrais être déjà mort... » Le torse athlétique de Lang se soulevait et s'abaissait par brusques saccades. « Pardon, Patty. Je ne pensais pas ce que je viens de dire, je... Aaaah ! Dieu du ciel, ça recommence ! »

Il parlait si doucement, un instant auparavant, que sa voix soudain brisée prit Jennings et Patricia au dépourvu.

Sans transition ses muscles se gonflèrent, ses jambes lançèrent des ruades frénétiques à travers le lit, tandis que ses deux bras se refermaient sur son visage durci comme un masque de cuir. Une plainte monocorde jaillit de sa gorge, telle la note aiguë tirée d'un violon, et Jennings vit l'écume se former à la commissure de ses lèvres.

Le médecin courut prendre sa trousse, mais avant même qu'il ait pu l'atteindre, le corps secoué de soubresauts insensés avait roulé sur le sol. Peter se releva aussitôt. Il hurlait, cette fois, et son faciès, sa bouche aux lèvres distordues exprimaient toute l'insurmontable terreur ancestrale de la bête. Patricia voulut le retenir. Il la repoussa brutalement, avec un grondement rauque, et tituba en direction de la fenêtre.

Jennings lui barra le passage, une seringue hypodermique à la main, et une lutte farouche les tint quelques instants au corps-à-corps. Le visage monstrueux frôlait celui du docteur, et deux mains aux veines gonflées essayaient d'atteindre la gorge de Jennings. Quand l'aiguille s'enfonça dans son bras, le forcené poussa un cri sourd. Il se rejeta en arrière, perdit l'équilibre et tomba. Il se débattit encore pour se remettre debout, son regard exorbité cherchant toujours la fenêtre, jusqu'au moment où la drogue produisit son effet. Il demeura à moitié effondré sur le plancher, bras et jambes flasques comme ceux d'un pantin à moitié vidé, cependant que l'anesthésie éteignait peu à peu la lueur égarée de ses yeux. « Sale chien... » proféra-t-il d'une voix sourde. « Sale chien qui me tue à petit feu... »

Ils le guidèrent jusqu'à son lit et rabattirent les couvertures sur lui. « Il me tue, le chien galeux... il me tue... »

— « Y croit-il vraiment ? » demanda Jennings à sa fille.

— « Enfin, papa, tu n'as qu'à le regarder... »

— « Alors, toi aussi, tu y crois ? »

— « Mais je n'en sais rien ! » Patricia secouait la tête en signe d'impuissance à comprendre. « Tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu changer petit à petit... cesser d'être ce qu'il était, tel que tu l'as connu avant, pour devenir comme tu le vois maintenant. Il n'est pas malade, papa, c'est ça qui est terrible ! Il n'a rien, absolument rien... » Un frisson la secoua. « Il n'a rien, et pourtant il est en train de mourir. »

Jennings abandonna le pouls irrégulier qu'il observait depuis un moment. « S'est-il déjà fait examiner par un médecin ? »

— « Oui. Quand il s'est mis à aller plus mal, il est allé consulter un spécialiste. Il pensait... il craignait quelque chose du côté du cerveau. Mais non... Il n'a rien. »

— « Mais pourquoi répète-t-il sans cesse qu'il est... » Jennings s'interrompit, incapable soudain de prononcer le mot.

— « Je n'en sais rien, » gémit Patricia. « Il y a des fois où il semble vraiment y croire. La plupart du temps, il tourne la chose en plaisanterie. »

— « Il doit tout de même bien s'appuyer sur quelque chose au départ, sur un fait quelconque... ? »

— « Oui, je crois... un incident au cours de son dernier voyage en Afrique. Un Zoulou qui l'aurait menacé, un indigène, un sorcier guérisseur qui lui aurait dit... » La voix de Patricia se brisa. « Oh ! mon Dieu, est-ce qu'on peut seulement croire à des choses pareilles ? Est-ce donc possible ? »

— « A mon avis, l'essentiel est de savoir si Peter croit réellement à cette histoire de maléfice. » Tout en parlant, Jennings se tournait vers l'homme prostré. « Et rien qu'à le voir... »

— « Papa je me demande si... si le docteur Howell ne pourrait pas faire quelque chose pour lui ? »

Le médecin regarda longuement sa fille avant de répondre. « Tu y crois donc, toi aussi, n'est-ce pas ? »

— « Essaie un peu de me comprendre, papa... » On sentait rôder l'épouvante dans les paroles de Patricia. « Tu ne voyais Peter que de loin en loin. Moi, c'est presque tous les jours que j'ai vu ce qui lui arrivait. Quelque chose le ronge, le tue à petit feu ! Quoi ? Je n'en sais rien. Mais je tenterai n'importe quoi pour en venir à bout. *N'importe quoi,* tu m'entends ? »

— « Comme tu voudras, » acquiesça Jennings. Il appuya une main rassurante contre les épaules de sa fille. « Va téléphoner. J'examinerai Peter en t'attendant. »

Dès qu'elle eut gagné le living-room (les fils de l'appareil branché dans la chambre pendaient au mur, arrachés) il retira les couvertures et entreprit d'ausculter le grand corps bronzé de Peter Lang. D'imperceptibles frémissements parcouraient le torse et les membres, comme si, malgré la puissance calmante de la drogue, chaque nerf de l'homme vivait encore pour souffrir.

Jennings serra les dents. Tout au fond de lui-même il comprenait l'inanité d'un examen médical. Pourtant, il répugnait encore à admettre les raisons de Patricia. Elles étaient par trop contraires à la science humaine.

Et pour tout dire, elles lui faisaient peur.

⁂

Trois quarts d'heure à peine — et Jennings constatait que le sédatif avait déjà presque entièrement cessé d'agir. Normalement, Peter aurait dû rester inconscient six ou huit heures. Or, *moins de quarante minutes* après la piqûre il se retrouvait avec eux, étendu en robe de chambre sur le canapé du living-room. « C'est ridicule, Patty, » murmurait-il. « A quoi bon faire venir ici un autre docteur ? »

— « C'est ridicule, soit ! Mais alors, que voulez-vous que nous fassions ? Nous croiser les bras et attendre que vous... ? » Elle ne put achever sa phrase.

— « Chut... » Les doigts tremblants de Lang lui caressèrent les cheveux. « Patty, ma petite Patty... tenez bon, ma chérie. J'arriverai peut-être à m'en sortir. »

— « Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne. *Vous vous en sortirez,* » insista Patricia en lui prenant la main qu'elle garda contre ses lèvres. « Nous sommes deux, Peter, et je ne pourrais pas continuer sans vous. »

— « Ne dites jamais cela ma... » Un spasme le tordit sur le canapé. « Oooh ! Dieu du ciel ! voilà que ça recommence... Non, je vais très bien... » Le sourire pénible qu'il esquissait se changea brusquement en rictus de souffrance. « Rien que... qu'un peu d'ankylose... Donc, ce docteur Howell va s'occuper de moi ? Soit. Mais comment ? »

Jennings vit Patricia se mordre les lèvres. « Mon chéri, le docteur Howell... est une femme, » répondit-elle.

« Merveilleux. » Un tremblement convulsif secoua Peter. « Tout à fait ce qu'il nous faut. Et comment s'y prend-elle ? Par passes magnétiques ? »

— « C'est une spécialiste de l'anthropologie. »

— « La science à la mode. Et que va-t-elle me faire ? M'expliquer l'origine ethnique des superstitions ? » Lang parlait très vite, sans s'arrêter, comme s'il cherchait à dresser une barrière de mots entre lui et sa souffrance.

— « Elle a passé plusieurs années en Afrique, » expliqua Patricia. « Elle... »

— « Comme moi. Un pays merveilleux, l'Afrique. Le tout est de ne pas chatouiller les griots de trop près... » Son rire s'étrangla en une plainte sourde. « Aaah ! bon Dieu ! si seulement je pouvais te tenir, sale chien de nègre ! » Ses deux mains, tendues comme des griffes, semblaient chercher la gorge d'un ennemi invisible.

— « Je vous prie de m'excuser... »

Tous trois se retournèrent d'un même mouvement. Une jeune femme de race noire les regardait en souriant, immobile sur le seuil du living-room.

« Il y avait un papier accroché à la porte, » ajouta-t-elle comme si elle voulait se faire pardonner son intrusion.

— « Très juste, c'est nous qui avions oublié ! » Jennings s'était levé, et il entendit Patricia chuchoter à l'adresse de Lang : « Je voulais vous prévenir, Peter... Je vous en prie, chéri, n'ayez pas de préjugés. »

Peter lui jeta un regard inquisiteur. « Des préjugés ? Quels préjugés ? »

Mais déjà, Jennings et sa fille se portaient au devant de la visiteuse.

— « Merci d'être venue, Lurice, » articula Patricia en appuyant sa joue contre celle de la doctoresse.

— « C'est un plaisir pour moi de vous revoir, Pat, » répondit la jeune femme. Tout en parlant, elle souriait par-dessus l'épaule de son amie à l'adresse de Jennings.

— « N'avez-vous pas eu trop d'ennuis à venir jusqu'ici ? » demanda le médecin.

— « Non, aucun. Je trouve toujours une place dans le métro. » Elle déboutonna son manteau, mais s'écarta quand il fit le geste de l'aider à l'enlever. Pat regarda la trousse qu'elle avait déposée sur le tapis, puis jeta un bref coup d'œil vers Peter.

Mais le regard de Lang ne se détourna pas de Lurice lorsque la jeune femme s'approcha de lui avec Patricia et Jennings.

— « Peter, je vous présente le docteur Howell. Nous avons fait nos études ensemble à Columbia, où elle occupe maintenant une chaire d'anthropologie. »

— « Bonsoir, Mr. Lang, » sourit la visiteuse.

— « Pas si bon que cela, » répondit Peter. Jennings, qui observait sa fille du coin de l'œil, la vit se raidir.

Mais la doctoresse ne broncha pas. Sa voix demeura la même, calme et posée. « Et quel est ce sale chien de nègre que vous voudriez tenir en ce moment ? » demanda-t-elle.

Une seconde ou deux, le visage de Lang perdit toute expression. Puis, serrant les dents contre la douleur, le jeune homme articula : « Puis-je savoir ce que signifie votre question ? »

— « Rien qu'une question. »

— « Si vous cherchez à ouvrir un amphi sur les relations raciales, laissez tomber tout de suite, » grommela-t-il. « Je ne m'en sens ni la force, ni l'envie. »

— « Peter ! »

Il leva vers Patricia un regard chargé de souffrance. « Que voulez-vous de moi ? Vous êtes déjà persuadée que je nourris des préjugés, alors... » Sa tête retomba sur l'appui du sofa et il ferma les yeux. « Oooh ! mon Dieu ! par pitié, enfoncez-moi donc un poignard dans le cœur... »

Le visage de la doctoresse perdit instantanément son expression souriante. Elle échangea un bref regard avec Jennings qui expliqua à mi-voix : « Je l'ai examiné. Il n'offre aucun symptôme — ni physique, ni cérébral. »

— « Et comment pourrait-il en présenter ? » répondit-elle. « Il ne s'agit pas d'une maladie. C'est un *ju-ju.* »

Jennings la regarda, effaré. « Vous... »

— « Ah ! nous y voilà ! » ricana Peter. Il se redressait sur son séant, et ses doigts livides labouraient les coussins du canapé. « C'est la réponse toute trouvée, n'est-ce pas ? Le ju-ju ! Le fameux ju-ju ! »

— « Vous en doutez ? » releva Lurice.

— « Je n'y crois pas. »

— « De la même façon que vous ne croyez pas à vos préjugés, sans doute ? »

— « Oh ! assez, bon Dieu ! Assez ! » Lang aspira l'air à pleins poumons avec un pénible bruit de gorge et retomba prostré parmi les coussins. « Je souffrais, il fallait que je haïsse quelque chose, quelqu'un, n'importe quoi... n'importe qui... Alors j'ai pris ce pouilleux comme... Et puis, au diable tout ça ! Croyez donc ce que vous voulez. » Sa main droite se crispa contre ses paupières. « Dieu tout-puissant, laissez-moi donc mourir... » Il écarta de nouveau les doigts, regarda Jennings. « Faites-moi une autre piqûre... »

— « Peter, votre cœur ne pourra jamais... »

— « Je me f... de mon cœur ! » Il rejetait la tête d'avant en arrière. « Rien qu'une demi-dose... la moitié seulement ! Vous ne pouvez refuser cela à un homme qui va mourir ! »

Patricia porta un poing à ses lèvres pour ne pas crier.

— « Je vous en supplie... » gémit Lang.

Le sédatif ne tarda guère à produire son effet, et le jeune homme s'abandonna sur les coussins, la figure et le cou trempés de sueur. « Merci, » souffla-t-il. Il ébaucha un sourire quand Patricia vint s'agenouiller près de lui pour lui essuyer le visage. « Vous êtes merveilleuse, mon amour... »

Ses yeux à demi fermés se tournèrent ensuite vers la doctoresse. « Je regrette... Je vous prie de m'excuser. Je vous remercie d'être venue, mais je ne crois pas au ju-ju. »

— « Dans ce cas, comment expliquez-vous qu'il agisse sur vous ? »

— « En êtes-vous si certaine vous-même ? » rétorqua Lang. « Je ne sais même pas, moi, ce qui m'arrive ! »

— « Si. Je crois au contraire que vous le savez parfaitement. » La voix de la jeune femme se faisait soudain plus âpre. « Et moi aussi je le sais, Mr. Lang. Le ju-ju constitue la manifestation de sorcellerie païenne la plus épouvantable qui soit au monde. Seuls, des siècles et des siècles de croyance populaire pouvaient lui donner cette force terrible. Et cette force existe Mr. Lang. Vous le savez. »

— « Et comment pouvez-vous vous-même le savoir, docteur Howell ? » riposta-t-il.

— « J'avais vingt-deux ans quand j'ai été passer plusieurs mois en Afrique noire pour y exercer parmi les indigènes en vue de l'obtention de mes diplômes. Pendant mon séjour là-bas, la *Ngombo* du village s'est prise de sympathie pour moi et m'a révélé presque tous ses secrets. »

— « Qu'est-ce que la ngombo ? » demanda Patricia.

— « La sorcière-guérisseuse, » expliqua Peter avec mépris.

Jennings intervint : « Je croyais qu'il s'agissait toujours d'un homme ? »

— « Non. La plupart sont des femmes. Des femmes à l'esprit péné-

trant, douées d'un grand pouvoir d'observation, et qui prennent leur rôle très au sérieux. »

— « Du charlatanisme, oui... » grommela Lang.

La doctoresse sourit. « Certes, elles ne se privent pas d'exploiter la crédulité des indigènes. Ce sont des parasites, des marchandes d'épouvante. Et pourtant... Comment expliquez-vous cette sensation de milliers d'araignées en train de grouiller sur tout votre corps ? »

Pour la première fois de la soirée, Jennings vit la peur se refléter dans les yeux de Peter Lang. « *Vous savez donc ?* » murmura le jeune homme.

— « Je n'ignore rien des souffrances que vous éprouvez, » articula posément Lurice Howell. « Durant ce même séjour en Afrique, je suis également passée par là. La *Ngombo* d'un village voisin m'avait jeté un sort pour me faire mourir à petit feu. C'est grâce à Kuringa que je dois d'être encore en vie. »

— « Dites-moi ce qui vous est arrivé, » insista Lang. Le rythme de sa respiration se faisait de plus en plus rapide, de plus en plus saccadé, et Jennings sentit l'épouvante le gagner lui-même en comprenant que la seconde injection perdait déjà tout effet sur Peter.

— « Vous dire quoi ? » répondit Lurice. « Vous parler de ces mains aux ongles acérés qui vous labourent l'intérieur du corps ? De cette sensation qui vous oblige à vous plier, à vous tasser comme une boule pour écraser le serpent dont les anneaux se déploient dans votre ventre ? »

Il la regardait sans un mot, l'air hébété.

« ...De l'impression que tout votre sang s'est changé en acide ? Que vos os sont vidés de leur moelle, et qu'au moindre geste vous allez vous effondrer ? »

Les lèvres de Peter se mirent à trembler.

« ...Ou encore, de la sensation que des rats affamés vous rongent le cerveau ? Que vos yeux vont se liquéfier et couler le long de vos joues ? Que... »

Un frisson spasmodique secoua le corps de Lang. « Assez... » supplia-t-il d'une voix sourde.

— « J'ai dit cela uniquement pour vous prouver que je sais, » continua Lurice. « Je me rappelle mes propres souffrances comme si elles dataient seulement d'hier, et non de sept ans déjà. Je peux vous sauver, Mr. Lang — il ne tient qu'à vous de m'en donner les moyens. Faites abstraction de votre scepticisme. Ne comprenez-vous pas qu'en réalité vous croyez au ju-ju ? Que sans cela, il n'aurait aucun pouvoir sur vous ? »

— « Mon chéri, je vous en prie... » intervint doucement Patricia.

Peter regarda sa fiancée, puis de nouveau Lurice Howell.

— « Nous n'avons plus beaucoup de temps, Mr. Lang. »

— « Eh bien, soit. » Il ferma les yeux. « Essayez donc. Au point où j'en suis, bon Dieu ! il ne m'arrivera rien de pire. »

— « Tout de suite, alors ! » insista Patricia.

— « Oui. » Abandonnant Peter un instant, Lurice alla prendre sa trousse qu'elle avait laissée à l'entrée du living-room.

Ce fut à ce moment que Jennings vit l'expression de son visage s'altérer — comme si un obstacle insurmontable se dressait soudain devant elle. « Voulez-vous venir une seconde, Pat ? » demanda-t-elle à Patricia.

Celle-ci se leva aussitôt pour rejoindre la doctoresse à l'écart des deux hommes. Jennings les observa un moment, puis reporta son attention sur Peter, qui recommençait à se tordre et à se cabrer parmi les coussins. *Une nouvelle crise,* songea-t-il.

— « Quoi ? »

Jennings releva la tête. Patricia, immobile, regardait Lurice Howell d'un air horrifié.

— « Je regrette, Pat. J'aurais dû vous prévenir plus tôt, mais je n'en ai pas eu la possibilité. »

La jeune fille resta quelques secondes sans répondre. « Etes-vous obligée de procéder ainsi ? » demanda-t-elle enfin.

— « Oui. C'est le seul moyen. »

Patricia tourna vers Peter un regard qui semblait à la fois chercher et appréhender une réponse. Puis, sans transition, elle fit signe qu'elle acceptait. « Entendu, » murmura-t-elle. « Mais vite. »

Sans un mot, Lurice passa dans la chambre à coucher. Et tous trois attendirent en silence, Jennings observant attentivement sa fille qui ne quittait pas des yeux la porte fermée.

Il se leva en entendant le battant s'ouvrir — et s'immobilisa aussitôt, le souffle coupé à la vue de Lurice. Nue jusqu'aux hanches, elle n'avait à présent pour tout costume qu'une sorte de pagne composé de foulards multicolores noués les uns aux autres. Ses jambes, ses pieds étaient également nus. Jennings en demeurait sidéré. La blouse et la jupe que la jeune femme portait encore dix minutes plus tôt n'auraient jamais laissé soupçonner le modelé parfait, la souple beauté harmonieuse de son corps.

Il regarda Patricia, puis Peter. Il n'y avait pas à se tromper sur l'expression des yeux de la première, mais le visage de Lang, torturé par la douleur comme un masque tragique, était moins facile à déchiffrer.

Les paroles de Lurice accusèrent d'ailleurs le malaise que la jeune femme éprouvait elle-même devant leur silence abasourdi : « Je vous demande de bien comprendre que c'est la première fois que je fais cela. »

— « Nous comprenons, » articula Jennings sans pouvoir détacher ses yeux de Lurice.

Une large tache de vermillon s'étalait sur ses joues, et ses cheveux, qu'elle avait ramassés en deux boules symétriques, étaient pris dans un diadème de plumes dont la couleur fauve faisait ressortir l'œil blanc à leur extrémité. Ses seins se gonflaient sous un amoncellement de colliers divers — dents de bêtes, peaux de serpents, verroterie et brins de laine

aux teintes vives — et un petit bouclier en cuir de bœuf était fixé à son bras gauche par une bande de fourrure qui lui serrait le biceps.

Elle s'avançait vers eux avec un air de défi timide, presque enfantin, comme si la honte qu'elle éprouvait était compensée par un juste sentiment de sa beauté physique ainsi révélée. Quand elle fut plus près du canapé, Jennings put voir que son ventre portait des tatouages en relief : des centaines de cicatrices minuscules disposées en cercles concentriques autour du nombril. La surprise devait se lire dans les yeux du praticien, car Lurice expliqua en souriant : « C'est Kuringa qui a voulu à toute force me faire cela... en échange des secrets qu'elle me révélait. Mais j'ai quand même réussi à la dissuader de me limer les dents en pointes. »

On sentait qu'elle cherchait à cacher sa confusion sous des mots, et Jennings éprouva un regain de sympathie à son égard. Puis elle ouvrit sa trousse pour la vider de son contenu.

« Les tatouages s'obtiennent en incisant la peau sous laquelle on fait pénétrer ensuite une sorte de pâte. » Tout en parlant elle alignait sur la table à thé une fiole remplie d'un liquide sirupeux et une poignée de petits osselets polis. « J'ai été obligée de préparer moi-même cette pâte, d'après les indications de Kuringa. Il fallait que j'attrape à la main un crabe de cocotier dont je devais ensuite arracher les pinces, et que je fasse de même pour la peau d'une grenouille et la mâchoire d'un singe. » Un faisceau de bâtonnets pointus, qui semblaient être des petites javelines, rejoignit les autres objets sur la table à thé. « Après quoi, Kuringa m'a ordonné de broyer tout ensemble — les pinces, la peau et la mâchoire — pour obtenir la pâte à tatouages. »

Enfin, et ce ne fut pas le moindre sujet d'étonnement pour Jennings, Lurice sortit un disque microsillon qu'elle alla poser directement sur le plateau du pick-up.

« Docteur, » demanda-t-elle alors, « voudrez-vous mettre l'appareil en marche quand je vous le dirai ? »

Il acquiesça d'un signe de tête, sans un mot, et comme elle s'accroupissait pour placer sa collection d'objets par terre, il fut manifeste qu'elle ne portait aucun vêtement sous son pagne multicolore.

Le visage de Peter avait pris une teinte cireuse. « Je ne m'en tirerai peut-être pas, » marmotta-t-il, « mais si je meurs, j'ai du moins l'impression que ce sera en beauté. »

Lurice leva une main. « A présent, je vous demande de vous asseoir en cercle autour de moi. » Elle prononçait ces mots d'une voix grave, et Jennings qui se penchait pour aider Peter à se déplacer, eut l'impression saisissante d'entendre à l'improviste quelque divinité païenne.

La crise survint alors que Peter essayait de se mettre debout. En un instant elle atteignit son paroxysme, Lang cassé en deux au pied du canapé, genoux et coudes heurtant le tapis avec un bruit sourd, tous les muscles tétanisés au point que son échine formait un arc au-dessus du sol. Sa bouche n'était plus qu'une balafre livide d'où coulait un filet de

salive, et ses yeux hagards semblaient pétrifiés au fond de leurs orbites.

— « Lurice ! » hurla Pat, éperdue.

— « Il n'y a rien à faire tant que la crise n'est pas passée, » répondit la doctoresse. Le regard qu'elle attachait sur Peter avait une expression pénible. Puis, comme les soubresauts de Lang dérangeaient sa robe de chambre, la jeune femme détourna la tête, et Jennings s'émut soudain de déceler une sorte de peur dans la crispation de son visage. Il se pencha en même temps que Pat sur le corps convulsé pour essayer de le maintenir étendu.

— « *Laissez-le,* » ordonna Lurice. « Vous n'y pourrez absolument rien. »

Patricia lui lança un regard où se mêlaient la peur et la révolte. Toutefois elle ne dit rien, mais quand les soubresauts insensés de Lang firent place à des frissons de plus en plus faibles, puis à la détente complète, elle ramena les pans de la robe de chambre sur le corps dénudé.

— « C'est le moment. En cercle, vite. » La peur cachée contre laquelle elle luttait transparaissait dans les paroles de la doctoresse. Voyant Patricia s'accroupir à côté de Peter pour lui soutenir les épaules, elle s'interposa aussitôt : « Non, pas cela. Il faut qu'il reste seul. »

— « Mais il va tomber ! »

— « Ecoutez, Pat, si vraiment vous voulez que je vous aide... »

Patricia hésita encore, son regard allant du visage ravagé de Lang au faciès tendu de Lurice. Finalement elle s'écarta de Peter et s'assit à l'écart.

— « Les jambes croisées, » insista la jeune femme. « Mr. Lang ? »

Peter répondit par un grognement.

« Tout-à-l'heure, durant la cérémonie, je vous demanderai quelque chose... en guise de paiement en nature. Il suffira d'un objet personnel de peu de valeur. »

— « Entendu... mais commencez vite, » marmotta-t-il. « Je sens que je ne vais plus tenir le coup bien longtemps. »

Lurice aspira une ample gorgée d'air. « Maintenant, plus un mot, » chuchota-t-elle. Elle s'accroupit face à Lang, la tête courbée vers le tapis, et la pièce fut soudain plongée dans un silence où, seule, vivait la respiration pénible de Peter.

Et aussi, pour Jennings, le bruit assourdi par la distance des véhicules du XXe siècle, qui roulaient six étages plus bas dans la rue. Il avait beau réfuter ses appréhensions, se répéter qu'il ne croyait pas aux maléfices, le fait n'en demeurait pas moins qu'il était là, assis à même le sol, ses jambes croisées commençant déjà à s'ankyloser. Près de lui se tenaient Peter Lang, un homme rendu à deux doigts de la mort sans le moindre symptôme pour expliquer l'inconcevable, et sa propre fille en proie à la terreur et révoltée moralement contre la chose qu'elle avait été la première cependant à suggérer. Enfin il y avait là, non plus le docteur Howell, professeur d'anthropologie à l'Université de Columbia, mais une

sorcière-guérisseuse, une ngombo aux trois-quarts nue, avec tous les attributs de la magie des premiers âges de la pensée humaine.

Un bruit sec arracha Jennings à ses réflexions. Il tourna la tête vers Lurice. Elle tenait dans sa main gauche le faisceau de baguettes qui semblaient être des petites javelines, tandis que sa main droite ramassait les osselets réunis en tas devant elle. Elle les agita dans sa paume comme des dés et les fit rouler par terre sans cesser de les regarder. Elle examina ensuite longuement la figure qu'ils formaient sur le tapis, puis les recueillit à nouveau dans sa main droite. En face d'elle, Peter était à présent secoué de frissons, et sa respiration devenait de plus en plus rauque, de plus en plus difficile aussi. Jennings se demanda ce qu'il adviendrait si une nouvelle crise le prenait. La sorcière serait-elle obligée de tout recommencer ?

La voix dure, brisant le silence, fit tressaillir le médecin.

— « Qu'est-ce qui t'amène ici, homme ? » En même temps qu'elle posait cette question, Lurice regardait Lang avec une fixité qui contenait presque de la colère. « Pourquoi viens-tu me consulter ? Serait-ce que tu n'as pas de succès auprès des femmes ? »

— « Quoi ? » exhala Peter, ahuri.

— « Est-ce quelqu'un de ta famille qui est malade ? Est-ce là la raison de ta visite ? » La voix se faisait impérieuse. Jennings comprit que Lurice avait désormais fait place à la ngombo, à la sorcière-guérisseuse interrogeant l'homme venu la consulter, et qu'elle tenait à bien montrer son mépris pour la situation inférieure du « visiteur ».

« Est-ce toi qui es malade ? » Elle cracha littéralement ce mot, et en même temps elle se redressa, rejetant son buste en arrière. Instinctivement, Jennings regarda sa fille. Patricia demeurait figée dans une immobilité de statue, le visage vide de sang, les lèvres serrées.

— « Allons, parle ! » reprit la voix de la ngombo.

— « Oui... j'ai mal ! » La poitrine de l'homme se gonflait péniblement. « Je suis malade. »

— « Alors, parle-moi de ce mal. Dis-moi comment il est entré en toi. »

Ou bien ses souffrances étaient telles que toute velléité de résistance se trouvait abolie en lui, ou bien Lang se trouvait désormais sous l'emprise envoûtante de la femme. En l'entendant parler d'une voix oppressée, les yeux pris dans le regard brillant de la ngombo, Jennings songea que les deux éléments devaient jouer ici à parts égales.

— « Une nuit, cet homme s'est introduit dans notre camp, » articula Peter. « Il voulait voler des vivres. Je l'ai chassé et il s'est mis en colère, il m'a menacé, il a crié qu'il me tuerait à petit feu. »

Hypnotisme ? On pouvait se le demander, tant les mots venaient de façon mécanique, presque monocorde. D'ailleurs la femme insista aussitôt, comme l'eût fait un magnétiseur : « Et cet homme avait un sac à la ceinture dans lequel il portait... »

— « ...dans lequel il portait une poupée, » obéit automatiquement

Peter. Sa gorge se contracta comme s'il cherchait à avaler quelque chose. « La poupée m'a parlé. »

— « Le fétiche t'a donc parlé. Que t'a-t-il dit ? »

— « Il m'a dit que je mourrais. Il m'a dit que lorsque la lune serait comme une faucille, je mourrais. »

Une nouvelle fois, Lurice jeta les osselets sur le tapis puis, d'un geste brusque, lança les javelines qu'elle avait gardées jusque-là dans la main gauche.

— « Ce n'est ni Mbwiri ni Hebiezo, » prononça-t-elle alors. « Ce n'est ni Atando, ni Fuofuo, ni Sovi. Ce n'est pas non plus Kundi ou Sogbla. Ce n'est pas un démon de la forêt qui te dévore, c'est un esprit malfaisant qui est la chose du ngombo que tu as offensé. Le ngombo a introduit cet esprit dans ta maison, et l'esprit malfaisant s'est accroché à toi pour venger l'insulte faite à son maître. Comprends-tu ? »

C'est à peine si Peter était maintenant capable de répondre. « Oui... » souffla-t-il en abaissant la tête.

— « Dis : *Oui, je comprends.* »

— « Oui... » Il frissonna. « Oui, je comprends. »

— « Paie-moi, à présent. »

Une ou deux secondes il demeura sans réagir, le regard prisonnier de celui de la ngombo, puis il baissa les yeux et se mit à fouiller fébrilement dans les poches de sa robe de chambre, où il ne trouva rien. Il haleta les épaules pliées par la souffrance. Il chercha encore une fois, comme s'il n'était pas déjà certain de l'inutilité de ses gestes — et finalement arracha la bague qu'il portait à la main gauche. Il l'a tendit à la femme. Jennings regarda en direction de sa fille. Patricia demeurait de marbre. Elle n'eut pas un bronchement en voyant Lang se séparer de la bague qu'elle lui avait donnée pour leurs fiançailles.

— « *Le disque,* » ordonna Lurice.

Jennings se leva d'un geste, titubant sur ses jambes engourdies, et alla mettre le pick-up en marche. Le temps qu'il revienne prendre sa place, et déjà un bruit scandé de tam-tam emplissait le living-room, qu'accompagnèrent presque aussitôt un chœur de voix psalmodiantes et des battements de mains au rythme lent et irrégulier. Jennings eut l'impression que tout s'estompait peu à peu dans la pièce — que seule demeurait visible la femme nue debout au centre d'un halo de lumière affaiblie.

La ngombo avait laissé par terre son bouclier en cuir de bœuf. Elle tenait à présent la petite fiole dans sa main droite. Elle la déboucha, la vida d'une seule gorgée, et l'idée effleura Jennings de savoir la nature du liquide noirâtre qu'elle venait d'absorber.

Puis elle se mit à danser.

Lentement, d'abord — ses bras et ses épaules seuls esquissant des gestes sinueux qui obéissaient à la cadence du tam-tam. Jennings la regardait toujours, avec la sensation soudaine que les battements de son propre cœur avaient ralenti pour se mettre au rythme des instruments invisibles. Il suivait le frémissement des épaules nues, le souple glisse-

ment des poignets et des mains dans la lumière tamisée, le jeu chatoyant des colliers dont il entendait le bruissement assourdi. Il perdait toute notion de l'heure, de la pièce où il se trouvait. Il était assis dans une clairière en pleine forêt équatoriale, pris corps et âme par les gestes de la ngombo qui dansait.

— « Battez des mains. »

Sans hésiter, Jennings se mit à frapper ses paumes l'une contre l'autre au rythme du tam-tam. Il jeta un bref coup d'œil vers sa fille. Elle aussi accompagnait de ses mains les tambours de la forêt. Peter seul ne bougeait toujours pas, les yeux fixés droit devant lui. Ses dents grinçaient. L'espace d'une seconde Jennings redevint le médecin inquiet de l'état de son malade, puis il fut repris par l'envoûtement de la danse.

Le rythme du tam-tam s'accélérait, le bruit devenait de plus en plus fort, et Lurice se mit à glisser lentement à l'intérieur du cercle. Mais quelle que fût sa position, elle ne quittait plus Peter du regard, et Jennings comprit que sa pantomime s'adressait uniquement à lui : elle suggérait le désir, l'appel, la promesse de l'enlacement, comme si le mouvement ondulant des bras et des épaules de la ngombo cherchait à attirer l'homme à ses côtés.

Tout-à-coup elle se pencha vers lui, le corps secoué d'un mouvement frénétique qui abandonnait toute retenue, balançant ses seins sous les colliers entrelacés, et son visage crispé frôla presque celui de Lang. Jennings eut un haut-le-cœur en voyant les doigts recourbés comme des griffes s'approcher des joues de l'homme. Puis la ngombo se redressa pour faire une brusque volte-face, les dents découvertes en un rictus où s'exprimait tout le fanatisme des êtres primitifs. L'instant d'après elle pivotait de nouveau sur elle-même et se retrouvait face à son « visiteur ».

Elle se pencha encore vers lui, et cette fois elle se mit à avancer et à reculer devant Peter, cependant que ses lèvres tordues laissaient filtrer un grondement sourd. Jennings, qui lorgnait Patricia du coin de l'œil, vit ses lèvres remuer, comme si elle proférait un cri inaudible. L'expression de son visage, en cet instant, était effrayante.

La ngombo avait empoigné ses seins à pleines mains, les faisant saillir entre ses colliers, et leurs pointes gonflées vinrent effleurer Peter. Le regard de l'homme immobile était maintenant fixé sur la femme, et tout son corps tremblait. Soudain, la danseuse émit un nouveau grognement puis, reculant d'un pas, laissa retomber ses mains jusqu'à ses hanches. Jennings se raidit en voyant alors les doigts se refermer sur le pagne multicolore. L'instant d'après, les foulards glissaient à terre et la ngombo se rapprochait de Lang. Et Jennings sut enfin la nature du liquide qu'elle avait bu.

— « Non ! » La voix rauque, chargée de haine, le fit se retourner d'un bloc.

— « Patty, je t'en prie... » chuchota-t-il.

Un instant leurs regards s'affrontèrent, puis un frisson secoua Patricia. Elle retomba assise, et l'attention de Jennings se reporta vers Lurice.

A présent elle était agenouillée en face de Peter. Ses épaules, son buste se balançaient d'avant en arrière tandis que ses mains grandes ouvertes montaient et descendaient le long de ses cuisses. Ses lèvres béantes cherchaient l'air avec un sifflement saccadé. Ses joues, ses épaules, son dos ruisselaient de sueur...

« Non... » se révolta Jennings. Le mot lui venait d'instinct, issu d'une terreur nouvelle qui naissait en lui. Non. Il voyait les mains de la femme remonter jusqu'à sa poitrine, étreindre les seins gonflés... Le tam-tam... le rythme affolant qui emplissait ses oreilles, son cœur qui battait, battait...

Non !

Lançant tout à coup les mains vers Peter, Lurice avait agrippé son corps. Jennings entendit hoqueter Patricia, mais ne fit qu'entrevoir son visage horrifié avant de retomber lui-même sous l'envoûtement du spectacle. Submergé par le rythme frénétique du tam-tam, la résonance aiguë des voix psalmodiantes, l'accompagnement des mains invisibles, il sentait son cerveau sombrer, ses pensées lui échapper. Les murs du living-room s'ouvraient, basculaient et ce fut dans cet état semi-onirique qu'il vit les ongles de la ngombo frôler Peter. Une expression de cauchemar défigurait le visage de Lang à mesure que le tourment — un tourment où le désir charnel avait autant de place que la souffrance physique — resserrait son étau. Lurice se rapprochait toujours davantage de lui. Son buste ruisselant n'était plus qu'à quelques centimètres à peine de celui de l'homme...

« Donne-*le*-moi. » Les mots frappèrent Jennings par l'avidité bestiale qu'ils exprimaient. « Donne-*le*-moi. »

— « Non ! Ecartez-vous de lui ! » Le cri poussé par Patricia brisa la torpeur de Jennings. Il vit sa fille bondir vers la ngombo à l'instant même où celle-ci se collait contre le corps de Peter.

Il comprit plus ou moins consciemment qu'il devait intervenir. S'élançant à son tour, il empoigna Patricia, l'obligea à reculer. Elle se débattait comme une forcenée pour lui faire lâcher prise, tout son corps secoué par un paroxysme de fureur.

— « Ecartez-vous de lui ! » hurla-t-elle. « Enlevez vos mains de lui ! »

— « Patricia ! » trancha Jennings.

— « Laisse-moi ! »

Le cri d'angoisse de la ngombo les paralysa soudain. Cloués au sol, ils la virent s'arracher au contact de l'homme, se rejeter en arrière, s'effondrer sur le tapis, les jambes nouées, le visage caché sous ses bras repliés. Une vague d'horreur souleva Jennings dont le regard se porta aussitôt vers Peter. Toute trace de souffrance avait disparu des traits du jeune homme. Seule y subsistait une expression de lassitude hébétée.

— « Que... qu'est-ce qu'il y a ? » bégaya Patricia.

— « *Elle lui a pris la chose qui le tuait,* » répondit Jennings. La peur faisait vibrer sa voix.

— « Mon Dieu, Lurice... »

...Cette sensation qui vous oblige à vous tasser comme une boule pour écraser le serpent dont les anneaux se déploient dans votre ventre... Ces mots prononcés naguère par la jeune femme hantaient Jennings. Il voyait les muscles tressauter, se tordre sous la peau de Lurice Howell. A l'autre bout de la pièce le pick-up s'arrêta, et dans le silence qui régnait soudain, le médecin put entendre la petite plainte aiguë sortant de la gorge contractée. *La sensation que votre sang s'est changé en acide, que vos os se sont vidés de leur mœlle, qu'au moindre geste vous allez...* Là à ses pieds, la ngombo passait par les tortures qui avaient été celles de Peter Lang. *Que des rats affamés vous rongent le cerveau, que vos yeux vont se liquéfier, couler le long de vos joues...* Les jambes de Lurice lancèrent une ruade frénétique. Ses reins s'infléchirent, son corps tout entier s'arc-bouta sur les talons et les épaules, se souleva du tapis. Un halètement de souffrance gonflait son ventre par saccades, faisait tressauter les seins durcis...

— « *Peter !* »

C'était Patricia. Lang se traînait à genoux vers le corps arc-bouté de Lurice Howell. Ses yeux brillaient et une expression indicible, inhumaine, déformait ses traits jusque-là hébétés. Jennings le rejoignit, mais il ne sembla pas s'apercevoir qu'on le saisissait à bras-le-corps.

— « Peter, voyons ! »

Il voulut écarter Jennings qui resserra son étreinte.

« Pour l'amour de Dieu, mon garçon, reprenez-vous ! *Reprenez-vous !* »

Les paupières de Peter battirent, et il arrêta sur le père de Patricia le regard vide d'un homme mal réveillé. Jennings le lâcha pour s'occuper de Lurice.

Elle gisait immobile sur le dos, ses yeux grands ouverts regardant fixement le plafond. Il se pencha sur elle, appuya un doigt sous son sein gauche — et ce fut à peine s'il sentit le cœur battre. Il observa encore une fois ses yeux. Ils demeuraient fixes, avec l'aspect vitreux de la mort. Tout à coup les paupières se fermèrent, et un long frémissement secoua le corps de la jeune femme. Jennings regardait toujours, atterré, incapable du moindre geste. Son cerveau, sa raison se rebellait. C'était impossible. Il était impensable qu'elle fût...

— « Lurice ! » s'écria-t-il.

Elle rouvrit les yeux, et cette fois son regard se posa sur lui. Plusieurs secondes s'écoulèrent, puis ses lèvres remuèrent à leur tour pour esquisser un sourire. Très bas, elle murmura :

— « C'est fini. »

⁂

L'auto descendait lentement la Septième Avenue. Lurice était à côté de Jennings, dans un état d'épuisement qui la laissait effondrée sur les coussins. Une Patricia pleine de remords, honteuse d'elle-même, lui

avait fait prendre un bain chaud avant de l'aider à se rhabiller, après quoi Jennings l'avait emmenée dans sa voiture. A l'instant où ils quittaient l'appartement Peter avait essayé de la remercier, mais impuissant à trouver les paroles qu'il voulait, il s'était contenté de lui baiser la main sans mot dire.

Jennings tourna légèrement la tête de côté. « En toute franchise, » dit-il, « si je n'avais pas vu, de mes yeux vu, ce qui s'est passé tout à l'heure, je refuserais d'y croire un seul instant. Et même à présent, je doute encore de moi. »

— « Il n'est pas facile d'admettre ce genre de choses. »

— « Aviez-vous prévenu Patricia de ce qui allait se passer ? »

— « Je ne pouvais pas tout lui dire. J'ai essayé de la préparer à recevoir le choc, mais j'étais naturellement obligée d'omettre certains détails, sans quoi elle aurait peut-être refusé mon aide... et son fiancé serait mort. »

— « La fiole contenait un aphrodisiaque, n'est-ce pas ?

— « Oui. Il fallait que je perde tout contrôle de moi-même. Autrement, les inhibitions personnelles m'auraient empêché d'aller jusqu'ou il était nécessaire. »

— « Et comment expliquez-vous ce qui s'est passé juste avant la fin de... »

— « Le désir apparent de Mr. Lang à mon égard ? Un simple dérangement momentané. Je venais de lui arracher son mal, d'un seul coup, et il y eut alors un très court intervalle où il s'est trouvé sans volition consciente — ou si vous préférez, sans aucune des contraintes de l'être civilisé. Ce n'était pas l'homme qui me désirait, mais l'animal laissé à son seul instinct. »

Quelques minutes plus tard, Jennings stoppait devant l'immeuble où la doctoresse avait son appartement.

— « Je crois, » dit-il, « que nous sommes maintenant deux à mesurer l'importance du mal dont vous avez triomphé ce soir en nous en montrant la réalité. »

— « Je l'espère. Pas pour moi en particulier, mais... » Lurice eut un petit sourire et récita : *« Ce n'est pas pour moi que je prie, mais pour cette race qui est mienne...* Vous connaissez ce poème ? »

— « Je ne crois pas. »

Elle lui dit toute la strophe puis, comme il faisait mine de descendre de la voiture, elle l'en empêcha. « Ne vous donnez pas cette peine. Je me sens maintenant tout à fait d'aplomb. » Elle prit pied sur le trottoir et ils restèrent un moment à se regarder sans rien dire. Enfin, Jennings tendit la main pour étreindre celle de la jeune femme.

— « Bonne nuit, ma chère enfant, » murmura-t-il.

Elle lui rendit son sourire. « Bonne nuit, docteur. »

Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut franchi la porte de l'immeuble, après quoi il vira en épingle à cheveux et démarra aussitôt. Tout

en roulant dans la nuit vers la Septième Avenue, il se répétait à mi-voix le poème que Lurice Howell venait de lui réciter :

Ce n'est pas pour moi que je prie,
Mais pour cette race qui est mienne
Et qui du fond de ce pays de l'ombre
Tend les mains, avide,
Vers le pain et le vin. (1)

Les doigts de Jennings étreignirent plus fortement le volant.

— « Mais reprends-toi donc, bon sang... » mâchonna-t-il. « Reprends-toi ! »

(*Traduit par René Lathière.*)

(1) Vers extraits d'un poème de Countee Cullen : « *Pagan prayer* » (Harper, éditeur).

Le vagabond des étoiles

par MICHEL EHRWEIN

Suédois, malgré les consonances anglo-saxonnes de son nom, Harry Martinson naquit en 1904. Au départ, l'univers était contre lui. Son père, qui était marin, mourut peu après sa naissance. Sa mère ne tarda pas à s'embarquer pour l'Amérique sur un bateau d'émigrants, sans plus se soucier de son rejeton : il avait alors cinq ans. La suite de son enfance s'écoula, sans tendresse et quasi-misérable, dans une ferme où ce qui tenait lieu à l'époque d'Assistance Publique l'avait placé : la vie y était rude pour lui, et les travaux des champs ou les soins du bétail ne permettaient pas à l'orphelin d'être très assidu à l'école... Eût-il été un esprit ordinaire, que toute son existence eût été celle d'un valet presque illettré. Mais le petit Martinson n'était pas un esprit ordinaire ; de son père à peine entrevu, il avait hérité un peu de sel dans son sang, et à quinze ans il s'enfuit. Vers la mer.

Il fut mousse sur un cargo, matelot, chauffeur à fond de soute, et parcourut ainsi presque toutes les mers du monde. Quand il en avait assez de la poussière de charbon (du charbon de Durham, « ces diamants inachevés », auquel il a consacré un poème, ou de « ce maudit poussier d'Alger »), il débarquait. Ainsi, entre le Golfe de Botnie et le Détroit de Magellan, il découvrit l'Islande, l'Inde et Yokohama, fut docker, frotta des parquets au Brésil, parcourut les prairies sans fin de l'Amérique du Sud et ramassa des épaves au long des plages perdues. Entre-temps, il trouvait moyen de remonter le Congo.

L'équipée dut bientôt prendre fin. Elle n'avait duré que dix ans. Malade, usé par une vie trop riche et des climats trop éloignés de ceux de son enfance, Martinson regagna Stockholm. La carrière littéraire de ce diable d'homme allait commencer, qui en vingt ans le mènerait aux sommets.

Là encore, les débuts furent difficiles. Son premier recueil de vers à attirer l'attention, « *Nomad* », en 1931, après quelques tentatives que la critique mit en pièces, choqua par son style ébouriffant farci de cinq ou six argots et de quelques dialectes écumés de par le monde. Autobiographique comme une grande partie de l'œuvre de son auteur, il dépeint son enfance et ses courses en mer, à grand renfort d'images percutantes mêlées à un symbolisme délicat où Martinson fait preuve d'une immense tendresse, cette tendresse qui lui a tant manqué, pour les choses et pour le monde. Suivent bientôt, à un an d'intervalle, deux volumes en prose : « *Voyages sans but* » et « *Cap Farvel* ». Ici, succès, qui reflue du public vers les professionnels de la littérature. Paul Morand écrit plus tard, dans sa préface à la traduction française de « *Voyages sans but* » : « Le lyrisme, l'humour (ce trait original du romantisme d'aujourd'hui), l'expérience des mondes les plus lointains, la fraternité whitmanesque qui fait des vagabonds du globe une grande société secrète, le nomadisme irréductible, le sens très viking de l'exploration, tout assure son succès chez un peuple nordique aussi aventureux que traditionnel. » Le vagabond, le nomade, ces personnages que Martinson connaît si bien...

Un autre ouvrage en vers vient, « *Natur* », en 1934 : son titre est tout un programme. Puis deux romans, « *Nässlorna blomma* » et « *Vägen*

ut », autobiographiques : c'est son âme que Martinson offre à ses lecteurs. Le rythme se ralentit et il faut attendre la fin de la guerre pour lire son prochain ouvrage, « *Passad* » (1945), recueil de vers. En 1948, paraît « *Le chemin de Klockrike* » (traduit en français). Autobiographique en son essence, toujours : le personnage central en est Bolle le vagabond, que nous suivons dans ses randonnées à travers la Suède qui le ramènent toujours sur le chemin de ce Klockrike qui est à la fois une réalité et un symbole : la prison où les gendarmes amènent, marchant entre leurs deux chevaux, les vagabonds, et la perte de la sainte liberté, l'obligation de se plier à des lois, d'avoir un travail régulier, avec sa contrepartie qui n'en est pas une, des repas réguliers, un toit en toute saison entre le ciel et vous. La fraternité des errants volontaires (ou menés par le destin ?) y est exaltée, devient mystique : la dernière partie de l'ouvrage, qui en comprend quatre, contant la vie d'un groupe étrange qui tâte un temps de la vie en commun, n'est-elle pas titrée « la secte » ?

L'année suivante voit la consécration de cet étrange talent. L'Académie Suédoise des Lettres appelle à elle le soutier, le clochard. Depuis, siégeant en cette docte assemblée, il contribue à décerner les Prix Nobel. Son portrait a paru dans le n° 554 de « *Paris-Match* » (« Voici, photographié pour la première fois pendant sa réunion, ce jury célèbre ») : on y voit un élégant gentleman en complet foncé et pochette blanche, dont la chevelure sombre tranche sur les cheveux blancs et les calvities qui l'entourent, et qui paraît bien être le benjamin de l'assemblée. Mais à ce Martinson-là, de corvée de Nobel, je préfère et lui-même préfère aussi sans doute celui que nous fait voir la photo de Hans Malmberg reproduite dans « *La littérature suédoise de* 1956 *à* 1960 », les traits lourds, le visage large (un peu lapon ?), vêtu d'un veston de velours à côtes et accoudé près d'un modèle de caravelle aux voiles carguées, attendant de partir vers quel « voyage sans but » ?



On pourrait croire qu'ainsi dûment étiqueté « auteur sérieux » (l'Université de Gothenburg en a fait un « docteur honoraire » en philosophie), Martinson se soit rangé et conformé à son nouveau personnage ; à défaut, qu'il ait continué à œuvrer dans le domaine qui l'avait amené à la célébrité... Erreur ! Sa première œuvre marquante depuis son élection, parmi quelques volumes d'essais sur la littérature, l'art et la politique, est un nouveau recueil de vers, « *Cikada* », en 1953 : il y aborde (pas pour la première fois, nous le verrons, mais, *ici, ouvertement*) la science-fiction, d'une façon éclatante. La « *Chanson de Doris et Mima* », qu'il contient, est un véritable — et long — poème de S.F. d'une originalité et d'une langue telles qu'il passe pour défier les traducteurs.

En 1956, récidive dans le genre, et c'est « *Aniara* », qui reprend en l'élargissant, l'étoffant, le nourrissant d'une sève nouvelle, le thème de la « *Chanson* ». Consécration supplémentaire, s'il en était besoin, un opéra en a été tiré par le compositeur Karl-Birger Blomdahl, qui fut présenté en 1959 au Festival d'Edimbourg, et dont j'ai déjà rendu compte ici (voir « *Fiction* », n° 72). C'est à coup sûr le premier opéra construit sur un livret 100 % science-fiction et, de l'accueil chaleureux quoique parfois un peu perplexe qu'il a reçu, il est agréable de penser que des bribes rejaillissent sur le genre tout entier.

C'est une œuvre *noire,* et désespérée, plus qu'aucun auteur de S.F. n'aurait osé. Le sujet est le plus classique qui soit, étant la convergence de deux thèmes usés jusqu'à la corde,

à savoir les suites d'une guerre atomique sur la Terre, « seul globe où la Vie a reçu un pays où coule le lait et le miel », et l'existence d'une importante communauté à bord d'un astronef. Alors que la conquête de l'espace est chose faite, la guerre a éclaté, des bombes à hydrogène ont été lancées. Pour assurer la survie de l'humanité, des peuples entiers ont été évacués sur Mars et sur Vénus, déserts inhospitaliers parmi tous les déserts. « *Aniara* » est un des astronefs chargés du transport. Mais, au cours du voyage, il vient à croiser une pluie de météorites qui le dévient de sa route. Dès lors, pour les 8.000 passagers à son bord, tout espoir est perdu de toucher Mars comme de regagner la Terre : le vaisseau est condamner à errer éternellement dans l'espace. L'agonie de ceux qu'il porte durera vingt ans. Car — et c'est là la principale originalité de ce « voyage sans escale » et aussi sa plus grande noirceur — une seconde génération ne naîtra pas d'eux, puis une autre et une autre tandis que le voyage se poursuivra ; pendant vingt ans, ils se heurteront, se dresseront les uns contre les autres, se déchireront. Il y aura les différentes façons de penser et de vivre qui étaient les leurs sur la Terre et qu'ils auront emportées avec eux. Il y aura la dictature de fer exercée par le commandant de bord, et des révoltes. Il y aura, plus meurtrière que tout le reste, le désespoir. Car ils n'ont pas quitté la Terre déterminés à vivre dans l'espace et à y attendre paisiblement le terme de leur existence après avoir mis des enfants au monde, dont les lointains descendants verront seuls le terme du voyage ; condamnés à mourir s'ils restaient sur la Terre, ils ont été choisis, embarqués sur ordre, souvent séparés d'êtres chers, pour refaire leur vie sur un autre sol, et celui-ci se dérobe sous leurs pieds... Ces vingt années écoulées, il ne restera de *vivant* à bord que « Mima » ; Mima, la machine plus que vanvogtienne qui mène le vaisseau et ne peut cependant rien pour le remettre dans le droit chemin ; Mima qui scrute les replis du passé et les ténèbres de l'avenir, et le présent à des distances infinies ; Mima, qu'avaient divinisée les vivants en sursis de mort et autour de qui les sectes s'affrontaient ; Mima, que représentait au théâtre un sablier géant, vide de sable...

Mais l'art, le grand art du poète au milieu de ce drame, est de savoir nous faire sortir de temps en temps hors de la coque de la fusée par le pouvoir de la magie des mots. De nous inspirer la terreur de l'Espace — à tel point que nous croyons en sentir le froid s'infiltrer en nous — la *Terreur,* au sens religieux du terme. De faire de la Mort autre chose, *plus* qu'un sujet de crainte, une réalité qu'on côtoie et qui cesse de faire peur, presque un personnage familier. De faire réfléchir, enfin, l'homme : le jardin merveilleux où il vit sera-t-il détruit de ses mains ? Posera-t-il lui-même sur son front la couronne de « roi de la cendre », ou bien un sursaut de raison arrêtera-t-il sa main ? Peut-être, après tout, Martinson n'a-t-il entrepris ce gigantesque détour dans le temps et dans l'espace que pour mieux nous faire goûter, sentir, toucher, combien est doux ce qui nous est donné ici-bas et que nous risquons de perdre par notre faute ; le vieil amoureux de la planète Terre, après en avoir fait le tour, s'en est allé jeter un coup d'œil par-dessus le mur du voisin, et il nous rappelle qu'on n'est nulle part aussi bien que chez soi.

***

Ainsi, voilà l'académicien devenu auteur de science-fiction. A l'opposé d'autres qui, une fois bien calés dans leur fauteuil, renient trop vite un genre dans lequel parfois ils se révélèrent excellents. Mais le curieux s'é-

tonne d'une vocation si soudaine, et il fouille dans l'œuvre passée de l'auteur, et il trouve. Entre des poèmes qui se nomment « *Sur le Congo* », « *Nuit d'été dans le golfe de Botnie* » ou « *Filles de ferme* » (« O les filles de ferme de mon enfance ! »), il en est un, très court, intitulé « *Après* » :

Après la bataille d'Heligoland
et après la bataille d'Utschima
la mer dissolvait les cadavres-
[épaves.
Les préparait avec ses acides secrets.
Laissait les albatros leur manger
[les yeux.
Et les reconduisait avec des sels
dissolvants[
lentement vers la mer
vers les eaux mères cambriennees
vers une tentative nouvelle. (1)

Avec ces « eaux mères cambriennes », cette « tentative nouvelle » suggérant l'éternel recommencement des ères, l'auteur amène déjà son lecteur à s'aventurer sur la pointe des pieds dans le domaine secret de la science-fiction. Dans « *Le chemin de Klockrike* » (p. 81), on trouve peut-être le point de départ, l'étincelle incendiaire de la nouvelle inspiration de Martinson. Il écrit assez bizarrement d'un infirme : « Il ressemblait alors à un Martien. Comme les Martiens sont représentés dans les illustrés aux pages sales et couvertes de traces de doigts, et aux coins cornés. » Est-ce dans les illustrés, dans les *pulp magazines,* que l'académicien a trouvé son inspiration, peut-être du temps qu'il était matelot, sur le coin d'une table de bistrot ou bien en mer sous le fanal qui éclaire les longs quarts, et cette inspiration a-t-elle mûri durant des années jusqu'à ce qu'Hiroshima fasse éclater la coque et apparaître le fruit ?

Le dernier chapitre du même ouvrage est également significatif, à plus d'un titre. Bolle est mort, et le roman jusqu'ici réaliste vire en ses ultimes pages au fantastique. Dans la barque de Caron qui l'emmène sur un fleuve de ténèbres, pour se distraire, il joue avec ce dernier son *obole*, des milliers de fois. Et cette étrange navigation nous vaut ces lignes (p. 326), que l'on croirait enfantés par la plume d'un Lovecraft pour dépeindre quelque « Recherche de Kadath » : « Le fleuve de la mort était d'une largeur immense, plus grand qu'aucun fleuve terrestre. Mais leur course était hors du temps et donc jamais ennuyeuse... Ils savaient seulement qu'ils continuaient à naviguer, et que le temps s'écoulait ailleurs, là où ils n'étaient pas ! » Plus loin, Caron parle de la vie d'après la mort (p. 427) : « Les hommes des différents mondes ne savent rien les uns des autres. Les distances sont trop grandes pour les vivants, mais non pour les morts. Et il est bon que les différents mondes ne sachent rien les uns des autres !

» Il en est de même des différentes vies des hommes. Elles sont séparées les unes des autres par les charitables espaces de l'oubli total.

» Sandeman, que tu as souvent rencontré quand tu parcourais les routes, vit à présent sur une autre planète, l'heureuse planète Navajata, satellite d'un soleil que les habitants de Navajata nomment Visili ; ce soleil évolue dans un univers, six mille années-lumière plus proche de l'axe de la Voie Lactée que le soleil sous lequel tu vivais et sous lequel je suppose que tu vas revivre jusqu'au moment où tu seras transporté sur la planète Navajata ou sur une des autres planètes du paradis. Ce Sandeman, toute sa vie, tendit vers l'inouï qui chaque jour le secouait et le transperçait de sa lumière. C'est pour cela qu'après sa vie sur la Terre il fut transporté sur la planète Navajata. »

Quelqu'un a-t-il jamais, parmi les auteurs chevronnés de S.F., touché avec autant de bonheur en aussi peu de phrases au thème de la renaissan-

(1) Extrait de : « *La poésie suédoise contemporaine* » (voir bibliographie).

ce sur un autre monde ? Enfin un poète vint...

Caron ne se trompait pas, et il nous est donné de voir Bolle *renaître* sur la Terre, mais dans une famille d'Indiens au cœur de la forêt brésilienne... « C'était le paradis, » déclare la dernière phrase du livre. Aussi, quels étranges et passionnants prolongements on entrevoit alors ! Et quel repos enfin pour le vagabond, quelle vie selon son cœur et celui de l'auteur semble s'ouvrir à lui !

Depuis « *Aniara* », Martinson n'a rien publié, et ce silence peut nous paraître prometteur. Qui sait ce qui sortira, quelle œuvre incube présentement ? Quel papillon tisse ses ailes à l'abri du cocon académique ? Bientôt peut-être, l'auteur nous conviera à un nouveau voyage parmi les soleils, ceux-là qui, dans « *Aniara* »,

« *avec un bruit de tonnerre sur des*
[*bûchers de rayons*
se vautrent dans le trou de l'éter-
[*nité.* »

Ou bien il viendra nous rappeler ceci :

« Dans le grand univers, la majeure partie de l'espace est vide, dit Caron. Les milliers de soleils, si grands soient-ils, peuvent être assimilés à des étincelles sans défense dans l'eau qui les éteint, si l'on compare leur force réchauffante à la puissance réfrigérante des vides infinis.

» Alors, tu comprends peut-être que le vide n'est pas seulement ce qui éteint. Car si les espaces du vide n'avaient pour mission que de séparer les soleils par des distances infinies et d'engloutir ensuite leur chaleur et leur lumière, l'univers ressemblerait depuis longtemps à des essaims clairsemés d'étincelles plongées dans une eau extinctrice. Et l'univers serait éteint depuis longtemps. »

OUVRAGES
D'HARRY MARTINSON
TRADUITS EN FRANÇAIS

— *Voyages sans but* (Resor utan mal), Stock, Collection Scandinave, 1938.

— *Le chemin de Klockrike* (Vâgen till Klockrike), id., 1951.

— Plusieurs poèmes figurent en outre dans le livre de Jean-Clarence Lambert, *La poésie suédoise contemporaine,* Georges Fall éditeur, 1956.

Ici, on désintègre !

par JACQUES BERGIER, DEMÈTRE IOAKIMIDIS, PATRICK SCHUPP, ROLAND STRAGLIATI et PIERRE STRINATI

LE LIVRE DU MOIS

L'ART ET LA LITTERATURE FANTASTIQUES, par **Louis Vax** (Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? »)

Brosser un panorama conjoint de l'art et de la littérature fantastiques n'est point aisé ; et il ne paraît guère que beaucoup s'y soient essayés. Mais vouloir, de surcroît, le faire tenir dans le cadre restreint (128 pages) de la collection *« Que sais-je ? »* pouvait sembler, a priori, utopique. C'est pourtant là ce qu'a tenté et réussi, à peu de chose près, M. Louis Vax, attaché au Centre National de la Recherche Scientifique.

Son livre s'ouvre sur un chapitre consacré au fantastique en tant que tel, à son essence même. Au fantastique dont il s'emploie à délimiter le domaine, faute de le pouvoir mieux définir : « Les éditeurs du « *Checklist of fantastic literature* » eux-mêmes, » écrit-il, « y ont renoncé. » Et, un peu plus loin, il note que « le fantastique se nourrit des conflits du réel et de l'impossible. »

Partant de là, M. Vax passe pertinemment en revue, — et en les considérant sous le seul angle de leurs rapports intimes ou de leur parenté factice avec le fantastique, — les superstitions populaires, l'horrible, l'humour, l'occultisme, la psychiatrie, la métapsychique... Suit une étude concise, constamment ingénieuse, de quelques-uns des thèmes fantastiques les plus répandus : la lycanthropie, la dilatation et la contraction de l'espace et du temps, les troubles de la personnalité, le vampirisme... Et l'on s'étonne, à ce propos, de ne point voir citer « *Carmilla* », cet indiscutable classique du genre. Il n'en sera, au reste, pas davantage question dans les trente-cinq lignes consacrées spécialement à Le Fanu !

Le second chapitre concerne l'art fantastique ou, mieux, ses représentations plastiques. Il y est parlé excellement des monstres de Jérôme Bosch et de ceux, géants, insolites et sculptés, de l'énigmatique « bois sacré » de Bomarzo, cher à Mandiargues. A Mandiargues dont le monde onirique et morbide est ici assez heureusement rapproché de l'« univers pictural inquiétant et précis » de Léonor Fini. Viennent ensuite Brueghel le Vieux ; l'astucieux Arcimboldo ; « Monsù » Desiderio et son goût du désastre ; l'immense Goya ; Odilon Redon ; James Ensor ; Gustave Moreau, de qui l'on commence seulement à réévaluer les somptueux, les voluptueux maléfices ; d'autres encore... Mais deux noms manquent qui se situent chronologiquement entre Desiderio et Goya ; ceux de Magnasco (1667-1749) et de Piranèse (1720-1778). Deux noms qui ne se peuvent séparer de l'art fantastique : tant pour les toiles surprenantes du premier — où naissent, d'une lumière figée, quasi monochrome, des scènes macabres ou galantes et, surtout, un hallucinant grouillement de moines hallucinés, — que pour les magistrales gravures du second — ces angoissantes « *Prisons* » à l'architecture « rêvée », colossale, démentielle et logique.

La fin du chapitre traite brièvement du cinéma : si l'on y relève

l'absence du « *Nosfératu* » de Murnau, dont quarante ans n'ont pas émoussé les sortilèges, on y voit en revanche, et sur la foi d'un tiers, « *Barrage contre le Pacifique* » rangé parmi les films fantastiques !...

Le troisième chapitre, le plus important, a trait à la littérature. A cette littérature irrationnelle dont le rationaliste M. Vax nous rappelle qu'elle « est fille de l'incroyance ».

Les Allemands, nombreux, et de rares « légionnaires étrangers » d'expression germanique se présentent d'abord, en éclaireurs mais en bon ordre, aux frontières incertaines de l'irréel et du réel : des féeries « paysagistes » de Tieck, de la mandragore et du golem d'Arnim, on passe à Hoffmann, à ses enchantements équivoques, cocasses, passionnés, petits-bourgeois. Bientôt l'on rejoint Storm, le mélancolique amateur des crépuscules et des polders. Chemin faisant, on aura croisé quantité de conteurs aux mérites inégaux, pour rencontrer enfin Ewers et Meyrink. Mais non point Leo Perutz, le grand Autrichien, dont on connaît à peine en France une méchante traduction du « *Marquis de Bolibar* » — au demeurant épuisée, — alors qu'il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages qui le classent aujourd'hui au tout premier plan des auteurs fantastiques vivants (1).

Puis les Anglo-Américains — le gros des troupes — débouchent en une impressionnante cohorte : Horace Walpole et son poussiéreux attirail de « ficelles » gothiques, Walpole, le grand ancêtre, ouvre la marche ; H.P. Lovecraft la ferme. Et M. Vax en profite pour analyser l'art et les obsessions de l'oppressant Américain, avec cette même objectivité, cette pénétration dont il vient d'user envers Poe, Dickens, Kipling, Henry James, Stevenson, Algernon Blackwood, M.R. James... Qu'il ait négligé Hawthorne et son puritanisme engoncé, parfait ! Mais pourquoi ignorer le moderne John Collier et le vieux Maturin, de qui le « *Melmoth* » eut sur Balzac l'influence que l'on sait (cf. « *Le centenaire* » et « *Melmoth réconcilié* ») ?

Les Français et leurs alliés francophones — les troupes de couverture — approchent à leur tour, un peu à la débandade : Cazotte, Nodier, Balzac, Nerval, Mérimée, Maupassant, Villiers de l'Isle-Adam, Marcel Brion et, même, Robbe-Grillet qui a dû se tromper de régiment !... Jean Ray aussi que M. Vax, le connaissant mal, ne situe pas à son vrai rang, l'un des premiers ; et Lautréamont pour lequel il se montre profondément injuste. Pourtant un curieux oubli nous choque bien davantage : Maurice Renard et Jean-Louis Bouquet ne paraissent à aucun moment. Cela est proprement inadmissible. Pour Bouquet, surtout, dont « *Le visage de feu* » et « *Aux portes des ténèbres* » (1) surclassent indéniablement nombre de récits fantastiques contemporains. Souhaitons-leur, à tous deux, de retrouver la place qui leur revient de droit, lors d'une prochaine édition.

Et voici venir l'arrière-garde, les francs-tireurs. Ils ne sont pas négligeables ; ils ont noms : Gogol, Potocki, Alexis Tolstoï, J.L. Borges, Julio Cortazar... C'est la fin...

La fin de ce petit livre passionnant et éminemment intelligent (malgré ses quelques carences), tout au long duquel s'esquisse pour la première fois, et comme en filigrane, une authentique philosophie du fantastique. De ce fantastique dont M. Vax, ayant examiné les rapports avec la science-fiction et envisagé l'avenir,

(1) Nous espérons bien, quelque jour, lui consacrer ici-même une étude particulière.

(1) Le premier de ces ouvrages est actuellement épuisé ; le second se trouve chez Denoël, dans la collection « Présence du Futur ».

écrit : « Il est possible que nous connaissions une période de régression ou du moins de transformation. Il en est des œuvres fantastiques comme de toutes les productions artistiques : elles doivent se renouveler ou périr. » On ne saurait mieux dire.

ROLAND STRAGLIATI.

SCIENCE-FICTION

LES VOILIERS DU SOLEIL, par **Gilles d'Argyre** (Fleuve Noir).

Les voiliers dont il est question dans le titre sont des vaisseaux cosmiques propulsés au moyen de la pression exercée par les photons qu'émet le Soleil. Ils ne jouent d'ailleurs qu'un rôle tout à fait passager dans ce roman, dont ils introduisent simplement la scène initiale. En fait, nous sommes en présence de la suite à « *Chirurgiens d'une planète* », du même auteur, dont il fut récemment question dans ces colonnes (1).

Comme dans son livre précédent, Gilles d'Argyre montre ici que ses préoccupations sont d'un niveau nettement différent de celui auquel s'arrêtent les principaux écrivains de cette collection — et, une fois encore, il a manifestement fait un effort pour offrir quand même aux lecteurs du Fleuve Noir ce qu'ils attendent. D'où, pour ces « *Voiliers du Soleil* », un certain nombre de défauts et de qualités. Il convient de dire quelques mots de l'intrigue avant d'évaluer les uns et les autres.

L'action des « *Voiliers du Soleil* » se déroule sur trois plans distincts : la recherche d'un être mystérieux, Jor Arlan, qui s'est établi sur Ganymède, alors que l'astre n'est pas colonisé par les humains ; la création d'une planète nouvelle, entre Mars et Jupiter, par le rassemblement des astéroïdes ; la lutte contre un autre être mystérieux, Foran, dont les efforts s'opposent à ceux de l'Administration (cette dernière, bienfaisante toujours et de plus en plus puissante, était déjà apparue dans « *Chirurgiens d'une planète* » : elle était l'organisme chargé de rendre l'atmosphère de Mars respirable pour des poumons humains). Ces trois actions sont unies par le personnage de l'héroïne, Ina d'Argyre, fille de deux des protagonistes des « *Chirurgiens* ».

Ina d'Argyre possède une personnalité incontestable, bien qu'assez conventionnelle (amoureuse d'un homme dont elle ne connaît que le nom, elle est aussi intelligente et pleine de volonté) ; mais ses compagnons de roman sont relativement ternes. Cette faiblesse n'est apparente qu'en regard des qualités de l'ouvrage, car les protagonistes du roman de Gilles d'Argyre (Ivan von Beauchamp, chevalier servant amoureux et dévoué, Wolfgang Argyropoulos, organisateur lucide et méthodique, ou l'étrange Jenny) feraient éclater un livre moyen du Fleuve Noir. Dans le cadre que leur façonne Gilles d'Argyre, ils font cependant figure d'entités correctement agencées, mais sans relief véritable. Néanmoins, les autres caractères du roman sont fort bien conçus, et témoignent d'un solide métier.

Les détails scientifiques sont autre chose qu'un jargon à mi-chemin de l'hermétique et du conventionnel, et jouent leur rôle dans le développement de l'intrigue ; par exemple, la façon dont Ina d'Argyre s'efforce de combattre la disparition prochaine de sa mémoire, est une trouvaille bien venue. La description d'Uraniborg, la ville de l'espace, ne manque pas d'allure, et la création de la Cinquième planète est évoquée avec assurance. Visiblement, Gilles d'Argyre s'intéresse aux spéculations scientifiques et, une nouvelle fois, il y convie les lecteurs du Fleuve Noir. Il les appâte par une action menée avec vigueur,

(1) « *Fiction* » n° 85 (décembre 1960).

dans laquelle il a ménagé plusieurs coups de théâtre, et qui demeure somme toute assez simple pour ne pas les effaroucher. Tout cela constitue une réussite certaine, plus complète que dans le cas des « *Chirurgiens* ». Cependant, il faut également noter que, si la fin du roman amène une conclusion logique, celle-ci n'en demeure pas moins inutilement saccadée et exagérément abrupte : elle n'est pas tout à fait digne du reste du livre.

Pour juger équitablement ce dernier, il faut tenir compte du fait que l'auteur l'a écrit à l'intention d'un public auquel il n'a manifestement guère l'habitude de s'adresser : les « *Chirurgiens* » costituaient une première tentative, que les « *Voiliers* » continuent. Il faut reconnaître que Gilles d'Argyre s'est efforcé d'élever quelque peu ses lecteurs, plutôt que de s'abaisser lui-même. Le style demeure simple et vivant, sans sombrer dans la vulgarité, et ce roman mérite véritablement l'étiquette d'*Anticipation* que porte la série dans laquelle il est publié. Souhaitons que cette dernière nous donne plus fréquemment des romans de Kurt Steiner, Stefan Wul et Gilles d'Argyre, ses trois meilleures recrues à ce jour.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

LA LUNE, STATION SIDERALE N° 1, par Th. de Galiana (Diagrammes, n° 46 — Editions du Cap, Monte-Carlo).

Voici un fascicule de la série « *Diagrammes* » qui est manifestement inspiré en premier lieu par l'actualité, mais qui constitue néanmoins un bon opuscule de référence. Il n'apprend pas « tout ce qu'il convient de savoir sur notre satellite » : ainsi, l'auteur ne s'intéresse presque pas au rôle joué par la Lune dans les religions anciennes, ni à la façon dont se sont enrichies nos connaissances sur cet astre : plutôt que le passé, ce sont le présent et l'avenir qui l'occupent et, dans cette perspective, il nous présente une synthèse réussie de ce que la science nous permet d'affirmer, et de supposer raisonnablement, au sujet de l'astre. Après avoir esquissé succinctement la physique du globe lunaire, ainsi que les principales hypothèses que les savants retiennent aujourd'hui pour expliquer son origine, il parle des tentatives — passées, présentes et futures — effectuées par l'homme en vue de mieux connaître notre voisine céleste.

Cela lui fournit l'occasion de rappeler brièvement les principes de la navigation cosmique, afin d'amener la description de ce que pourra être le premier voyage d'un être humain vers la Lune. C'est là une très louable façon de procéder, que l'auteur applique à plusieurs reprises dans son ouvrage : il résume brièvement les principes scientifiques qui vont intervenir dans la suite de son exposé (il le fait, par exemple, au sujet de l'effet Doppler-Fizeau, dont on fera vraisemblablement usage pour connaître exactement la vitesse du premier navire spatial habité), ce qui évite deux inconvénients : pour le lecteur, celui de devoir chercher des références dans un autre ouvrage ; et, pour l'auteur, celui d'avoir à présenter son explication au moyen d'analogies et d'à-peu-près plus ou moins intuitifs. Ces parenthèses en marge du sujet principal ne sont d'ailleurs jamais exagérément développées, et n'égarent pas le lecteur dans un fouillis de sous-chapitres ; ils ne deviennent pas, non plus, inutilement abstraits, l'auteur sachant doser d'heureuse façon les justifications précises et les comparaisons évoca-

trices. Aucun appel n'est fait aux mathématiques supérieures.

Pour l'amateur de science-fiction, la description du premier voyage d'explorateurs humains vers la Lune paraîtra peut-être un peu timide et réservée : elle se limite simplement à ce que la science actuelle nous permet de deviner des développements ultérieurs de la navigation spatiale. L'auteur ne s'interdit d'ailleurs pas de spéculer, mais il le fait avec prudence, et surtout en étayant solidement les hypothèses qu'il nous offre.

Remarquons encore que ce livre pourra contribuer à rectifier deux conceptions erronées du grand public au sujet des voyages interplanétaires. La première a trait à la vitesse de libération, qu'on donne en général comme étant de 11 kilomètres à la seconde : l'auteur insiste judicieusement sur le fait que cette vitesse est effectivement nécessaire au niveau de la mer, mais qu'elle diminue au fur et à mesure qu'on s'élève au-dessus de la surface terrestre, puisque la pesanteur, qu'il s'agit de vaincre, se fait sentir de plus en plus faiblement au fur et à mesure que l'on s'élève. La seconde a trait au régime alimentaire dont devront se contenter les premiers pionniers de l'espace : il n'aura assurément rien de pantagruélique, mais ne consistera aucunement en quelques « pilules concentrées » : le problème principal sera de parvenir à avaler (puis à digérer) des aliments dans un milieu dépourvu de pesanteur.

De telle « mises au point » permettent d'évaluer l'intérêt général de l'ouvrage : celui-ci n'est aucunement révolutionnaire, il n'apporte guère d'éléments nouveaux, et ne contient même pas de tableau chronologique des découvertes ayant trait à la Lune, ou des étapes accomplies jusqu'ici en vue de la conquête de l'espace. Ce qu'il ne possède pas en rigueur et en minutie est compensé par la clarté et la logique de l'exposé. Comme tel, cet opuscule constitue une bonne évaluation de la situation qui est actuellement celle de l'homme par rapport à notre satellite. Les illustrations, assez peu nombreuses, n'ajoutent pas grand-chose au texte. Signalons enfin que cette brochure est complétée par une douzaine de pages d'actualités scientifiques (« *Diagrammes* » est en effet une publication mensuelle).

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

LES HOMMES PREHISTORIQUES par **Augusta** et **Z. Burian.** Traduit du tchèque par J. Reverseau. (Editions La Farandole).

Le présent ouvrage forme un complément au livre « *Les animaux préhistoriques* » publié en 1959 et dû aux mêmes auteurs. Il se présente sous la forme d'un grand album illustré. Un texte scientifique sert d'introduction à une très belle série de planches en couleurs qui offrent une reconstitution de ce qu'a dû être la vie des hommes préhistoriques. La fantaisie est exclue de ces reconstitutions, mais il est évident qu'une telle tentative peut prêter à critique. Certains trouveront les Pithécanthropes trop humains ; d'autres seront choqués par l'aspect trop bestial des Néanderthaliens. Ces questions d'anthropologie préhistorique sont encore trop controversées pour que de telles reconstitutions puisse rencontrer une adhésion unanime.

Certains préhistoriens pourront également reprocher aux auteurs d'avoir présenté comme des faits indiscutablement établis le culte de l'ours au Drachenloch et l'utilisation du rocher de Solutré pour le massacre des chevaux. De récents travaux ont en effet montré la fragilité de ces interpétations.

Ces quelques critiques n'enlèvent rien à l'intérêt de cet ouvrage qui est unique en son genre dans l'édition

française, tant par sa conception que par sa remarquable réalisation technique.

PIERRE STRINATI.

•

LE PETROLE par **Henri Weiss** (Editions du Seuil, collection « Le Rayon de la Science »).

Voici, à mon avis, le meilleur des livres de l'excellente collection que dirige Etienne Lalou.

Le professeur Henri Weiss possède non seulement une connaissance complète de tous les problèmes complexes du problème du pétrole, mais encore le sens de l'humour. L'illustrateur du livre est également doué du sens de l'humour et quelques-unes des illustrations sont des caricatures extrêmement drôles.

L'ouvrage réussit à faire le point de tous les problèmes scientifiques, technologiques, humains, stratégiques que soulève l'aventure du pétrole.

En finissant de le lire, j'en avais appris davantage que dans les dix ou quinze gros volumes allemands ou anglais de 1.500 pages chacun qui constituent ma bibliothèque de pétrochimie et de prospection géophysique.

JACQUES BERGIER.

LETTRE D'AMÉRIQUE

Mary Kornbluth est un auteur apprécié et reconnu dans le domaine de la S.F. Sa longue association avec l'un des grands maîtres du genre — son mari, le regretté Cyril M. Kornbluth — lui a donné une connaissance d'expert et toutes les qualités nécessaires pour éditer l'excellent volume « **SCIENCE FICTION SHOWCASE** » *(Doubleday, New York). Cette anthologie est l'une des rares à ne renfermer aucun conte de C.M. Kornbluth, non parce qu'aucun n'en était digne, au contraire, mais plutôt parce que l'endroit paraissait mal choisi. En vérité, ce livre est un hommage à son souvenir : tous les écrivains dont on trouve les noms parmi ces pages étaient ses amis.*

« *Lorsqu'en mars* 1958, *C.M. Kornbluth disparut, tous ceux qui, de près ou de loin, avaient affaire à la S.F., en furent terriblement affectés, car c'était un des auteurs les plus brillants et originaux. Mais pour beaucoup de ses amis, y compris ceux dont les contes se trouvent dans ce livre, et pour quantité d'autres, sa perte fut plus personnelle et affligeante. Cyril était un homme compliqué, avec de grandes colères, parfois dur à comprendre ; mais c'était un créateur, un homme courageux et sensible, et il était aimé.* » *(Fred Pohl.)*

J'ai cité ces mots de Pohl, car ils me semblent être l'introduction idéale à ces lignes sur une anthologie dédiée au souvenir du disparu. En effet, qui, mieux que son ami le plus intime, aurait pu le comprendre aussi bien, l'apprécier pendant 15 *ans que dura leur amitié, et traduire ensuite avec justesse et émotion des sentiments si vivaces malgré la mort ?*

Damon Knight inaugure la série des contes avec « Ticket to anywhere », *qui reprend le thème du voyage interstellaire au moyen de « portes » ou relais, dont l'idée a été utilisée avec le brio que l'on sait par Gérard Klein dans* « Le gambit des étoiles ». *La chute de l'histoire, à mon avis, ne vaut pas celle de Klein. Cependant, le souffle épique qui parfois traverse* « Le gambit » *se retrouve dans la belle description de la ville morte où le héros parvient après bien des péripéties, et où il trouve l'origine des fameuses portes.*

« That low » *de Theodore Sturgeon m'a plutôt déçu — nous étions habitués à mieux avec lui. Ce n'est qu'une variation, intéressante certes, mais sans intérêt particulier, sur la diseuse de bonne aventure dont, oh ! étonnement, les pré-*

dictions se réalisent en dépit de la négation ironique du personnage central. Est-ce l'attitude de Sturgeon devant ces problèmes ? Je me suis posé la question, connaissant le tempérament frondeur et caustique du monsieur en question.

Avram Davidson nous offre « Or the grasses grow » *et voudrait avoir un style descriptif (toutes proportions gardées, naturellement). Maigre histoire de passe-passe indien et de voyage dans le temps. Parfois, entre les envolées lyriques, des dialogues en langue soi-disant vulgaire s'insèrent : les mots sont coupés par une apostrophe suggérant l'accent rocailleux des gens de l'Ouest, procédé cher aux Américains, et qui déforme complètement la langue ; ainsi « you » devient « ya », « individual » devient « individj'l » et « your » devient « y'r ». Le tout est à l'avenant, c'est extrêmement ennuyeux, et ne présente absolument aucun intérêt.*

Fred Pohl s'est taillé la part du lion avec « The man who ate the world », *la plus longue histoire du recueil, mais non la meilleure : S.F. sociale, et aussi intellectuelle, cela pourrait être une suite transposée du film* « Les 400 coups », *où le jeune garçon victime du milieu social dans lequel il vit se retrouve plein de vilaines idées au seuil de son adolescence. Le style rappelle celui de Bester dans* « L'homme démoli », *et le ton moralisateur fait penser à Leinster. Que reste-t-il de Pohl, me direz-vous ? Des images percutantes, cet enchaînement rigoureux et inimitable, et une chute inattendue. C'est aussi une satire brève mais sentie de la psychiatrie, et peut-être aussi d'une société future corrompue et dégradante. Ce n'est pas du meilleur Pohl, bien que le conte se lise en définitive assez facilement.*

J'ai de beaucoup préféré « The long remembering » *de Poul Anderson, dont le sujet est le thème archi-usé du voyage (encore) dans le temps. La préhistoire ses amours, ses secrets, son âme et son mystère ont l'air d'attirer particulièrement Anderson. Evidemment, le héros tombe amoureux d'une B.B. du Néogène (c'est en tout cas ce que la description d'Evavy-Maroa m'a suggéré), et de retour au XXe siècle, ne cessera de penser à elle. L'histoire est, pourrait-on dire, classique ; mais Poul Anderson a l'art et la manière, dans un style délicat et chatoyant, de nous faire accepter une fois encore une mouture de cet arbre proliférant.*

Je pense que j'avais déjà lu « The end of the beginning » *de Bradbury. Trois pages incisives, sèches, dures, mais un petit chef-d'œuvre : la relation d'un bref moment, le départ, vu à travers l'optique paternelle, du premier homme dans l'espace. Cela dure les trois secondes du départ. Mais le style admirable et cette impression d'envol à la suite de la fusée m'ont ravi.*

« A work of art » *est signé James Blish ; l'idée est assez originale pour mériter d'être mentionnée : en* 2.600 *et quelque chose, des amateurs de musique et des experts en électronique parapsychique (!) font revenir dans le corps d'un homme-cobaye l'esprit créateur et génial de Richard Strauss, afin de prolonger la vie artistique du grand homme, et de lui faire produire des opéras post-mortem marqués par la griffe de celui qui a composé* « Le chevalier à la rose » *et* « Salomé ». *Hélas, l'expérience échoue, car « l'art de sculpter l'esprit » n'offre en définitive qu'une caricature plus ou moins outrée et peu talentueuse du disparu. Jérôme Bosch lui succédera, sans plus de succès. L'idée, donc, est amusante, mais le conte n'est qu'honnête, sans beaucoup d'esprit. Il se lit aisément, trop peut-être, et à mon avis, effleure le sujet sans obtenir de résultat positif.*

« The cold green eye », *de Jack Williamson, est parmi les trois meilleures histoires de l'anthologie. Un enfant a été confié par ses parents mourants à un bon lama thibétain, au fin fond des montagnes himalayennes, et celui-ci l'élève dans le respect, la tradition et la foi en la métempsychose. Mais une lointaine*

parente du Kansas le réclame. Bien américaine, elle se moque des croyances du petit garçon, et tue une mouche devant lui, malgré ses protestations horrifiées. La clé de voûte de l'histoire est que la tante a les yeux pers, c'est-à-dire un brun et l'autre vert. D'ailleurs, le titre (« L'œil vert et froid ») précise ce point. Donc le lendemain, lorsque la fille de charge arrive à la maison, pas de tante Agathe. Mais l'enfant déclare candidement, au shérif qui l'interroge, qu'elle est entrée dans un « autre cycle ». Car il avait trouvé, mourante sur un papier collant, une grosse mouche bleue, dont un œil était vert, et l'autre marron... L'histoire, en définitive, est bien longue pour un sujet mince ; mais le ton dans lequel elle est racontée m'a infiniment plu. Williamson procède par touches légères, et progressivement bâtit sa trame devant nous, un peu à la façon d'un peintre impressionniste, en lui conservant une allure ascendante constante jusqu'à un dénouement parfaitement amené.

« Med service », *de Murray Leinster, malgré quelques petites longueurs, est excellent. Paru dans le* « Astounding SF » *d'août* 1957, *il avait déjà obtenu un grand succès. On aime ou on n'aime pas Leinster et ses tendances socialo-moralisatrices ; mais pour une fois, il sort nettement de l'ordinaire, et j'ai eu grand plaisir à lire ce conte. Space-opera, habile étude psychologique et une pointe d'humour, assez inhabituelle chez lui, s'y mêlent harmonieusement. La lutte, sur une planète lointaine, d'un homme contre une civilisation inconnue qu'il vainc par déduction psychologique ; la description d'une « peste » affectant les humains qui avaient colonisé la planète ; les apparitions fantasques et charmantes du « tormal », mi-singe mi-écureuil, et compagnon inséparable du pilote — tout cela constitue une histoire bien menée, bien construite, habile et nuancée.*

« Expendable », *de Philip K. Dick, date de* 1953, *et a paru, je crois, dans* « Fiction ». *La coalition des insectes contre l'Homme qui sera sauvé par les araignées, mais non le personnage central dont la fin horrible se situe dans le prolongement de l'histoire, est contée de main de maître.*

Richard Matheson a écrit « Mantage » *spécialement pour cette anthologie, à la demande de Mary Kornbluth. On y retrouve l'atmosphère si particulière et l'impression d'indéfinissable qui donnait tant d'intérêt à* « L'homme qui rétrécit » *et à* « Je suis une légende ». *Il est très difficile de donner un aperçu d'une telle histoire, car l'ambiance en fait toute la qualité.*

Enfin « Nightmare number four » *de Robert Bloch, présenté sous la forme originale d'un poème en vers libres, nous montre l'extinction de la race humaine par la publicité ; tous les moyens sont bons pour les agences qui sont dans le métier, et elles trouvent finalement le moyen d'étouffer l'humanité par des insectes spécialement dressés à former des lettres gigantesques dans le ciel, et qui se reproduisent à une vitesse croissante, tant et tant qu'il ne reste plus qu'eux au monde. Bonne, sans plus, de style parfois recherché, cette histoire se classe dans une honnête moyenne.*

En définitive, la lecture de ce livre apporte peu de nouveau, car la plupart des histoires datent de 1952 *à* 1958, *sauf quelques exceptions comme celle de Matheson, et ont déjà paru dans les revues mensuelles publiées ici. Seulement, les beaux vers peuvent s'entendre deux fois, comme disait ce comédien célèbre, et c'est la raison pour laquelle il est logique de conserver à ce livre une bonne place dans une bibliothèque de S.F. digne de ce nom.*

***

Simon & Shuster nous a offert également « **THE WORLDS OF CLIFFORD SIMAK** », *anthologie entièrement consacrée à cet auteur, et contenant douze*

contes qui mettent en valeur les aspects si différents et attachants de son talent. Certains des mondes qui sont ici décrits sont sur la Terre même ; d'autres aux confins de la galaxie ; certains gravitent dans un futur lointain, tandis que nous en trouvons d'autres dans un univers de quatre dimensions et plus... Mais tous sont évoqués avec ce sens imaginatif et ce goût du merveilleux qui se retrouve dans les meilleurs textes de ce domaine.

L'humour ne manque pas, mais lorsqu'on s'y attend le moins, le texte bifurque vers une profondeur insoupçonnée, et Dieu sait où l'on se retrouvera en fin de compte ! Pas de gros ressorts usés, d'utilisation à tort et à travers d'affreux monstres ravageurs. Non. Par exemple « Death scene » *montre que, parfois, le fait de prédire l'avenir offre moins d'avantages et de plaisir qu'on ne pourrait le croire ;* « Dusty zebra » *surprend par la conception commerciale inattendue qu'ont les invisibles habitants d'un monde extra-dimensionnel ; tandis que* « Honorable opponent » *offre une réalisation unique de la guerre : un jeu, comme les échecs, entre planètes, sans tuerie, sans destruction, simplement un délassement. Cet ouvrage se range parmi les meilleurs Simak que j'aie lus, surtout en raison de sa diversité.*

•

Un petit Ballantine de 35 cents m'a procuré de rares heures : « **DEALS WITH THE DEVIL** » *(Pactes avec le diable) ou 12 histoires terrifiantes sur des hommes qui avaient fait des pactes avec le diable (édité par Basil Davenport).*

La première histoire, « Sir Dominic's bargain », *du célèbre Sheridan Le Fanu, nous montre comment un homme qui désirait gagner aux courses, vœu éternel, se fait rouler par le diable, qui l'empêche par des moyens divers de profiter de l'argent gagné et, bien entendu, lui prend son âme. Le style, victorien à souhait, est charmant et agréable.*

Max Beerbohm nous apprend qu'« Enoch Soames » *fait, avec la complicité de Belzébuth, un saut de cent ans avant dans le temps, afin de voir si son œuvre littéraire le rend célèbre. Evidemment non, et le Malin gagne encore.*

Je passe sur « A deal with the devil », *de Lord Dunsany, qui rappelle Sir Dominic, et donne une mention spéciale à* « Satan and Sam Shay », *où Satan est battu à plate couture par ledit, de même que dans* « The devil and the old man », *pas si vieux que cela, et bien futé !*

« Threshold », *de Henry Knutter, que les lecteurs de* « Fiction » *connaissent et apprécient, ainsi que les deux contes précédents, reprend le vieux thème des trois tâches impossibles pour le diable à exécuter, ce qui lui fait perdre l'enjeu, c'est-à-dire l'âme. Seulement, si Sam Shay et le vieil homme gagnaient, le héros de* « Threshold » *perd, car le diable a plus d'un tour dans son sac.*

« Nellthu », *d'Anthony Boucher, histoire extra-courte, montre la perte d'une... (quel est le féminin de démon ?) qui tombe amoureuse du héros (un des fameux trois vœux).*

Cependant, le fin du fin est atteint avec « The devil, George and Rosie », *de John Collier, où l'Eternel Féminin entortille ce pauvre diable pour l'amour de George. Il est difficile de raconter une telle histoire, il faut la lire pour en apprécier toute la saveur. Collier possède ce style ironique, primesautier, mordant et très alerte, cher au regretté Kuttner, ce qui achève de donner à ce conte un petit air de chef-d'œuvre.*

Enfin la dernière histoire, « The devil was sick », *due à la plume de Bruce*

Elliot, montre la maladie d'un malheureux diable jusqu'à sa guérison, qui est sa transformation en ange ! C'est très original, gai, plein de verve et d'esprit.

•

Il est à remarquer que dans la S.F., les Américains classent bien davantage que les Français, probablement je pense, parce l'importance de la production rend un compartimentage indispensable. Ainsi : « **THE PAN BOOK OF HORROR STORIES** » *n'offre que du fantastique à faire peur — le précédent était réservé au diable, un troisième ne contiendra que des histoires de fantômes, et ainsi de suite.*

Donc, dans ce « Pan Book », 23 *histoires macabres se partagent la vedette. Je dis bien la vedette, car toutes sont, sinon excellentes, du moins très bonnes. Aucune n'est même quelconque.*

Il n'y a pas là que du fantastique, car certains des contes sont réalistes, mais la façon dont ils sont traités sort toujours de l'ordinaire.

Le volume s'ouvre, sournoisement, par « Jugged hare » *de Joan Aiken, à l'horreur tranquille et insinuante.*

Le second conte, « Submerged », *par A. Barker, plonge dans les émotions violentes d'un jeune homme qui assiste à un meurtre (une noyade) et retrouve le corps entre deux eaux en se baignant une semaine après. L'élément quasi fantastique qui s'y incorpore concerne le corps en question : est-il mort, est-il vivant ? Le dénouement est hélas humain !*

« His beautiful hands », *d'Oscar Cook, fait pourrir des mains de violoniste par l'intermédiaire d'un mystérieux poison javanais. Cette fois-ci, on bascule résolument dans le fantastique, et l'écriture n'est pas sans rappeler Maupassant, ou peut-être Jean Ray, toutefois en plus horrible.*

« The copper bowl », *de George Elliot, est le récit que j'ai préféré. Un officier français, à Hanoï en 1875, et sa fiancée sont retenus prisonniers par un mandarin. Sur le refus du Français de fournir certains renseignements, on attache la fiancée par terre, avec sur le ventre nu un bol de cuivre, soigneusement tenu en place par une corde, et sous le bol, un rat vivant. On pose des charbons ardents sur le fond du bol; le rat affolé, plutôt que de cuire, se fraie un chemin à travers le ventre de la mignonne. Pas de fantastique proprement dit, sauf la singularité de la situation qui donne à l'histoire un cachet extraordinaire.*

Je passe sur « Contents of the dead man's pockets » *de Jack Finney, assez bon, bien qu'il y ait quelques longueurs.*

« The kill », *de Peter Fleming, est une des plus belles histoires de loup-garou que j'aie lues. La dernière phrase du conte contient tout un prolongement, dans cet esprit cher à* « Fiction », *qui laisse entrevoir l'horrible ou le suggère.*

Je n'ai pas aimé « Psychology of fear », *de C.S. Forester. Des considérations nazies sur la peur, non merci !*

« W.S. », *de P. Hartley, est fantastique encore. Suspense admirablement mené, style évoquant Hitchcock.*

« The horror in the museum », *de Hazel Heald, semble directement sorti de l'esprit des Mary Shelley, Hawthorne, Poe et autres Romantiques. Le conte est bon cependant, quoique prévisible.*

« Oh ! mirror, mirror » *atteint le comble du raffinement. En deux pages, Nigel Kneale nous fait assister à la mort lente d'une enfant séquestrée par une tante folle. Comble d'horreur, de cruauté, et de talent aussi.*

« Serenade for baboons », *de N. Langley, le thème fantastique mis à part,*

m'a rappelé les livres de Stanley sur les mystérieuses correspondances entre l'homme et le singe.

Un petit conte fantastique évoque Tolstoï pour l'atmosphère : « The lady who didn't waste words », *de H. McAllister. Bon, sans plus.*

Un homme qui se transforme en chien de garde (variante du loup-garou) est le sujet de « A fragment of fact », *de U. Massie — là encore, le fantastique n'apparaît que dans les dernières lignes, en laissant au dénouement une large marge de rêve...*

Ceux qui ont vu « Freaks » (*Monstres*) *de Tod Browning, vieux classique de* 1931, *entièrement interprété par des phénomènes de foire, dégénérés, culs-de-jatte, larve humaine, n'auront aucune peine à imaginer l'atmosphère de* « The house of horrors » *de S. Quinn. C'est presque exactement la même chose, sauf que les « horrors » en question sont produits par un Savant Fou, chirurgien comme il se doit.*

Flavia Robinson nous révèle le secret qui se cache « Behind the yellow door », *et qui concerne une fille de* 16 *ans, normalement constituée, sauf pour les jambes, d'une taille de dix centimètres. Une opération tentée par la mère chirurgien doit donner à la jeune fille les jambes de la secrétaire innocente engagée là, et dopée. Les deux mourront dans un déploiement de style qui ne nous épargne rien.*

Une admirable histoire de fantôme revenant hanter celui qui fut la cause de sa mort nous est donnée avec « The Portobello road », *de M. Spark. Une perfection dans le genre.*

L'histoire le plus atroce est « The squaw », *de Bram Stoker. Le fantastique s'entremêle avec le réel, et le résultat est proprement terrifiant, à vous faire dresser les cheveux sur la tête.*

J'ai aussi beaucoup aimé « The flies », *de A. Vercoe. Un aspect du voyage dans le temps est utilisé ici, dans un contexte fantastique : un homme se trouve transporté à Londres, l'année de la Peste Noire, dont le virus était transporté par les mouches. On pense à* « Ambre »... *L'homme se jette par la fenêtre en* 1666 *et meurt... pour se réveiller en* 1956 *dans une infirmerie avec les stigmates de la peste.*

J'avais déjà lu « Raspberry jam » *du bien connu Angus Wilson, et j'ai retrouvé avec plaisir ce conte d'horreur qui vous raidit la colonne vertébrale et vous donne la chair de poule.*

Enfin « Nightmare », *d'Alan Wykes, termine en beauté cette collection, certainement une des plus remarquables parmi les publications de ces dernières années dans le fantastique et la terreur. Un achat impératif pour ceux qui pourraient se le procurer.*

J'en rappelle les coordonnées :

Pan Giant X 45 : Horror Stories, selected by Herbert Van Thal (*édité à N.Y.*)

PATRICK SCHUPP.



L'écran à quatre dimensions

SCIENCE-FICTION ET TARTE-A-LA-CRÈME

par F. HODA

Excellent signe : le premier film de science-fiction à sortir depuis le 1er janvier est bon. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais pour quatre ou cinq gags irrésistibles, quelques bonnes idées de réalisation et un scénario intéressant, je le place au-dessus de beaucoup d'autres films du genre plus « chers » et plus soignés. La surprise est d'autant plus grande que les dernières moutures américaines ou japonaises mettant en scène des monstres préhistoriques nous incitent à la sévérité. Car « *Les monstres de l'île en feu* » (en anglais, Dinosaurus) consistent en une variation sur le thème du soudain retour à la vie, en pleine époque contemporaine, de bêtes préhistoriques. Même point de départ que « *Le monstre des temps perdus* » d'Eugène Lourie, sorti il y a six ans sur les écrans parisiens : les énormes animaux conservés dans les glaces reviennent à la vie sous l'effet d'une cause extérieure — éclatement d'une bombe A chez Lourie ; ici, la foudre percutant un générateur électronique et formant court circuit avec les créatures étendues sur la plage. Ce début mis à part, les deux films ne se ressemblent en rien.

A réfléchir de près, on comprend vite le propos des auteurs : Irvin S. Yeaworth jr. pour la réalisation et sa femme Jean Yeaworth pour le scénario. Les trois créatures ramenées à la surface sont un dinosaure (le bon végétarien), un tyrannosaure (le mauvais carnivore) et... un homme des cavernes (ni bon ni mauvais au départ, mais doué de conscience). Même division en trois parties chez les contemporains : l'innocent enfant, le mauvais gouverneur de l'île où se déroule l'aventure et l'ingénieur américain qui construit un port. Les Yeaworth viseraient-ils à la métaphysique ? Quoi qu'il en soit, le gigantesque combat entre le Bien et le Mal ne passe guère sur l'écran et demeure à l'état de velléité. Si telle était l'ambition de l'auteur, son film constituerait un échec.

Mais que Yeaworth n'ait pu réaliser ses ambitions (supposées) n'empêche pas que « *Dinosaurus* » m'enchante. Tout ce qui concerne l'homme des cavernes, aussi bien dans le scénario que dans la réalisation, est réussi. Les auteurs ont répondu astucieusement et avec une malice voulue (je pense) à la question : que ferait l'homme de Néanderthal transplanté dans notre monde contemporain ? Loin d'être agressif comme la plupart des êtres venus d'autres mondes dans les films de S.F., notre bonhomme est pris de panique à la vision d'une femme portant un masque esthétique. A partir de ce moment, il se trouve engagé dans une série de gags désopilants qui nous prouvent que la tarte-à-la-crème des comédies de Mack Sennet n'a rien perdu de son efficacité. Le coup du miroir, pour ne pas être original, est renouvelé avec astuce. L'homme des cavernes essaie sur lui des vêtements féminins, tente de manger de faux fruits en céramique, etc. Il se prend

d'amitié pour un enfant, sauve une femme enlevée par le tyrannosaure en donnant un coup de hache sur la patte de ce dernier et l'emmène dans une caverne. Cette dernière séquence est presque géniale : les réactions typiques de l'Américaine sont décrites avec minutie.

Pour le reste, rien de sensationnel : le film suit le canevas habituel et ne nous fait pas grâce de l'habituel combat entre les deux monstres. Mais malgré la couleur et le Cinémascope (ou peut-être à cause d'eux), les truquages apparaissent peu soignés. Quant aux relations entre l'ingénieur, sa fiancée, le maître de l'île et les autres protagonistes, elles nous font tomber dans le domaine de la convention. On regrette ces passages parce qu'on pense au film délirant et mouvementé qui aurait pu être tiré de l'étude de l'homme des cavernes. *Caveman,* comme disent les Américains. Encore un peu, les protagonistes s'adresseraient à lui en disant : « Hello, Mr. Caveman. » L'acteur qui joue ce rôle, Gregg Martell, est excellent. Très bien maquillé, il sautille et se promène un peu à la façon d'un gorille ou de Groucho Marx. Le maître de l'île, affublé d'une longue barbe et d'un cigare, joue les Orson Welles. Inutile de dire qu'il n'atteint pas son célèbre modèle, quoiqu'en certains plans où il ne parle pas et se montre de pied, on pourrait les confondre (Fred Engleberg). A ce propos il convient de signaler que la plupart des protagonistes sortent de la galerie cinématographique : ainsi ce matelot chargé au début de veiller sur les corps des monstres qui rappelle Mathurin (Popeye the sailor). Mais les deux héros, Ward Ramsay qui joue le rôle de l'ingénieur américain et sa fiancée (Kristina Hanson), sont bien pâles par rapport aux autres.

Il manque donc à la réalisation un peu de rigueur. Tout se passe comme si nous étions en présence de deux films : l'un avec des ambitions moralo-métaphysique, l'autre du genre comédie burlesque. Le premier raté, le second réussi. Le réalisateur n'a pas su les amalgamer. A moins que, le montage ayant échappé à Yeaworth, le film soit mutilé. La photographie de Stanley Cortez n'est pas toujours à la hauteur et les couleurs deviennent souvent laides. Malgré ces réserves, je placerai ce film parmi les meileurs S.F. sortis depuis quelque temps.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 NF.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A vendre collection « FICTION » du n° 1 à 86 inclus. Faire offre à Monsieur COTI Elie, 43, rue de Turenne, MARSEILLE (3°).

TRIBUNE LIBRE

« Le matin des magiciens » : suite de la controverse

L'opinion de Francis Carsac

Je n'avais pas l'intention d'entrer dans la polémique au sujet du « *Matin des magiciens* », et sans doute j'arrive comme les carabiniers. Mais la lettre de M. Gheorghiu, publiée dans le numéro de février de « *Fiction* », me décide à appuyer entièrement Gérard Klein.

Je ne suis pas toujours d'accord avec lui, comme il le sait bien, et j'ai la plus grande estime et affection pour mon ami Bergier. Je ne connais pas M. Pauwels, mais je sais qu'il a du talent. J'avais reçu le petit imprimé présentant le livre avant sa publication, et m'en étais réjoui : enfin quelque chose qui, sans être de la S.F., serait sur cette marge brumeuse qui sépare le connu de l'inconnu — la frange, comme on dit souvent. Dois-je dire que j'ai été déçu ? Brumeux, le livre l'est, mais de la brume des marécages qui recouvrent les choses mortes et pourries, l'Atlantide, Mu, et tant d'autres cadavres qu'on n'enterrera jamais assez si l'on veut faire œuvre de connaissance, je ne dis même pas de science, quitte à les déterrer pour fournir le cadre d'un beau roman fantastique.

Si Bergier et Pauwels ont voulu, comme ils le disent, écrire un livre qui pose des questions, alors il leur fallait élaguer, et donner sinon des preuves absolues, du moins des faits déjà critiqués. Oui, quand on prétend apporter des faits révolutionnaires et être pris au sérieux, il faut aussi apporter preuves et références. Or, en ce qui concerne ce que je crois connaître assez bien : la question des origines de l'humanité, rien de ce qu'affirment Bergier et Pauwels ne tient debout. On aurait trouvé des piles électriques datant de 2.000 ans avant Galvani (p. 206) ? Moi, je veux bien. Où ? Quand ? Qui ? Comment ? Car la trouvaille de ces « piles » dans un musée par W. König ne prouve rien : il y a de tout dans les Musées, y compris des faux Rembrandt et des hommes de Piltdown. Quitte à me faire traiter de fossile conformiste, je commencerai à y croire, mon cher Bergier, quand j'aurai plus de détails. Et surtout si une fouille moderne en trouve d'autres ! D'ailleurs, je ne vois pas en quoi l'existence de piles il y a 2.200 ans prouverait l'existence d'une civilisation technique disparue. C'est le type même de l'invention qui peut être faite par hasard.

Certaines affirmations me renversent : « *En se développant, la technique ne complique pas, elle simplifie, réduit l'équipement jusqu'à rendre celui-ci presque invisible.* » Bigre, Bergier sait bien pourtant qu'une pile atomique n'est pas simple, et qu'elle occupe pas mal de place !

Croire à des civilisations techniques disparues parce que parvenues à un stade où elles pourraient s'anéantir ? Ouais ! Nous y sommes, à ce stade, et si par malheur cette catastrophe arrive, les archéologues de Procyon IV sauront bien retrouver nos traces : roches fondues, radioactivité anormale dans certaines couches, ravinements qui dessineront un réseau non naturel à l'emplacement de nos tranchées de chemins de fer ou de canaux, cela suffirait, même s'il ne restait nulle trace de nos maisons, nos usines, nos barrages, nos mines ! Nous trouvons des choses bien plus délicates que celles-là : traces d'un piquet de bois dans une couche moustérienne (datant de plus de 50.000 ans), empreintes de feuilles dans

des schistes vieux de centaines de millions d'années, pas de dinosaures dans la boue, traces d'annélides sur le fond de la mer cambrienne...

Il aurait donc fallu des notes, des précisions. J'ignore le « Mausola Purva », je m'en excuse, on ne peut tout connaître ! J'aurais donc aimé savoir ce qu'il en est. Qui a fait la traduction ? Le peu que je connais de la littérature sacrée indoue me laisse rêveur devant ce « vimana à haute puissance ». Et les quelques références qui sont données (p. 179, par exemple) sont à des revues qui ne sont pas des revues techniques. De qui se fiche-t-on ?

Quant à dire qu'aucune exploration archélogique sérieuse de la Russie du Sud, de la Chine, de l'Afrique centrale et de l'Afrique du Sud n'a encore été faite, c'est montrer une ignorance absolue de la littérature archéologique moderne. Bien sûr, ces régions ne sont pas encore aussi bien explorées que l'Europe. Mais ces explorations ont déjà réduit à néant les mythes de Zimbabwé : c'est peut-être ce qui gêne les amateurs d'occulte.

Mais assez à ce sujet, je pourrais écrire des pages, parfaitement inutiles d'ailleurs. Ce livre satisfera tous ceux qui, par manque de dons ou de goût, ne suivent pas le progrès scientifique et préfèrent le fantastique le plus échevelé. Je ne suis pas ennemi du fantastique, mais, quitte à soulever à mon tour l'ire de M. Gheorghiu, je suis comme Klein, je n'aime pas qu'on essaye de faire passer des fantaisies pour de la science, même conjecturale. Et je ne vois pas en quoi le fait d'écrire de la S.F. est contradictoire avec cette attitude. Ce sont deux domaines séparés. Et d'ailleurs la S.F., la vraie, garde et doit garder l'esprit scientifique.

Qui sont, entre autres, « *ces humbles qui au prix d'autres efforts tentent de discerner le visage de la réalité* » ? demande M. Gheorghiu. Leur nom est légion, M. Gheorghiu. Tous ceux qui, dans tous les pays, travaillent dans les laboratoires, que ce soient ceux des universités ou des laboratoires privés, en s'astreignant à contrôler dix ou cent fois les faits, sans que cela nuise à leur imagination, croyez-moi ! Peut-être serez-vous malade un jour, M. Gheorghiu, et il sera heureux pour vous qu'un nommé Fleming ait passé une partie de sa vie à étudier les moisissures, au lieu de chercher « la vérité » dans le fatras des textes des alchimistes, qui n'étaient certes pas des imbéciles, mais manquaient des connaissances de base. Un certain Léonard de Vinci rêva le sous-marin. Peut-on dire qu'il en est l'inventeur ?

Quant à assimiler l'esprit scientifique, car c'est de cela qu'il s'agit, au « matérialisme à tous crins » ! Nous avons tous, comme chacun sait, des traitements à faire pâlir d'envie stars de cinéma et boxeurs !

Au risque de peiner mon ami Bergier, je partage l'opinion de Klein. En ce XX[e] siècle, au moment où s'affirme de plus en plus, et dangereusement, le fossé qui sépare l'élite intellectuelle (mais oui !) de la foule (je ne dis pas le peuple, qui a souvent plus de bon sens !), foule qui ne peut suivre le progrès des sciences et techniques, en ce XX[e] siècle qui voit refleurir les horoscopes et les pires superstitions, ce livre risque d'être une mauvaise action. Je connais trop bien Bergier pour croire de sa part à une intention maligne. Mais s'il a voulu réveiller tels esprits endormis dans le conformisme, il s'y est mal pris, et je crois de mon devoir de lui dire : attention, le remède est pire que le mal. Que ceux qui veulent faire œuvre de connaissance, même et *surtout* s'il s'agit de phénomènes parapsychologiques possibles, méditent la parole de Jean Rostand : « J'aime qu'on étouffe dans la raison, mais qu'on s'y tienne ! »

Ou alors l'autre face de l'alternative, comme le suppose Klein : le Khanular !

*
* *

Réponse de Gérard Klein à G. Gheorghiu

La façon dont G. Gheorghiu m'a retourné sinon sur le fond, du moins pour la forme, mes « arguments » à propos du « *Matin des magiciens* » m'a bien amusé. Je doute qu'elle puisse convaincre. Au risque de passer pour moins intelligent que ne le prétendent ceux de mes amis qui firent des confidences à G. Gheorghiu, je maintiens entièrement tout ce que j'ai pu exprimer dans ma critique. Et qui plus est, je puis assurer G. Gheorgiu de mon entière bonne foi.

Il n'y a rien à répondre à quiconque manifeste un goût accusé pour le mystère, l'irrationnel et le miraculeux. J'ai la faiblesse de croire que la poésie réside dans la clarté, l'élucidation et la signification. Tout au plus peut-on noter en passant que télépathie, prescience onirique, guérisons miraculeuses et soucoupes volantes sont, pour ce que j'en sais, plus des faits d'opinions que des faits tout courts, et qu'il convient de les traiter en tant que tels, avec la prudence qui convient aux témoignages et aux aveux. Là où la réalité est l'accusée, il importe de se fonder plus sur des faits que sur des mots, des présomptions ou des déductions.

Il est cependant un point, le plus important de la lettre de mon honorable contradicteur, que je ne puis laisser sans réponse parce qu'il contient une erreur d'une énormité générale. Si j'en résume la substance, elle revient à ceci : je ne puis valablement m'insurger contre la plupart des assertions du livre de Bergier et Pauwels parce que j'ai utilisé des thèmes voisins dans mes propres histoires. En d'autres termes, ou je crois à la réalité de mes histoires et j'accepte « *Le matin des magiciens* », ou je suis un abominable menteur et je trompe mon monde en écrivant des histoires auxquelles je ne crois pas. Le dilemme est entièrement inacceptable. Si le fait de ne pas croire à la réalité littérale de l'histoire que l'on écrit est un signe d'insincérité, alors je réclame tout de suite pour tous les écrivains le droit de mentir. Il ne leur a d'ailleurs jamais été contesté.

Dans aucune de mes histoires je n'ai prétendu décrire la réalité telle qu'elle est ou telle qu'elle sera. Certaines fictions permettent d'exprimer à un niveau symbolique une opinion à propos de la réalité. Il faut aimer à se laisser abuser pour confondre de telles fictions avec la réalité. Les rôles de prophète ou de visionnaire ne m'intéressent nullement ; je serais même désolé de les remplir accidentellement. Il est malheureusement, dans notre domaine, des auteurs pour les assumer et des lecteurs assez naïfs pour les suivre.

Le problème ne se limite d'ailleurs pas à la S.F., comme pourrait le penser un esprit superficiel, mais intéresse toute la littérature d'imagination. Ni Scarlett O'Hara, ni le capitaine Achab, ni Hamlet n'ont existé en tant que personnages historiques. Il n'est venu pourtant à l'esprit de personne de taxer Margaret Mitchell ou Melville ou le vieux Will d'insincérité parce qu'ils avaient inventé des êtres qui « n'étaient nés d'aucune femme », pour reprendre les termes de la malédiction des sorcières. C'est que la fonction de l'écrivain est de créer, avec ces symboles que sont les mots, des êtres (et les idées sont aussi des êtres) qui soient la traduction synthétique d'un grand nombre d'impressions recueillies par l'auteur au contact du réel. On peut croire à la réalité d'Hamlet ou de Lemmy Caution sans croire à la réalité de l'existence des susdits, leur description ne donne pas à ces êtres une place dans l'univers des choses (1). La science, elle,

(1) Le fantastique est même entré dans la littérature parce qu'on cessait de croire à la des thèmes qu'il a récupérés. Auparavant, il n'était ni fantastique, ni littéraire. Il était vécu et plus ou moins religieux

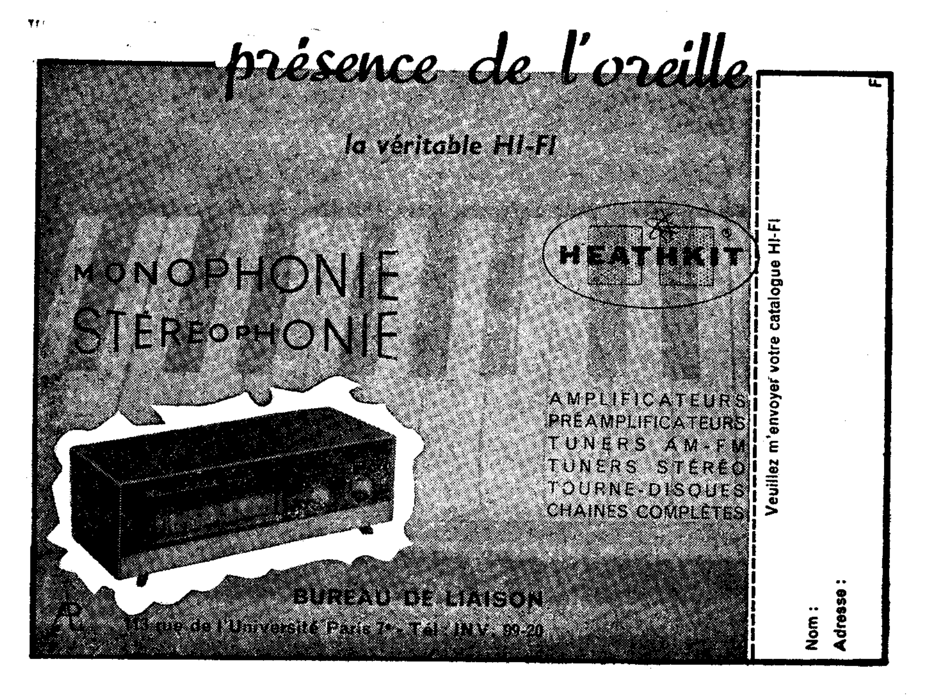
étudie les choses. De ce fait, elle est matérialiste non par choix ou par évolution historique susceptible de réversibilité, mais par nature, par nécessité. Le savant, lui, peut n'être pas matérialiste. C'est une autre affaire.

« *Le matin des magiciens* » ne se présente pas comme un roman. Il ne prétend pas être une fiction. Il se présente comme un essai scientifique. Comme tel, je le rejette. S'il se présentait comme un roman, je le discuterais sur son incohérence et sa faible organisation que rien n'excuserait plus, et dont je me suis abstenu de parler précisément parce qu'on ne peut lui appliquer les critères du roman.

Ne prétendant pas être une fiction, mais plutôt une ouverture littérale (et non plus symbolique) sur le réel, « *Le matin des magiciens* » doit répondre à d'autres exigences qu'à celles du roman.

J'ajouterai que Jacques Bergier considère son ouvrage comme foncièrement matérialiste. Il me l'a dit lui-même, n'en déplaise à notre amateur de miracles.

Je ne releverai enfin que pour la forme la note, d'ailleurs plaisante, à propos de la « jalousie d'auteur » qui m'aurait conduit à dénigrer « *Le matin des magiciens* ». Si elle était fondée, je devrais logiquement être jaloux d'à peu près tous les auteurs de science-fiction et de quelques autres. C'est qu'eux et moi, et avec nous Bergier et Pauwels, nous disposons d'un héritage commun dans lequel nous puisons selon nos moyens et que nous serions bien sots de nous disputer.



Et pourtant, il brûle !...

Dans votre numéro 86, page 87, la chute du conte ultra-bref de Pierre Versins : « *Le feu* », me paraît un regrettable lapsus. Où l'auteur a-t-il appris que l'hydrogène *pur* brûle ? S'il consulte un manuel de chimie élémentaire, il apprendra (ce qui est du niveau du bac 1re partie) que non seulement ce gaz ne brûle pas, mais qu'il n'entretient pas la combustion ; une allumette enflammée s'y éteindrait aussitôt. La combustion ne se produit qu'au contact d'oxygène (par exemple, car il peut y avoir combustion avec d'autres gaz comme le chlore ou le fluor) et les habitants de Mira Cetis n'avaient rien à craindre des jeux solitaires du pilote de l'astronef. Il est impossible de rattraper la chose en remarquant que l'atmosphère était de l'hydrogène *presque* pur, car, même en supposant que l'impureté était susceptible de réagir (en comprenant par exemple de l'oxygène), de deux choses l'une : ou elle aurait été en proportion trop faible, et dans ce cas rien ne se serait passé non plus — ou elle aurait été en proportion suffisante, et dans ce cas tout aurait brûlé, ou sauté, bien avant qu'une vie intelligente ait eu le temps de se développer, car le moindre météorite, la moindre étincelle naturelle aurait suffi, et l'hydrogène, comme sur la Terre, aurait formé des océans si la quantité d'oxygène combinable avait été assez grande.

M. Dévelotte, Chantilly.

*
**

RÉUNION EXTRAORDINAIRE ACADÉMIE DES SCIENCES SECTION CHIMIE DÉCIDE POSER QUESTION ULTRA-BRÈVE P. VERSINS STOP DEPUIS LAVOISIER CROYIONS OXYGÈNE NÉCESSAIRE A COMBUSTION HYDROGÈNE PUR (1) STOP PRIÈRE SOIT ENVOYER DÉTAILS EXPÉRIMENTAUX SOIT RELIRE COURS CHIMIE ÉCOLE PRIMAIRE STOP LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

p.c.c. :
J. Legault-Démare, Montlhéry.

(1) PRESQUE PUR AUSSI.



Réponse de Pierre Versins

La section Chimie de l'Académie des Sciences n'a-t-elle donc plus aucun problème à résoudre, pour s'intéresser à d'autres domaines que le sien ? Et la section Astrophysique plus de dignité, pour permettre à la section Chimie d'empiéter ainsi sur sa discipline ?

Il ne s'agit en effet pas de combustion, mais d'un cycle de fusion thermonucléaire induite par le jet de la tuyère expulsant des protons d'énergie supérieure au MeV. Les mots mêmes employés, « *une étoile nouvelle qui mit longtemps à s'éteindre* », étaient là pour guider le lecteur. La poésie est une belle chose, mais la précision aussi, et une *étoile nouvelle* est très exactement une *nova*, non pas une bougie. Voyons, pour plus de sûreté, la notice que l'*Encyclopedia Galactica*, édition 2960, consacre à ce sujet (MF 720.C.43½) :

« L'auteur décrit l'incendie de la planète Mira Cetis V comme la formation d'une « étoile nouvelle qui mit longtemps à s'éteindre ». C'était pécher par modestie, car Mira Cetis V n'est pas encore éteinte et ce système jadis double est aujourd'hui un système triple. Ce qui, entre parenthèses, a rendu l'exploration de Mira Cetis IV infiniment plus difficile et a bouleversé complètement l'équi-

libre planétaire (voir MF 6012.BR.4). Bien qu'il n'ait pas spécifié, il n'y a aucun doute, ni ambiguïté possible : le jet de la tuyère a entamé un cycle de réactions thermonucléaires analogues au cycle de Bethe, le cycle qui utilise le carbone en plus de la réaction hydrogène-hydrogène. Les impuretés indiquées par le « presque pur » du texte étaient vraisemblablement du gaz carbonique CO_2, plus, naturellement, un catalyseur à la réaction de fusion, puisqu'il manquait — Mira Cetis V n'étant pas alors une étoile — la pression énorme qui caractérise les centres stellaires. On peut regretter l'absence de ces précisions textuelles, mais on ne peut pas plus la reprocher à un romancier de ne pas inclure une grammaire dans son œuvre. Il y a pourtant, dans le texte, un mot qui fait tiquer : « flammèches ». Cela provient sans doute de ce que le vocabulaire astronautique était très restreint à l'époque. Il est en effet exclu que l'auteur, qu'on s'accordait à l'époque même pour considérer comme « pas complètement idiot », ait donné à un astronef à propulsion chimique mission de croiser à l'échelle galactique. Il a donc certainement voulu dire, maladroitement, par ce mot, que le jet des tuyères n'était pas à pleine puissance, ce qui découle par ailleurs du contexte. Après tout, nous continuons, en 2960, à « faire *diligence* », n'est-ce pas ? »